134

L'AMÉRIQUE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

AFRIQUE (l'). in-12.
ASIE (l'). in-12.
OCÉANIE (l'). in-12.
NAUFRAGES (les) les plus célèbres. in-12.
MARINS (les) les plus célèbres. in-12.
HISTOIRE de Christophe Colomb. in-12.
ALGÉRIE (l') chrétienne. in-8°.
MISSIONS d'Amérique, d'Océanie et d'Afrique. in-12.
MISSIONS du Levant, d'Asie et de Chine. in-12.
VOYAGES aux montagnes Rocheuses. in-12.
VOYAGE aux Pyrénées. in-8°.
— — in-18.
RETOUR des Pyrénées. in-8°.
— — in-18.
YOULOFI (les). in-12.
SOUVENIRS D'ANGLETERRE. in-12.
— — in-18.
SOUVENIRS D'ITALIE. in-8°.
— — in-18.
JÉRUSALEM, tableau et histoire de cette ville célèbre. in-18.
SUISSE ET ITALIE. in-18.
ITINÉRAIRE historique du chemin de fer du Nord. in-18.
ILE (une) de l'Océanie. in-18.
VOYAGE sur la mer du monde. in-12.
CONSTANTINOPLE ; avec vue et plan de cette ville. in-8°.
LA SICILE ; souvenirs, récits et légendes. in-8°.
NAPLES ; histoire, monuments, beaux-arts, littérature. in-8°.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

in-12.

in-12.

in-8°.

AMÉRIQUE

Lille, Le Sport, Edit

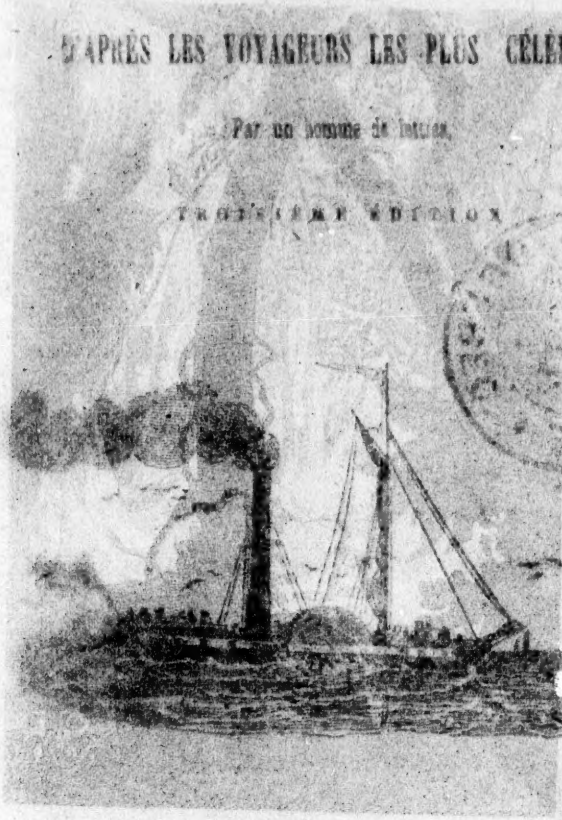
226

L'AMÉRIQUE

D'APRÈS LES VOYAGEURS LES PLUS CÉLÈBRES

Par un homme de lettres.

TROISIÈME ÉDITION



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

MDCCCLIX

Droits de reproduction et de traduction réservés.

AMÉRIQUE

Lille, L. Lefort, Gravr.

226

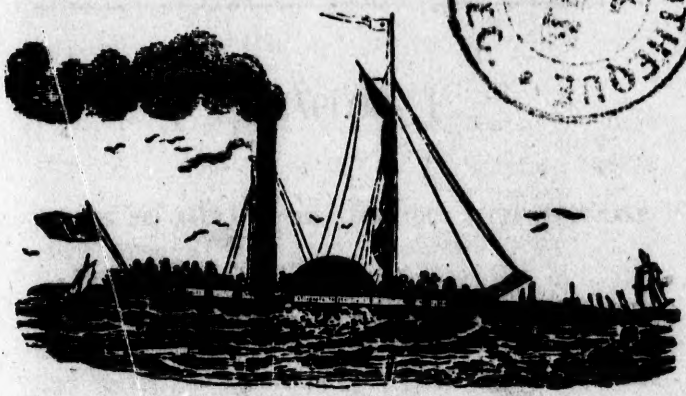
L'AMÉRIQUE

D'APRÈS LES VOYAGEURS LES PLUS CÉLÈBRES

Par un homme de lettres.

TROISIÈME ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

MDCCCLIX

Droits de reproduction et de traduction réservés.

L'AMÉRIQUE

CHAPITRE I

MOEURS DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

La déclaration de guerre ; piéges tendus à l'ennemi. — Préliminaires du mariage ; la hutte des nouveaux époux, le mobilier d'un sauvage. — Astronomie et géographie. — La médecine des *jongleurs*, leurs fourberies et leurs malédices. — Etranges moyens de guérison.

Chez les sauvages tout porte les armes, hommes, femmes et enfants ; mais le corps des combattants se compose en général du cinquième de la tribu.

La guerre se dénonce d'une manière extraordinaire et terrible. Quatre guerriers peints en noir, de

la tête aux pieds, se glissent dans les plus profondes ténèbres chez le peuple menacé : parvenus aux portes des cabanes, ils jettent au foyer de ces cabanes un casse-tête peint en rouge, sur le pied duquel sont marqués, par des signes connus des sachems, les motifs des hostilités.

La guerre dénoncée, si l'ennemi est trop faible pour la soutenir, il fuit ; s'il se sent fort, il l'accepte : commencent aussitôt les préparatifs et les cérémonies d'usage.

Un grand feu est allumé sur la place publique, et la chaudière de la guerre placée sur le bûcher. Chaque combattant y jette quelque chose de ce qui lui appartient. On plante aussi deux poteaux où l'on suspend des flèches, des casse-têtes et des plumes, le tout peint en rouge.

Cela fait, on présente aux guerriers la *médecine* de la guerre, vomitif violent, délayé dans deux pintes d'eau qu'il faut avaler d'un trait.

Tous les guerriers se barbouillent de noir et de rouge, de la manière la plus capable, selon eux, d'épouvanter l'ennemi. Ceux-ci se font des barres longitudinales ou transversales sur les joues ; ceux-là, des marques rondes ou triangulaires ; d'autres y tracent des figures de serpents. La poitrine découverte et les bras nus d'un guerrier offrent l'histoire de ses exploits : des chiffres particuliers expriment le nombre des chevelures qu'il a enlevées, les combats où il s'est trouvé, les dangers qu'il a courus.

Ces hiéroglyphes, imprimés dans la peau en points bleus, restent ineffaçables.

Les combattants ornent de plumes la seule touffe de cheveux qu'ils conservent sur le sommet de la tête. A leur ceinture de cuir est passé le couteau pour découper le crâne, et le casse-tête : dans la main droite ils tiennent l'arc ou la carabine ; sur l'épaule gauche ils portent le carquois garni de flèches, ou la corne remplie de poudre et de balles.

Aussitôt qu'on a découvert l'ennemi, le camp offre un singulier spectacle : des sauvages se lèvent et marchent dans les ténèbres en murmurant leur chanson de mort.

Les coureurs envoyés à la découverte rapportent quelquefois des paquets de roseaux nouvellement coupés ; ce sont des défis ou des cartels. On compte les roseaux ; le nombre indique celui des ennemis.

Un des stratagèmes les plus communs des sauvages est de contrefaire le cri des bêtes fauves.

Des jeunes gens se dispersent dans les taillis, imitant le brament des cerfs, le mugissement des buffles, le glapissement des renards. Les sauvages sont accoutumés à cette ruse ; mais telle est leur passion pour la chasse, et telle est la parfaite imitation de la voix des animaux, qu'ils sont continuellement pris à ce leurre. Ils sortent de leur camp, et tombent dans des embuscades. Ils se rallient, s'ils le peuvent, sur un terrain défendu par des obstacles

naturels, tels qu'une chaussée dans un marais, une langue de terre entre deux lacs.

La mêlée est épouvantable; c'est un grand duel comme dans les combats antiques : l'homme voit l'homme. Il y a dans le regard humain animé par la colère quelque chose de contagieux, de terrible, qui se communique. Les cris de mort, les chansons de guerre, les outrages mutuels font retentir le champ de bataille; les guerriers s'insultent, ils se connaissent tous par leur nom.

Les combattants se reprochent aussi leurs imperfections naturelles : ils se donnent le nom de boiteux, de louche, de petit; ces blessures faites à l'amour-propre augmentent leur rage. L'affreuse coutume de scalper l'ennemi augmente la férocité du combat. On met le pied sur le cou du vaincu; de la main gauche on saisit le toupet de cheveux que les Indiens gardent sur le sommet de la tête; de la main droite on trace, à l'aide d'un étroit couteau, un cercle dans le crâne, autour de la chevelure : ce trophée est souvent enlevé avec tant d'adresse, que la cervelle reste à découvert sans avoir été entamée par la pointe de l'instrument.

Lorsqu'un sauvage a résolu de se marier, il va avec son père faire la demande aux parents de la femme. Le père revêt des habits qui n'ont point encore été portés; il orne sa tête de plumes nouvelles, lave l'ancienne peinture de son visage, met un nouveau fard, et change l'anneau pendant à son nez ou

à ses oreilles ; il prend dans sa main droite un calumet dont le fourneau est blanc, le tuyau bleu, et empenné avec des queues d'oiseaux ; dans sa main gauche il tient son arc détendu en guise de bâton. Son fils le suit chargé de peaux d'ours, de castors et d'orignaux ; il porte en outre deux colliers de porcelaine à quatre branches et une tourterelle vivante dans une cage.

Si les présents sont acceptés, le mariage est conclu, car le consentement de l'aïeul ou du plus ancien sachem de la famille l'emporte sur le consentement paternel. L'âge est la source de l'autorité chez les sauvages : plus un homme est vieux, plus il a d'empire.

Quelquefois le vieux parent, tout en acceptant les présents, met à son consentement quelque restriction. On est averti de cette restriction si, après avoir aspiré trois fois la vapeur du calumet, le fumeur laisse échapper la première bouffée sans l'avaler, comme dans un consentement absolu.

Après cette première demande, tout a l'air d'être oublié. Un temps considérable s'écoule avant la conclusion du mariage. La vertu de prédilection du sauvage est la patience. Dans les périls les plus imminents, tout se doit passer comme à l'ordinaire. Lorsque l'ennemi est aux portes, un guerrier qui négligerait de fumer tranquillement sa pipe, assis les jambes croisées au soleil, passerait pour une *vieille femme*.

Les sauvages sont tous médecins, cuisiniers et charpentiers. Pour construire la hutte que doivent occuper les futurs époux, on enfonce dans la terre quatre poteaux, ayant un pied de circonférence et douze pieds de haut : ils sont destinés à marquer les quatre angles d'un parallélogramme de vingt pieds de long sur dix-huit de large. Des mortaises creusées dans ces poteaux reçoivent des traverses, lesquelles forment, quand leurs intervalles sont remplis avec de la terre, les quatre murs de la cabane.

Dans les deux murailles longitudinales, on pratique deux ouvertures : l'une sert d'entrée à tout l'édifice, l'autre conduit dans une seconde chambre semblable à la première, mais plus petite.

On laisse le prétendu poser seul les fondements de sa demeure ; mais il est aidé dans la suite du travail par ses compagnons. Ceux-ci arrivent chantant et dansant ; ils apportent des instruments de maçonnerie faits de bois ; l'omoplate de quelque grand quadrupède leur sert de truelle.

Montés sur les poteaux et les murs commencés, ils élèvent le toit d'écorce de bouleau ou de chaume de maïs ; mêlant du poil de bête fauve et de la paille de folle-avoine hachée dans de l'argile rouge, ils enduisent de ce mastic les murailles à l'extérieur et à l'intérieur. Au centre ou à l'une des extrémités de la grande salle, les ouvriers plantent cinq longues perches qu'ils entourent d'herbe sèche et de mortier : cette espèce de cône devient la cheminée, et

laisse échapper la fumée par une ouverture ménagée dans le toit.

La cabane étant terminée en dehors, on la lambrisse en dedans avec du plâtre que le pays en fournit, avec de la terre glaise au défaut de plâtre. On pèle le gazon resté dans l'intérieur de l'édifice. Les ouvriers, sautant sur le sol humide, l'ont bientôt pétri et égalisé. Des nattes de roseaux tressent ensuite cette aire ainsi que les parois du logis. En quelques heures est achevée une hutte.

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

Le lendemain, on remplit la nouvelle habitation de tous les meubles et comestibles du propriétaire : nattes, escabelles, vases de terre et de bois, chaudières, sceaux, jambons d'ours et d'orignaux, gâteaux secs, gerbes de maïs, plantes pour nourriture ou pour remèdes : ces divers objets s'accrochent aux murs ou s'étalent sur des planches ; dans un trou garni de cannes éclatées, on jette le maïs et la folle-avoine. Les instruments de pêche, de chasse, de guerre et d'agriculture, la crosse du labourage, les piéges, les filets faits avec la moelle intérieure du faux-palmier, les hameçons de dents de castor, les arcs, les flèches, les casse-têtes, les haches, les couteaux, les armes à feu, les cornes pour porter la poudre, les chichikoués, les tambourins, les fifres, les calumets, le fil de nerfs de chevreuil, la toile de mûrier ou de bouleau, les plumes, les perles, les colliers, le noir, l'azur et le vermillon pour la parure, une multitude de peaux, les unes tannées, les

autres avec leurs poils ; tels sont les trésors dont on enrichit la cabane.

Après les cérémonies du mariage et le festin, les conviés à la fête retournent à leurs villages : ils jettent en sacrifice aux marmitons, des morceaux de leurs habits dans les fleuves, et brûlent une part de leur nourriture.

En astronomie, les Indiens ne connaissent guère que l'étoile polaire ; ils l'appellent l'étoile immobile ; elle leur sert pour se guider pendant la nuit. Les Osages ont observé et nommé quelques constellations. Le jour, les sauvages n'ont pas besoin de boussole ; dans les savanes la pointe de l'herbe qui penche du côté sud, dans les forêts la mousse qui s'attache au tronc des arbres du côté du nord, leur indique le septentrion et le midi. Ils savent dessiner sur des écorces des cartes géographiques où les distances sont marquées par les nuits de marche.

Les diverses limites de leur territoire sont des fleuves, des montagnes, un rocher où l'on aura conclu un traité, un tombeau au bord d'une forêt, une grotte du Grand-Esprit dans une vallée.

Les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons servent de baromètre, de thermomètre, de calendrier aux sauvages : ils disent que le castor leur a appris à bâtir et à se gouverner, le carcajou à chasser avec des chiens, parce qu'il chasse avec des loups, l'épervier d'eau à pêcher avec une huile qui attire le poisson.

Quand un sauvage tombe malade, tous ses parents se rendent à sa hutte. On ne prononce jamais le mot de mort devant un ami du malade.

Le malade a-t-il des évanouissements, dans les intervalles où on peut le supposer mort, les parents assis selon les degrés de parenté autour de la natte du moribond, poussent des hurlements qu'on entendrait d'une demi-lieue. Quand le malade reprend ses sens, les hurlements cessent pour recommencer à la première crise.

Cependant le jongleur arrive ; le malade lui demande s'il reviendra à la vie : le jongleur ne manque pas de répondre qu'il n'y a que lui, jongleur, qui puisse lui rendre la santé. Alors le malade, qui se croit près d'expirer, harangue ses parents, les console, les invite à bannir la tristesse et à bien manger.

On couvre le patient d'herbes, de racines et de morceaux d'écorce ; on souffle avec un tuyau de pipe sur les parties de son corps où le mal est censé résider ; le jongleur lui parle dans la bouche pour conjurer, s'il est temps encore, l'esprit infernal.

Le malade ordonne lui-même le repas funèbre : tout ce qui reste de vivres dans la cabane se doit consommer. On commence à égorger les chiens, afin qu'ils aillent avertir le Grand-Esprit de la prochaine arrivée de leur maître.

En déclarant que le malade va mourir le jongleur met sa science à l'abri de l'événement, et fait admirer son art si le malade recouvre la santé. Quand il

s'aperçoit que le danger est passé, il n'en dit rien et commence ses abjurations.

Il prononce d'abord des mots que personne ne comprend; puis il s'écrie: « Je découvrirai le maléfice; je forcerai Kitchi-Manctou à fuir devant moi. »

Il sort de la hutte; les parents le suivent; il court s'enfoncer dans la cabane des sueurs, pour recevoir l'inspiration divine.

Rangés dans une muette terreur autour de l'étuve, les parents entendent le prêtre qui hurle, chante et crie en s'accompagnant du chichikoué. Bientôt il sort tout nu par le soupirail de la hutte, l'écume aux lèvres, et les yeux tors: il se plonge, dégouttant de sueur, dans une eau glacée, se roule par terre, fait le mort, ressuscite, vole à sa hutte, en ordonnant aux parents d'aller l'attendre à celle du malade.

Bientôt on le voit revenir, tenant un charbon à moitié allumé dans sa bouche, et un serpent dans sa main.

Après de nouvelles contorsions autour du malade, il laisse tomber le charbon: et s'écrie: « Réveille-toi, je te promets la vie; le Grand-Esprit m'a fait connaître le sort qui te faisait mourir. » Le forcené se jette sur le bras de sa dupe, le déchire avec les dents, et ôtant de sa bouche un petit os qu'il y tenait caché: « Voilà, s'écrie-t-il, le maléfice que j'ai arraché de ta chair! » Alors le prêtre demande un chevreuil et des truites pour faire un repas, sans quoi

le malade ne pourrait guérir : les parents sont obligés d'aller sur-le-champ à la chasse et à la pêche.

Le médecin mange le dîner ; cela ne suffit pas. Le malade est menacé d'une rechute, si l'on n'obtient, dans une heure, le manteau d'un chef qui réside à deux ou trois journées de marche du lieu de la scène. Le jongleur le sait ; mais comme il prescrit à la fois la règle et donne les dispenses, moyennant quatre ou cinq manteaux profanes fournis par les parents, il les tient quittes du manteau sacré réclamé par le ciel.

Les fantaisies du malade, qui revient tout naturellement à la vie, augmentent la bizarrerie de cette cure : le malade s'échappe de son lit, se traîne sur les pieds et sur les mains derrière les meubles de la cabane. Vainement on l'interroge, il continue sa ronde et pousse des cris étranges.

On le saisit, on le remet sur sa natte ; on le croit en proie à une attaque de son mal : il reste tranquille un moment; puis il se relève à l'improviste, et va se plonger dans un vivier ; on l'en retire avec peine ; on lui présente un breuvage. « Donne-le à cet original, » dit-il en désignant un de ses parents.

Le médecin cherche à pénétrer la cause du nouveau délire du malade. Je me suis endormi, répond gravement celui-ci, et j'ai rêvé que j'avais un bison dans l'estomac. La famille semble consternée ; mais soudain les assistants s'écrient qu'ils sont aussi possédés d'un animal : l'un imite le cri d'un caribou,

l'autre l'aboiement d'un chien, un troisième le hurlement d'un loup; le malade contrefait à son tour le mugissement de son bison : c'est un charivari épouvantable. On fait transpirer le songeur sur une infusion de sauge et de branches de sapin; son imagination est guérie par la complaisance de ses amis, et il déclare que le bison lui est sorti du corps.

Un des grands moyens employés par les sauvages dans beaucoup de maladies, ce sont les bains de vapeur. C'est une cabane au milieu de laquelle est un bassin plein d'eau que l'on fait bouillir en y jetant des cailloux rougis au feu.

(Chateaubriand.)

CHAPITRE II

AMÉRIQUE RUSSE. — PORT DES FRANÇAIS.

Le *Port des Français* : sa baie tranquille et calme ; beauté de la végétation ; on y retrouve toutes les productions de l'Europe. — Portrait des naturels de l'Amérique russe ; leur coiffure bizarre ; singulier usage des femmes ; génie industrieux des Indiens, leurs armes, leurs bijoux, leur passion pour le jeu, leur langue.

Nous avions déjà visité le fond de la baie qui est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir une idée, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic, d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers condamnés par la nature à une stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu souffle de vent rider la surface de cette eau ; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glaces qui se détachent très-fréquemment de cinq différents glaciers, et qui font en tombant un bruit qui retentit au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille et le silence si profond,

que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux de ces rochers.

La végétation est aussi très-vigoureuse pendant trois ou quatre mois de l'année. Je serais peu surpris d'y voir réussir le blé de Russie et une infinité de plantes usuelles. Nous avons trouvé en abondance le céleri, l'oseille à feuille ronde, le lupin, le pois sauvage, la millefeuilles, la chicorée, le mimule. Chaque jour et à chaque repas, la chaudière de l'équipage en était remplie ; nous en mangions dans la soupe, dans les ragoûts, en salade ; et ces herbes n'ont pas peu contribué à nous maintenir dans notre bonne santé. On voyait parmi ces plantes potagères presque toutes celles des prairies et des montagnes de France : l'angélique, le bouton d'or, la violette, plusieurs espèces de gramen propres au fourrage. On aurait pu, sans aucun danger, faire cuire et manger de toutes ces herbes, si elles n'avaient pas été mêlées avec quelques pieds de ciguë très-vivace sur laquelle nous n'avons fait aucune expérience.

Les bois sont remplis de fraises, de framboises, de groseilles ; on y trouve le sureau à grappes, le saule nain, différentes bruyères qui croisent à l'ombre, le peuplier-baumier, le peuplier-liard, le saule-marsant, le charme, et enfin de ces superbes pins avec lesquels on pourrait faire les mâtures de nos plus grands vaisseaux. Aucune production

végétale de cette contrée n'est étrangère à l'Europe.

Les naturels de l'Amérique russe se percent le cartilage du nez et des oreilles : ils y attachent différents petits ornements ; ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine, avec un instrument de fer très-tranchant, qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre : ils ont les dents limées jusqu'au ras des gencives, et ils se servent pour cette opération d'un grés arrondi, ayant la forme d'une langue. L'ocre, le noir de fumée, la plombagine, mêlés avec l'huile de loup-marin, leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie, leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer ; c'est leur plus grand luxe, et il est peut-être réservé aux chefs de famille : une simple peau couvre leurs épaules ; le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête, qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille très-artistement tressé ; mais quelquefois ils placent sur leur tête des bonnets à deux cornes, de plumes d'aigle, et enfin des têtes d'ours entières dans laquelle ils ont enchâssé une calotte de bois. Ces différentes coiffures sont extrêmement variées ; mais elles ont pour objet principal, comme presque tous les autres usages, de les rendre effrayants, afin d'imposer davantage à leurs ennemis.

Quelques Indiens avaient des chemises de peau

de loutre, et l'habillement ordinaire du chef était une chemise de peau d'original tannée, bordée d'une franche de sabots de daim et de becs d'oiseaux, qui imitaient le bruit des grelots lorsqu'il dansait : ce même habillement est très-connu des sauvages du Canada et des autres nations qui habitent les parties orientales de l'Amérique.

Je n'ai vu de tatouage que sur les bras de quelques femmes ; celles-ci ont un usage qui les rend hideuses, et que j'aurais peine à croire si je n'en avais été le témoin. Toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche ; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anse qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces.

La taille de ces Indiens est à peu près comme la nôtre ; les traits de leur visage sont très-variés, et n'offrent de caractère particulier que dans l'expression de leurs yeux, qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très-brune parce qu'elle est sans cesse exposée à l'air ; mais leurs enfants naissent aussi blancs que les nôtres. Ils ont de la barbe, moins à la vérité que les Européens, mais assez cependant pour qu'il soit possible d'en douter ; et c'est une erreur trop légèrement adoptée de croire que tous les Américains sont im-

berbes. J'ai vu les indigènes de la Nouvelle-Angleterre, du Canada, de l'Acadie, de la baie d'Hudson, et j'ai trouvé chez ces différentes nations plusieurs individus ayant de la barbe; ce qui m'a porté à croire que les autres étaient dans l'usage de l'arracher. La charpente de leur corps est faible; le moins fort de nos matelots aurait culbuté à la lutte le plus robuste des Indiens. J'en ai vu dont les jambes enflées semblaient annoncer le scorbut; leurs gencives étaient cependant en bon état : mais je doute qu'ils parviennent à une grande vieillesse; et je n'ai aperçu qu'une seule femme qui parût avoir soixante ans; elle ne jouissait d'aucun privilége, et elle était assujettie, comme les autres, aux différents travaux de son sexe.

Les Américains du Port des Français savent forger le fer, façonner le cuivre, filer le poil de différents animaux, et fabriquer à l'aiguille, avec cette laine, un tissu pareil à notre tapisserie; ils entremêlent dans ce tissu des lanières de peau de loutre, ce qui fait ressembler leurs manteaux à la peluche de soie la plus fine. Nulle part on ne tresse avec plus d'art des chapeaux et des paniers de joncs; ils y figurent des dessins assez agréables; ils sculptent aussi très-passablement toutes sortes de figures d'hommes, d'animaux, en bois ou en pierre; ils marquètent, avec des opercules de coquilles, des coffres dont la forme est assez élégante; ils taillent en bijoux la pierre serpentine, lui donnent le poli du marbre.

Leurs armes sont le poignard que j'ai déjà décrit, une lance, de bois durci au feu, ou de fer, suivant la richesse du propriétaire ; et enfin l'arc et les flèches, qui sont ordinairement armés d'une pointe de cuivre ; mais les arcs n'ont rien de particulier, et ils sont beaucoup moins forts que ceux de plusieurs autres nations.

J'ai trouvé parmi leurs bijoux des morceaux d'ambre jaune ou de succin ; mais j'ignore si c'est une production de leur pays, ou si, comme le fer, ils l'ont reçu de l'ancien continent par leur communication indirecte avec les Russes.

J'ai parlé de la passion de ces Indiens pour le jeu ; celui auquel ils se livrent avec une extrême fureur est absolument un jeu de hasard : ils ont trente bûchettes, ayant chacune des marques différentes comme nos dés ; ils en cachent sept ; chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre tracé sur les sept bûchettes gagne l'enjeu convenu, qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache. Ce jeu les rend tristes et sérieux. Je les ai cependant entendus chanter très-souvent ; et lorsque le chef venait me visiter, il faisait ordinairement le tour du bâtiment en chantant, les bras étendus en forme de croix et en signe d'amitié : il montait ensuite à bord, et y jouait une pantomine qui exprimait, ou des combats, qu des surprises, ou la mort. L'air qui avait précédé cette danse était agréable et assez harmonieux.

Nos caractères ne peuvent exprimer la langue de ces peuples : ils ont, à la vérité, quelques articulations semblables aux nôtres ; mais plusieurs nous sont absolument étrangères. On s'aperçoit moins de la rudesse de leur langue lorsqu'ils chantent.

(La Pérouse.)

CHAPITRE III

MEXIQUE

Description de *Mexico ;* la cathédrale ; l'hôtel du gouvernement ; aspect d'une boutique de modiste. — *Xalupa* : son commerce et sa décadence. — *Puebla* : magnificence de ses églises ; ses rues pavées en mosaïques ; la cathédrale pendant la semaine-sainte. — *Chollula ;* son aspect antique ; massacre de ses habitants par Cortez. — ANTIQUITÉS DU MEXIQUE : la *montre de Montezuma ;* la *pierre sacrificiale*, barbarie des prêtres des idoles. — *Tezcuco*, ville autrefois florissante ; vestiges de sa grandeur passée ; elle sert de quartier-général aux soldats de Cortez ; le *bain de Montezuma.* — Description générale du Mexique : sa situation, son étendue, richesse de son sol, ses mines d'or et d'argent, beauté de ses forêts.

Les rues de *Mexico* ont presque toutes deux milles de longueur. Elles sont parfaitement unies, et chacune de leurs extrémités laisse apercevoir les montagnes qui entourent la vallée. L'élévation du plus grand nombre de maisons est uniforme. Elles sont en général hautes de deux étages, chargées d'ornements, et garnies d'un double rang de balcons d'un travail exquis, soit en fer peint ou doré, soit en cuivre.

La Plaza-Major ou grande place de Mexico est une

des plus belles qu'on puisse voir. Le côté oriental est occupé par la cathédrale et par le Ségrario, c'est-à-dire par l'église de la paroisse; celui du nord, par le splendide palais du vice-roi, devenu l'hôtel du gouvernement; celui du sud, par une belle ligne de maisons, au centre desquelles on remarque le palais construit par Cortez, et maintenant appelé *Casa de Stada;* enfin celui de l'ouest, par une rangée de bâtiments, dont la partie inférieure est disposée en galerie, et qui forment de belles boutiques, des magasins, et différents bureaux administratifs. Au milieu de la place est une belle statue équestre du roi d'Espagne Charles V.

La cathédrale de Mexico est célèbre dans toute l'Amérique, et à juste titre. Elle a environ cinq cents pieds de longueur, et est située sur la Plaza-Major, à l'endroit même où s'élevait le grand temple ou Téocalli des anciens Mexicains. La plupart des idoles et de leurs dieux, qui étaient de pierre de taille, d'une pesanteur considérable, sont ensevelis, dit-on, sous les fondements et sous l'aire de la place. L'extérieur est de beaucoup préférable à celui de la cathédrale de Puebla-de-los-Angelos, quoique toujours un peu lourd, et on regrette que l'architecture en soit d'un style mêlé. L'enceinte du chœur est formée par une superbe grille couverte d'une multitude de figures, et qui a été, dit-on, fondue en Chine, mais d'après des modèles envoyés du Mexique.

Le service divin se célèbre à Mexico, dans toutes les églises, avec une magnificence inouïe. Nulle part les cérémonies religieuses n'ont lieu avec plus de pompe et de splendeur. Plusieurs processions que je vis passer l'emportaient, pour la régularité et pour l'ordre, pour le luxe et l'habillement des prêtres, pour la richesse et le prix des ornements sacrés, pour la profusion de l'argent et de l'or, sur tout ce que j'avais pu voir dans ce genre en Italie. Rome elle-même, non plus que les autres cités catholiques de l'Europe, ne peut entrer en comparaison avec Mexico.

L'*hôtel du gouvernement* est aussi une magnifique construction. Il est de forme presque carrée, et celle de ses façades qui regarde sur la Plaza-Major, a quatre ou cinq pieds de long. Il renferme à l'intérieur quatre vastes cours, où sont distribués différents services de l'administration. En outre, il contient la prison, la monnaie, les casernes, le jardin botanique, la bibliothèque, l'imprimerie de l'Etat. Le jardin botanique, quoique situé au centre d'une ville si populeuse, est remarquable par la vigueur des végétaux.

Mexico ne possède qu'un seul théâtre, mais qui est un élégant et vaste édifice. Sa forme intérieure est celle d'un fer à cheval allongé, et qui se rétrécit considérablement du côté de la scène, dont l'ouverture a beaucoup trop peu de largeur pour permettre que l'on représente des pièces à grand spectacle.

L'apparence des boutiques de Mexico n'indique nullement une opulente cité. On n'y expose rien aux fenêtres, qui toutes cependant sont ouvertes.

La première vue d'une boutique de marchande de modes, qui est toujours aussi à Mexico un atelier de couturières, ne peut manquer d'attirer un sourire sur les lèvres d'un nouvel arrivant. En effet, on y voit à travers les croisées, quand on passe dans la rue, vingt ou trente vigoureux gaillards à moustaches, et de toutes les couleurs de peau, qui s'occupent à confectionner des habillements de femmes, à coudre des robes de mousseline, et à fabriquer des fleurs et des chapeaux.

Xalupa fut, jusqu'à plus de la moitié du dernier siècle, l'entrepôt des marchandises d'Europe au Mexique, et le centre de tous les intérêts commerciaux de cette partie du monde. Toutes les cargaisons (car l'insalubrité de Vera-Cruz, où elles arrivaient, ne permettaient pas aux marchands de s'y arrêter) étaient portées sur des mulets à une grande foire annuelle qui se tenait dans cette ville. Cette foire ne s'ouvrait qu'à la suite d'une multitude de formalités et de cérémonies religieuses.

Xalupa, qui autrefois contenait une immense population, ne compte maintenant que treize mille âmes. On y voit beaucoup de maisons à deux étages qui, bâties à l'espagnol, forment un carré de bâtiments et renferment une cour plantée d'arbres et de fleurs, au milieu de laquelle est un puits ou une fontaine.

Huit églises reçoivent encore les fidèles. Elles sont d'un style mêlé et bien entretenues. Le maître-autel de la cathédrale est d'argent, et les murs sont couverts d'ornements d'or.

Puebla fut fondée en 1533 par les Espagnols. Elle renferme aujourd'hui environ quatre-vingt-dix mille habitants, qui la plupart sont aisés, vivent dans le style d'autrefois, et ne manquent jamais de faire leurs cinq repas par jour. Telle est la splendeur des églises et des autres édifices religieux, telle est la richesse de leur dotation, que Puebla, comme Mexico, surpasse, sous ce rapport, la capitale même du monde chrétien.

Les rues sont tirées au cordeau et larges; elles se coupent à angles droits, et à chaque point d'intersection, elles forment plutôt une place qu'un carrefour. Le pavage n'en est pas moins solide qu'élégant. Les pierres qu'on emploie sont taillées en larges triangles, et s'assemblent de telle sorte, huit par huit, qu'il en résulte ces carrés uniformes, au milieu desquels on en place une neuvième qui est ronde et de couleur différente. Autour de chacun de ces carrés, et pour les rendre plus solides, on enfonce dans l'intervalle qui les sépare les uns des autres, une espèce d'encadrement fait d'éclats de pierre d'une troisième couleur. Ainsi le tout ressemble plutôt à un parquet qu'à un pavé.

Les maisons des plus simples bourgeois sont spacieuses et commodes; celles des riches, hautes de

trois étages et à toits plats, ont la façade recouverte de carreaux en faïence vernie de plusieurs couleurs, qui représentent souvent des scènes de l'Ecriture sainte, et ont l'air de somptueuses mosaïques.

Puebla-de-los-Angelos renferme soixante églises, neuf monastères, treize couvents et vingt-trois colléges, dont la description pourrait tenir des volumes sans être complète. Tous ces édifices sont les plus somptueux du monde.

La cathédrale, par exemple, qui forme un côté de la grande place, est une masse énorme de bâtiments dont l'architecture n'offre en-dehors rien de remarquable; mais intérieurement elle déploie un luxe qui surpasse tout ce que l'imagination la plus riche peut supposer. Il y a une si grande surabondance d'ornements qu'elle nuit au bel effet de l'ensemble. Le vaisseau central surtout est tellement surchargé que les yeux ne peuvent le parcourir dans toute sa longueur.

Vers le seuil est placé le maître-autel, que recouvre un temple de forme antique, d'un travail exquis et d'un style très-élégant, qui a été exécuté à une époque assez récente par un artiste d'Italie, et avec des matériaux indigènes. Il a de telles proportions, qu'il occupe une partie considérable du chœur et qu'il s'élève jusqu'au dôme. Les matériaux sont les plus beaux marbres et les pierres les plus précieuses qui se trouvent dans le Nouveau-

Monde. Ses nombreuses et hautes colonnes, avec plinthes et chapiteaux d'or poli, le magnifique autel massif qui en occupe le centre, et la multitude des statues qui l'environnent, tout concourt à produire un effet sans pareil. Les chapelles latérales sont encombrées toutes de statues, de bas-reliefs, de dorures, de candelabres d'argent, de balustrades, de chandeliers d'or et de mille autres ornements. Parmi les nombreuses peintures qui sont placées dans des panneaux ou contenues dans de superbes cadres, il y en a plusieurs qui paraissent des chefs-d'œuvre ; mais tant de grilles empêchent d'en approcher, et les croisées admettent si peu de lumière, qu'ils se perdent presque dans l'obscurité.

Un jour de la semaine sainte, je me rendis à l'office des ténèbres, et jamais je ne contemplai un spectacle plus éblouissant. C'est une magnificence surpassant tout ce que je pouvais imaginer de la pompe des cours. Toute la cathédrale était illuminée par des milliers de bougies dont les flammes se réflétaient dans l'or, dans l'argent, dans les pierreries dont les murailles sont littéralement couvertes; et la nombreuse vaisselle de l'église qui, exposée selon l'usage à l'occasion de la fête, était encore aussi brillante et paraissait aussi neuve que si elle fût, de la veille seulement, sortie des mains de l'orfèvre ; puis c'était une multitude de prêtres qui officiaient revêtus des plus splendides ornements ; c'était une multitude de bannières qui flottaient en tous sens;

c'était une nuée d'encensoirs qui, s'élevant en cadence, remplissaient l'air des plus suaves odeurs ; enfin c'était le son solennel de l'orgue qui se mêlait aux voix les plus harmonieuses.

Après la cathédrale, il faut citer au nombre des églises les plus belles ou du moins les plus riches de Puebla, celles de San-Félipe-Neri, de lo Spirito-Santo, de Sainte-Augustine, de Saint-Dominique et de Sainte-Monique. Une chose qui surprend, c'est que les croisées de presque tous les édifices, au lieu de rideaux, n'ont qu'une seule grande feuille d'albâtre très-dure et très-transparente, qui ne laisse pénétrer qu'une douce et pure clarté, assez semblable à celle du clair de lune, et bien propre à donner aux édifices un aspect religieux. Les fonts-baptismaux et les bénitiers, qui sont en général très-vastes, sont aussi faits d'un seul morceau de la même pierre, qui se trouve à quelques lieues de la ville.

Sur la grande place de Puebla se tient un marché où les Indiens apportent en abondance toute espèce de denrées, hormis le poisson qui est toujours rare et cher.

Les marchés commencent dès la pointe du jour, et rien de plus intéressant pour un étranger que de les voir encombrés d'Indiens qui tâchent d'étaler leurs marchandises le plus avantageusement possible.

Chollula, située au milieu d'un vaste plateau, renferme beaucoup de rues régulières et larges, que

bordent des maisons la plupart hautes d'un étage et à toits plats. Elle vous semble, quand on s'y promène, conserver encore l'aspect qu'elle devait présenter au seizième siècle. Ce fut là que Cortez, marchant vers la capitale, fut salué comme un libérateur et comme un frère ; mais venant par hasard à découvrir que ces flatteuses salutations n'étaient destinées qu'à mieux cacher un plan traîtreusement conçu pour l'assassiner lui et les siens, avec sa présence d'esprit accoutumée, avec cette décision de caractère qu'on lui connaît, il arrêta les principaux personnages du lieu, et non-seulement les mit à mort, mais pour faire un terrible exemple et pour effrayer tous les Mexicains, massacra encore un grand nombre d'habitants. Ceux qui survécurent s'empressèrent ensuite de l'aider à réduire l'antique capitale du Mexique, gouvernée alors par Montezuma, sous le joug espagnol.

ANTIQUITÉS DU MEXIQUE.

Les deux seuls ouvrages d'art qui, exécutés avant la conquête par les habitants de Mexico alors appelée Tenochtitlan, y soient maintenant exposés aux regards du public, sont le Grand-Calendrier qu'on nomme vulgairement la *Montre de Montezuma ;* et la Pierre sacrificiale, ou le vaste autel autrefois placé dans le principal temple, devant la principale idole. Le Calendrier a douze pieds de diamètre, et

c'est un seul morceau ou mieux un seul bloc de pierre basaltique et poreuse. On suppose qu'il était accroché à la voûte du grand Téocalli de la même manière que les zodiaques de l'ancienne Dendeyrah dans l'Egypte supérieure. Il est à présent debout contre le mur nord-est de la cathédrale, et mérite bien l'attention du voyageur, car il offre la preuve la plus frappante de la perfection que le peuple auquel il a appartenu avait atteinte dans certaines sciences. Peu d'artistes aujourd'hui, même dans les villes les plus éclairées de l'Europe, seraient capables d'exécuter un pareil ouvrage.

La *pierre sacrificiale* est presque enterrée sur la Plaza-Major à une centaine de pas du Calendrier. Les passants ne peuvent en voir que la surface supérieure; ce qui semble n'avoir pas été fait sans dessein, mais pour imprimer à la populace l'horreur des affreuses et sanguinaires cérémonies qui autrefois s'accomplissaient sur cet autel même. Les auteurs disent que trente mille victimes humaines y furent immolées au couronnement de Montezuma. La pierre a vingt-cinq pieds de circonférence, et offre quinze groupes de personnages qui représentent les guerriers de Mexico conquérant différentes villes. Le nom de chacune de ces villes peut se lire.

Quiconque a lu les détails que donne Cortez doit avoir frissonné d'épouvante à ce récit des cruautés commises par les indigènes sur les Espagnols qui avaient le malheur de tomber captifs entre

leurs mains. Pour leur ôter la vie, les idolâtres leur arrachaient le cœur ; et plus ces cœurs qu'ils offraient à la déesse fumaient longtemps, plus les victimes poussaient des cris douloureux, plus aussi le sacrifice passait pour devoir être agréable au monstre qui était censé les désirer.

Tezcuco est situé du côté oriental du grand lac de même nom dans la vallée de Mexico, à cinq lieues de cette ville. C'était autrefois la capitale de l'Acolhuacan, petit royaume qui n'eut jamais que soixante lieues de long sur vingt de large, mais qui fut jusqu'au treizième siècle un des plus populeux et des plus florissants de ceux dont s'est formé le Mexique. Il contenait, outre Tezcuco et Otumba, beaucoup d'autres nobles cités où se voient encore aujourd'hui les ruines les plus curieuses. Mais à partir de douze milles, son étendue fut sans cesse réduite par les empiètements des Mexicains qui finirent par l'englober tout à fait dans leur empire. Il conserva néanmoins ses lois et sa forme de gouvernement, et ses souverains jouirent du privilége de contribuer d'une voix à l'élection de l'empereur du Mexique.

L'ancienne capitale de l'Acolhuacan, tout insignifiante qu'elle est aujourd'hui, conserve encore cependant des traces de sa splendeur passée. Des restes de fortifications répandues autour de la ville actuelle indiquent encore son étendue.

Quelque temps même avant d'y arriver, on reconnaît qu'on approche d'une cité des plus anciennes.

On longe un vaste aqueduc, bâti depuis un temps immémorial et qui approvisionne encore aujourd'hui les habitants. La route aussi passe sur un pont, le *Puente des Brigantines*, qui indique l'endroit où Cortez construisit ses brigantines et les lança sur les lacs lorsqu'il revint conquérir la capitale du Mexique.

Des fondations et des ruines de temples, de forteresses, de palais, et d'autres vastes bâtiments qu'on rencontre à chaque pas, attestent suffisamment quelles furent l'importance et la splendeur de Tezcuco; mais il est aussi de notoriété que cette ville fut, à une époque plus ancienne, le siége de la littérature et des arts mexicains. C'était l'Athènes de l'Amérique; c'était la résidence des historiens, des orateurs, des poëtes, des artistes, des savants de tout genre qui existaient dans ces temps.

Lorsque Cortez, après une longue suite d'infortunes et de désastres, après avoir recruté ses troupes des Espagnols de Cuba et avoir accepté les secours des Tlascalcans, alla pour la seconde fois attaquer la capitale du Mexique, et qu'il arriva sous les murs de Tezcuco, il fut invité par le cacique à y entrer et à s'y établir avec ses soldats pour la nuit; mais le rusé capitaine, soupçonnant qu'on voulait le trahir, différa jusqu'au lendemain de se rendre à cette invitation, et alors trouvant la ville déserte, reconnut que des mesures avaient été prises par les habitants dans le cas où il eût accepté la veille. En conséquence

Cortez déposa le cacique régnant, et le remplaça par un jeune indigène qui avait gagné ses bonnes grâces par différents services. Celui-ci ne cessa d'être par la suite fermement attaché aux intérêts de Cortez; il bâtit une solide forteresse pour que ses troupes pussent loger en sûreté dans Tezcuco, et cette ville servit de quartier-général aux Espagnols jusqu'à la soumission de tout le Mexique.

A quelque distance de Tezcuco on voit le *bâno de Montezuma*, ou bain de Montezuma, qui est situé sur une montagne conique nommée *Tescosingo*.

Cette baignoire de Montezuma est non-seulement extraordinaire, mais encore extraordinairement placée. Qu'on se figure un beau bassin taillé à vif dans le porphyre qui forme les flancs de la montagne et y faisant saillie comme un bénitier le long d'un pilier d'église! Ce bassin a douze pieds de long sur huit de large, et renferme au centre un creux d'une longueur de cinq pieds sur quatre de profondeur, entouré d'un rebord haut de deux pieds six pouces, et dans lequel est un siége semblable au trône où les rois sont représentés assis dans les anciennes peintures mexicaines. Il y a un escalier pour descendre dans ce bain; et les marches, comme tout le reste, sont exécutées avec la précision la plus mathématique, polies avec le soin le plus merveilleux.

Cet endroit commande une des plus belles vues de la vallée mexicaine; on aperçoit la plus grande partie du lac de Tezcuco, et la ville de Mexico

même, dont pourtant on est éloigné de trente milles.

Tout le Tescosingo avait été couvert de châteaux, de temples, de bains, de jardins suspendus; car on rencontre des ruines jusqu'au sommet, et ce sommet lui-même est couronné par un édifice auquel on arrive par un escalier creusé dans l'intérieur de la montagne.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DU MEXIQUE.

Le Mexique, cette vaste contrée américaine, si riche en mines d'or et d'argent, en souvenirs héroïques ou atroces, en antiquités diverses, était, pour ainsi dire, ignoré de l'Europe avant le quatorzième siècle, où plusieurs voyageurs, entre autres Humbold et Bullock, l'ont fait connaître.

Le Mexique est borné à l'ouest par l'océan Pacifique, au midi par la baie de Honduras et la république de Guatimala, à l'est par le golfe du Mexique, et au nord par les montagnes rocheuses et les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. L'étendue de cette contrée, formant aujourd'hui une république analogue à celle des Etats-Unis, n'est pas moindre de cent vingt mille lieues carrées. Une moitié, placée sous le tropique, reçoit les feux de la zône torride; l'autre moitié respire sous un climat plus tempéré. La grande chaîne des Cordillères, avec ses pics couverts de neiges éternelles et ses éruptions volca-

niques, partage le territoire mexicain, sillonné de rivières et de lacs, parsemé d'antiques forêts, et couvert de la plus riche végétation.

Les productions naturelles, particulièrement celles du plateau qui forme le centre du pays, étonnent par leur innombrable variété. Le maïs, ou blé d'Inde, est le premier et le plus important des aliments des naturels ; on le cultive dans les régions les plus ardentes comme dans les plaines qui dominent de neuf mille pieds le niveau de la mer. La terre y rend jusqu'à trois ou quatre cents fois ce qu'elle a reçu. Les patates ou pommes de terre sont également cultivées ; mais elles ne sont pas indigènes; elles viennent des montagnes du Pérou. Les Mexicains récoltent de même le manioc. La cochenille est un produit particulier au Mexique. Aucune contrée n'est pourvue d'aussi magnifiques forêts. Le sapin, le cèdre, tous les arbres gomo-résineux croissent dans les parties inférieures. Les champs sont parsemés de fleurs et de fruits. Les montagnes recèlent des mines d'or et d'argent inépuisables, surtout vers le plateau central et dans le district de Guanaxuato, dont la vallée paraît être une des plus délicieuses du monde.

(Bullock.)

CHAPITRE IV

NOUVELLE-BRETAGNE. CANADA

Situation de *Québec*. les maisons de la ville-basse, leur construction pittoresque. — Les *chutes du Niagara*; aspect du lac *Ontario*; cours du Niagara, aspect grandiose de la cataracte. — Nombreuses voies de communication par les lacs et les canaux. — Distribution de présents par les Anglais aux sauvages.

Québec, capitale du Canada, est situé sur le fleuve Saint-Laurent, au bas de gracieuses rampes de montagnes, entassées les unes sur les autres, qui s'enfoncent au loin dans l'intérieur des terres. C'est surtout vers le nord et vers l'est qu'elles plaisent davantage, à cause de leur plus d'escarpement. Puis, de ce côté, le premier plan consiste en plusieurs lieues cultivées comme un jardin et qui descendent en pente douce jusqu'au bord du Saint-Laurent. La première chaîne, aussi, est marquée jusqu'à un tiers ou un quart de sa hauteur, par une vaste ligne presque continue de maisons blanches, entremêlées d'arbres à fruits, de rideaux de peupliers, de grands

clochers d'églises et de tout ce qui peut indiquer le voisinage d'une cité importante. La route si fréquentée des chutes des Montmorency traverse ce populeux faubourg ; mais les cascades elles-mêmes ne sont pas tellement visibles de Québec, qu'on distingue de cette ville le confluent de la rivière.

Plus à l'est, repose la grande île d'Orléans, qui divise le fleuve en deux bras. La marée descendait à l'heure où nous arrivâmes : aussi le Saint-Laurent offrait-il en cet endroit l'aspect ordinaire d'un fleuve. Mais, bientôt après, quand le flux commença, l'eau changea de direction et se précipita avec beaucoup d'impétuosité entre la gorge étroite de l'embouchure, formée au sud par la pointe Lévi, et au nord par un promontoire rocailleux. A l'extrémité est bâti Québec, et son sommet surmonté par l'imprenable citadelle du cap Diamond, le cap commandant lui-même les plaines bien connues d'Abraham.

Tout à fait en face de la ville, à la naissance de ce rétrécissement, étaient mouillés une multitude de navires, qui tous avaient l'arrière tourné contre le courant, et leurs pavillons dirigés vers la mer par une brise d'ouest. Des barques de tout genre parsemaient le havre et la baie ; les unes allaient à la voile, mais le plus grand nombre à la rame, et sans cesse on voyait passer et repasser de la ville à la pointe Lévi un grand paquebot à vapeur, dont le pont était couvert de têtes. Nous vîmes ce magnifique spectacle du balcon de l'hôtel du Gouvernement,

qui, perché au bord d'un roc perpendiculaire, haut de plusieurs centaines de pieds, domine complètement ce qu'on appelle la ville basse. Je ne saurais décrire quelle confusion bizarre, quand on abaisse les yeux vers cette partie de Québec, présentent les maisons, qui toutes varient de forme, de hauteur, de couleur et de position. Les toits sont en général très-raides, car il a fallu les construire de manière que la neige ne pût séjourner en hiver; mais alors même ils sont percés de lucarnes, et il y en a beaucoup qui se terminent par des galeries, des plate-formes, des coupoles, ou qui projettent de singuliers ornements. Un quart au moins de ces habitations si étrangement mélangées sont couvertes de fer-blanc, et quelques-unes en ont aussi leurs murailles revêtues. Mais la toiture de toutes les autres est faite, d'après la mode américaine, en tuiles de bois. Chaque maison est peinte de différentes couleurs: l'effet qui en résulte est fort pittoresque.

CHUTES DE NIAGARA.

Nous allâmes voir les chutes de Niagara, dont la beauté, je m'empresse de le dire, surpassa de beaucoup notre attente. Chemin faisant, nous aperçumes au loin, à travers une percée d'arbres, le lac *Ontario*. L'aspect de cet immense bassin, qui a cent soixante milles de long, ne ressemble aucunement à celui des divers lacs qu'on peut voir en Europe.

Vous diriez non pas seulement une mer, mais l'Océan. Il a en effet la même nuance de bleu foncé, et paraît n'avoir pas davantage de limite. Entre une petite chaîne, que nous gravîmes pour le voir, et sa rive sud-ouest, s'étend une ceinture de pays plat, large de huit ou dix milles, recouvertes d'une épaisse forêt, que la hache n'a jamais touchée, et presque aussi curieuse que l'Ontario qui la termine. Cette région boisée est parfaitement unie, presque horizontalement, et sans doute a jadis formé le lit du lac, dont la chaîne mentionnée plus haut formait alors la rive. Quand l'œil parcourt ce vaste dôme d'arbres, il n'y saurait découvrir la moindre inégalité de surface, et leur feuillage a l'air d'être étendu sur la terre comme un riche et soyeux tapis.

Le *Niagara*, qui coule du lac Erié dans le lac Ontario, ne ressemble à aucune autre rivière que je sache. C'est un énorme courant d'eau, dès l'instant de sa naissance, et il n'a pas plus de largeur à son embouchure qu'à sa source. Sa longueur est d'environ trente-deux milles, et les chutes se divisent en deux parties égales. Pendant la première, il coule fort tranquillement, presque de niveau avec la contrée plate qu'il traverse; ses bords sont tellement bas, que si, par une des causes qui gonflent les autres fleuves, mais qui n'ont nulle influence sur lui, il venait à s'élever de cinq ou six pieds, les portions adjacentes du Canada supérieur à gauche, et du New-York à droite, seraient inondées. Quand, au

contraire, il a dépassé la cataracte, tout de suite il change complètement. Il roule alors ses eaux avec fureur au fond d'une vallée, dont les versans ressemblent à des murs, et qui paraît avoir été peu à peu creusée dans le roc par l'action séculaire du courant. Les deux rives sont à pic en beaucoup d'endroits, et il n'y a point le moindre arrondissement à l'angle de leur sommet.

Le lit est tellement encaissé, que le voyageur, qui ne s'attend point à ces bizarreries de la nature, ne peut imaginer qu'il y ait aucune interruption dans la surface du sol, avant d'être arrivé à quelques verges des bords mêmes du précipice. La première fois que nous aperçumes les chutes, nous en étions encore à trois milles au-dessous, et du côté droit ou oriental de la rivière. Je ne chercherai pas à décrire l'impression que ce magnifique spectacle produisit alors sur moi; mais, je puis l'assurer, je sentis que jamais rien ne la saurait ni effacer ni détruire dans ma mémoire. Ensuite, à mesure que nous approchâmes, nous reconnûmes combien était fondée l'admiration que nous avions d'abord conçue, en quelque sorte, instinctivement. Mais quand nous fûmes arrivés à l'endroit même, la scène qui s'offrit à nos yeux est si surprenante, si variée, que, muets, ébahis, immobiles, nous ne savions sur quels points arrêter nos regards.

Les chutes sont divisées en deux parties par l'île des Chèvres, sur laquelle nous passâmes presque toute la journée suivante.

Nous en fîmes plusieurs fois le tour, et quoiqu'elle présente, d'une multitude de points, d'admirables vues non-seulement de la cataracte, mais encore de ses parties torrentueuses du cours inférieur qu'on appelle les *rapides*, nous étions toujours irrésistiblement ramenés vers le Grand-Fer-à-cheval, ainsi que se nomme l'endroit où la plus grande quantité de l'eau passe sur un roc dont l'extrémité est concave, et où seulement, à cause de la profondeur, je suppose, elle prend une couleur d'un vert très-foncé, tandis que partout ailleurs elle bondit en écume aussi blanche que la neige. A force de chercher des comparaisons pour décrire les phénomènes que nos sens nous révélaient, nous décidâmes à l'unanimité que le bruit des chutes ne ressemblait à rien tant qu'à celui de cent moulins à farine ensemble. C'est absolument le même son : un son continu, ronflant, profond, monotone, qu'accompagne ce tremblement qu'on remarque dans un bâtiment où plusieure meules sont en jeu. Ces secousses uniformes sont sensibles jusqu'à deux ou trois cents verges de la rivière, mais surtout dans l'île qui est placée au centre des deux chutes.

Leur voisinage n'a en lui-même que peu ou pas d'intérêt, d'autant plus qu'on a érigé, dans toutes les directions, des hôtels, des fabriques de papier, des scieries de planches, et beaucoup d'autres grands bâtiments de bois qui n'offrent à l'œil rien de gracieux. Seulement, il existe, à l'endroit peut-être le

plus mauvais des rapides, et à une cinquantaine de verges au-dessus de la première cascade, un pont qui mérite de ne pas être passé sous silence.

On a dit, et je crois avec raison, qu'il y avait toujours dans ces édifices quelque chose de plus ou moins remarquable. S'ils ne sont pas précisément pittoresques, ils peuvent être curieux par leur structure, ou par beaucoup d'élévation, par beaucoup de longueur, posséder enfin tel ou tel autre mérite. En tout cas, celui au moyen duquel on va dans *l'île des Chèvres*, par le côté des Etats-Unis, est un véritable chef-d'œuvre qui me semble n'avoir pas été moins conçu avec hardiesse qu'exécuté avec talent et bonheur. Il a de six à sept cents pieds de long, est entièrement construit de poutres, et se compose de sept arches tout à fait placées en ligne droite, que supportent des culées de bois tellement construites, qu'elles ne manquent nullement de solidité, quoique la base où elle repose soit inégale. En effet, le nid du Niagara est à cet endroit couvert de pierres rondes et angulaires, variant de la grandeur d'une roue de brouette à celle d'une roue de voiture, et sont régulièrement arrangées les unes à côté des autres, soit empilées par morceaux, de sorte que celles-ci ne sont qu'à deux ou trois pieds de la surface, et celles-là au contraire à douze ou quinze de profondeur. C'est par ce canal raboteux et rapide que se précipite la rivière, qui devrait plutôt prendre le nom de torrent et qui, toujours

blanche d'écume, ne parcourt pas moins de six ou sept milles à l'heure, avec un bruit assez semblable à celui de la mer lorsqu'elle se brise contre une chaîne creuse de rochers.

Dans le cours de nos promenades, nous rencontrâmes un Anglais qui habitait les environs depuis plus de trente ans. Il nous apprit que dans cet espace de temps il avait vu la cascade du Grand-Fer-à-cheval reculer de quarante ou cinquante verges, c'est à dire que peu à peu le rebord du roc d'où l'eau tombe s'était miné de cette longueur. Ce phénomène s'explique par la différence de position dans les couches de la pierre.

Nous visitâmes aussi la profonde caverne qui existe derrière la cataracte, et, avec l'assistance d'un guide dont l'affluence continuelle des curieux rend le métier lucratif, nous y pénétrâmes jusqu'à cent cinquante-trois pieds de l'ouverture. Il y avait dans l'intérieur de cet antre singulier une espèce de lumière verdâtre, assez grande pour qu'on vît clair à se conduire; mais un vent impétueux nous poussait, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, avec une si effrayante fureur, qu'il me sembla d'abord que nous allions infailliblement perdre notre équilibre, et, comme il y a une pente assez rapide, dévaler dans le torrent qui rugissait au-dessous de nous. Cet ouragan, néanmoins, ne nous incommoda peut-être pas autant que le déluge continuel d'eau dont nous étions

inondés. Heureusement les bouffées dont je parle, et qui sont produites par l'action de la cascade sur l'air, soufflaient toujours plus ou moins parallèlement aux rocs dans lesquels la caverne est creusée, au lieu de s'y engouffrer tout à fait ; car autrement je n'imagine pas qu'il eût été possible de s'y avancer à quelque profondeur avec chance d'en pouvoir ressortir. On serait même, dans les premiers moments, tenté de croire que c'est le comble de la témérité d'entreprendre une pareille expédition ; mais l'expérience montre qu'il n'y a réellement aucun danger. Bien plus, pour nous rassurer complètement et nous prouver que la conséquence inévitable d'un faux pas ne serait pas une mort certaine, le guide se laissa volontairement glisser une distance de cinq ou six verges sur le gravier qui couvre de haut en bas la pente du roc, et dans lequel est pratiqué le chemin par lequel on arrive à la caverne; or le vent soufflait avec tant de violence contre lui, qu'il n'eut aucune peine à remonter.

L'*Erié*, rivière qui se jette dans l'Ontario, est remarquable par son niveau, qui est de trois cents pieds au-dessus du lac, et par trente-sept écluses qu'il a fallu faire à travers des montagnes pour le rendre navigable.

L'état d'Ohio, le Canada supérieur, et les autres régions aussi vastes que fertiles qui forment les côtés des plus hauts lacs, peuvent, comme on

voit, envoyer maintenant leurs produits, soit à New-Yorck par le canal d'Erié, soit à Montréal par celui de Welland et par le Saint-Laurent, suivant que la vente en est plus productive sur l'une ou l'autre de ces places, et le prix de transport moins considérable par l'une ou par l'autre voie. Le canal de Welland, toutefois, paraît avoir sur son rival une sorte de supériorité, en ce que son extrémité méridionale, c'est-à-dire celle qui débouche dans l'Erié, est plus rapproché de l'ouest, le long de la rive septentrionale du lac, que l'embouchure du canal américain. Par suite de cette circonstance, la glace, dit-on, obstrue l'entrée du canal d'Erié, qui se trouve à Baffola, pendant un peu plus longtemps que celle du canal de Welland : or, ce n'est pas, en faveur de ce dernier, un mince avantage d'être ouvert plus tôt que l'autre au printemps et fermé plus tard en automne.

Le lac Erié n'a guère plus de dix à douze brasses de profondeur et se couvre de glace en chaque saison ; mais le lac Ontario, fait assez remarquable, est si profond qu'il ne gèle jamais. Ainsi il joue, en quelque sorte, le rôle d'un grand calorifère pour tempérer la rigueur des frimas dans ces régions, et nous remarquâmes en effet que, des deux côtés de ce magnifique corps d'eau, qui a cent soixante-dix milles de long sur trente-cinq de large, il fait beaucoup plus chaud l'hiver et plus froid l'été que soit à New-Yorck soit à Québec.

On verra, si on jette les yeux sur la carte de l'Amérique septentrionale, qu'il y a trois grandes issues par lesquelles les marchandises de l'intérieur des terres peuvent trouver un débouché jusqu'à l'Océan : la première est le Mississipi, qui va se perdre dans le golfe du Mexique, près de la Nouvelle-Orléans; la seconde, le Saint-Laurent, qui passe à Montréal et à Québec; et la troisième, l'Hudson, dont l'embouchure est à New-Yorck.

En partie la nature, en partie le travail des hommes ont fait aboutir ces trois artères dans les grands lacs du nord. L'Hudson communique avec l'Erié, d'abord par l'immense canal dont il a été si souvent question, ensuite avec l'Ontario par un embranchement qui s'étend de Syracuse à Osweyer : ainsi, la cité de New-Yorck peut recevoir les productions des contrées qui entourent tous les lacs, au moyen d'une voie non interrompue de transport par eau. De même, un canal joint l'Erié à l'Ohio, et comme cette rivière se décharge dans le Mississipi, il y a encore une communication entre les lacs et le golfe du Mexique. Mais la route la plus simple, la plus naturelle, et la plus avantageuse sans doute, serait de faire communiquer les lacs à la mer par le Saint-Laurent. Un grand pas vers ce but si désirable a été déjà fait par la construction du canal de Welland, puisqu'il unit tous les lacs supérieurs avec celui d'Ontario. Nul obstacle n'existerait plus si la navi-

gation du Saint-Laurent était libre depuis l'Ontario jusqu'à l'Océan ; mais elle est malheureusement gênée par d'innombrables rapides qu'on ne peut remonter qu'à force de temps et de peine. Il est toutefois probable que, tôt ou tard, un canal tournera ces obstacles et unira l'Ontario à la mer. Je ne dois pas omettre de mentionner ici qu'outre ce moyen de communication qui serait le plus direct, mais qui reste encore à exécuter, on a, quoique par une voie beaucoup plus détournée, commencé déjà à rendre vaine la différence qui existe entre le niveau de l'Océan et celui de l'Ontario, à la rivière d'Ottenva, qui se jette dans le Saint-Laurent quelques milles au-dessus de Montréal. Le canal Rideau, comme on l'appelle, ne consiste presque entièrement qu'en un chapelet de lacs qui se communiquent l'un à l'autre ; c'est au point que, dans toute sa longueur, qui est de cent trente-trois milles, il n'y en a guère plus d'une vingtaine dont la canalisation soit régulière. Le reste est formé, outre les lacs, par des écluses et par une suite de digues construites à travers les vallées, qui, retenant l'eau, produisent des réservoirs artificiels longs de plusieurs milles, sur lesquels les bateaux à vapeur peuvent naviguer sans dégrader les bords. Mais le Rideau, par le motif énoncé plus haut, décrit une telle courbure, qu'il a peu de chance d'être utilisé par le commerce.

Les eaux du lac Erié sont de couleur verte, et

non bleue comme celles de l'Ontario, qui, sous ce rapport, offre une parfaite ressemblance avec le grand Océan. Les vagues étaient agitées cependant et se brisaient contre le rivage, de même que celles de la mer.

La route qui longe l'Ontario est formée de troncs d'arbres placés transversalement, que ne recouvre pas la moindre couche ni de terre ni de pierre, et nul Européen ne saurait imaginer combien ces chaussées de bois sont fatigantes à parcourir.

Près de la rivière Crédit, qui se jette dans l'Ontario, est un joli village habité par les Indiens Minissagènes.

Nous allâmes vers le lac Simcœ, une de ces nombreuses nappes d'eau dont le Canada supérieur est couvert. Notre but était d'assister à une distribution de présents que le gouvernement britannique fait chaque année aux Indiens du pays en retour des terres dont il les a dépossédés. Les sauvages étaient réunis au nombre d'environ trois cents avec leurs equaws et leurs papooses, comme ils nomment leurs femmes et leurs enfants. Quelques-uns s'étaient fabriqué sous le taillis des huttes d'écorce; mais le plus grand nombre, qui n'étaient arrivés que le matin par le lac, avaient simplement tiré leurs canots sur l'herbe. L'agent britannique parut avoir beaucoup de peine à ranger son monde comme il le désirait; mais enfin les hommes se placèrent les uns en face des autres, sur deux

lignes séparées, tandis que les enfants restèrent à se rouler ou à se battre au milieu. Immédiatement après la distribution, ils repartirent en mettant leurs canots à l'eau.

(Basil-Hall.)

CHAPITRE V

RÉGIONS POLAIRES. — SAMOÏÈDES. — ESQUIMAUX.

Les saisons dans les terres polaires. — *Aurores boréales.* — Formation de la glace. — Rigueur du froid. — Règne animal et végétal : pêche de la baleine ; les ours blancs, les méduses. — Visite d'un matelot anglais aux naturels, leur étonnement à la vue des vaisseaux, leur surprise à la vue des Anglais ; ils viennent à bord du navire ; leurs grimaces en se voyant dans un miroir. — Les traîneaux à six chiens ; les danses.

Dès que le continent de l'Amérique eut été découvert, et que le passage aux Grandes-Indes par le cap de Bonne-Espérance fut trouvé, ces deux conquêtes à jamais mémorables, dues la première au génois Christophe Colomb, alors au service d'Espagne, la seconde au portugais Vasco de Gama, excitèrent vivement la jalousie des autres puissances européennes, qui voulaient prendre part aux richesses que l'Espagne et le Portugal recueillaient dans ces contrées nouvelles. C'est à ce moment que commencèrent de nombreuses expéditions, entreprises dans la vue d'y pénétrer par des routes diffé-

rentes. On savait que l'Amérique était à l'ouest de l'Europe ; mais on n'en connaissait pas l'étendue, et l'on espérait ou d'y découvrir des pays que les Espagnols n'auraient pas encore exploités, ou d'arriver directement aux Indes-Orientales en évitant le long circuit que faisaient les Portugais par le sud de l'Afrique. Pour cela il fallait trouver au nord de l'Amérique, dans les régions polaires, une communication maritime de l'océan Atlantique au grand Océan ; et si on le trouvait, on abrégeait de plusieurs milliers de lieues la route au Japon et à la Chine.

Rien n'est plus propre que les régions polaires à donner une idée du chaos. Ici l'on ne compte que deux saisons, l'hiver et l'été ; il n'y a pas de transition entre les rigueurs du froid et l'excessive chaleur de cet été d'un jour, qui dure cinq mois au Spitzberg, trois mois au Groënland, et près d'un mois en Islande. Dans ces intervalles qui constituent les climats de la zône glaciale, le soleil ne quitte pas l'horizon et produit des effets analogues à ceux de la zône équatoriale ; mais aussi l'absence totale du soleil est en raison inverse, et de là résultent les froids extrêmes que le mercure ne peut plus apprécier. On est toutefois dédommagé de l'absence de ce flambeau du jour par la fréquente apparition de ces jets électriques de lumières désignés sous le nom d'*aurores boréales*.

En ces mêmes contrées, après que l'action con-

tinue du soleil est parvenue à fondre une grande masse de glaces, il survient un court et douteux intervalle de chaud. Après quelques semaines, le sol, qui a été visité seulement par les rayons obliques et affaiblis du soleil, se gèle de nouveau, et le froid reprend plus intense. Il commence à neiger au mois d'août, et la terre est couverte de deux ou trois pieds de neige avant le mois d'octobre. Le long des rivages et des baies, l'eau douce, provenant des ruisseaux ou de la fonte d'une neige plus ancienne, se change promptement en une masse solide. A mesure que le froid augmente, l'air dépose son humidité en forme de brouillard, qui se convertit en givre transparent, semé dans l'atmosphère, et dont les pointes aiguës sembleraient devoir percer ou écorcher la peau. Ce givre se répand avec profusion en amas fantastiques, se tenant sur chaque partie saillante; toute la surface de la mer fume comme un four à chaux, et cette fumée gelée se montre ainsi, parce qu'elle est relativement moins froide que l'air. Enfin la dispersion du brouillard et la pureté de l'atmosphère annoncent que la couche supérieure elle-même éprouve un égal degré de froid; une nappe de glace se développe rapidement sur l'humide étendue, et s'épaissit souvent d'un pouce en une seule nuit. Les ténèbres d'un hiver prolongé couvrent le continent glacé, et cette obscurité devient impénétrable, à moins que les rayons fantastiques de la lune ne brillent de temps en temps pour découvrir

l'horreur de cette scène de désolation. L'Esquimau, enveloppé d'une peau d'ours, se renferme dans sa hutte de glace avec ses légères provisions, qui se gèlent souvent à un tel point qu'il n'y peut toucher qu'avec l'aide d'une hachette. Dans la rigueur du froid il entend craquer les rochers, et le voile de la mort semble couvrir ce spectacle de ruines.

Lorsqu'à la fin le soleil reparaît sur l'horizon, peu à peu le froid diminue. Au mois de mai, l'indigène quitte sa hutte pour aller à la pêche : la neige cesse par degrés, la glace se dissout et se détache des rochers avec le bruit de la foudre. D'énormes champs de glace sont entraînés et dispersés par des courants. Quelquefois ils se choquent entre eux et se réduisent en atomes. Avant la fin de juin tous ces amas congelés ont presque disparu ; mais l'atmosphère est alors presque continuellement humide et chargée de vapeurs. A cette époque, un brouillard épais couvre généralement la surface de la mer ; la couche inférieure de l'air commence à déposer de sa moiteur. Dans le courant du mois de juillet la superficie de l'eau reprend son équilibre, et le soleil brille d'un plus vif éclat.

La Providence a donné aux naturels les moyens d'adoucir les rigueurs qu'ils ont à souffrir. C'est dans leurs huttes de glace qu'ils se retirent, c'est là qu'ils trompent les heures tardives.

Les animaux et les végétaux que l'on trouve dans ces régions froides et désolées, souvent battues par

la tempête, doivent être appropriés à cette nature déserte.

Cependant l'on se tromperait beaucoup si l'on croyait que la nature animale y existe sur une petite échelle et sous des formes rapetissées.

Parmi les tribus innombrables qui peuplent les mers septentrionales, les cétacés occupent le premier rang. Comme ils ne peuvent séparer l'air de l'eau, ainsi que le font les poissons par le moyen de leurs branchies, ces colosses sont obligés de s'élever à la surface pour respirer. Ces animaux sont généralement paisibles et paresseux : l'homme envers eux est toujours l'agresseur ; mais la résistance est terrible, et souvent la vie du harponneur est fort aventurée. La baleine a environ soixante pieds de longueur et donne beaucoup d'huile. La queue est le membre le plus actif de ce puissant animal et le principal instrument de tous ses mouvements. Quand elle dresse parfois cette queue en l'air, et qu'elle bat la mer avec violence, l'onde écume, des vapeurs obscurcissent l'atmosphère, et un bruit semblable au rugissement de la tempête se propage à plusieurs milles de distance.

Les autres animaux qui fréquentent les régions arctiques appartiennent pour ainsi dire tous à la terre. Dans les cavités des rochers ou des glaces habite le formidable quadrupède boréal, l'ours polaire, tyran de ces climats, qui joint la force du lion à la férocité indomptable de la hyène. Un poil

blanc, long, épais et abondant qui le couvre, lui permet de braver l'affreux hiver du pôle. Il souffrirait beaucoup dans nos régions tempérées.

Les méduses se trouvent en grande quantité sur la terre du Groënland, c'est à dire sur une superficie d'environ vingt milles carrés : cette mer paraît toute verte tant elle en est remplie. La méduse est une substance douce, élastique et gélatineuse, dont nous trouvons l'analogue sur nos propres rivages, et qui ne donne de signe de vie que par une contraction lorsqu'on la touche. Au-delà du cercle polaire-arctique elle prend un accroissement extraordinaire, et elle est dévorée par les tribus à nageoires.

(Albert Montémont.)

Quelques jours après être arrivé aux hautes terres arctiques, le capitaine Ross vit avec joie huit traîneaux conduits par les naturels, et ils s'arrêtèrent à un mille. Chacun des vaisseaux hissa alors un pavillon blanc, et on envoya John Sukheuse portant un petit drapeau de cette couleur et des présents, afin de tâcher de les amener à entrer en communication. Il accepta ce service avec beaucoup de joie, et il alla vers eux, seul et sans armes, ne s'arrêtant qu'au bord d'un canal ou d'une ouverture dans la glace, que l'on ne pouvait franchir qu'au moyen d'une planche. Quand Sukheuse fut là, il ôta son chapeau et leur fit des signes d'amitié pour les engager à s'approcher comme lui.

Ils y accédèrent en partie, et quand ils furent à trois cents pas, ils sortirent de leurs traîneaux, et poussèrent tous à la fois un grand cri, auquel Sukheuse répondit en l'imitant. Alors ils se hasardèrent à faire quelques pas de plus en avant, n'ayant en main rien autre chose que les fouets qui leur servent à conduire leurs chiens; et quand ils eurent acquis la certitude que le canal était impossible à franchir, ils prirent confiance. Des cris, des mots et des gestes furent échangés pendant quelque temps sans effet, bien que les interlocuteurs parussent reconnaître entre eux le même langage. Après quelque temps, Sukheuse crut voir qu'ils parlaient le dialecte hemouke : il l'adopta sur-le-champ, et, leur tendant des présents, leur cria *Kukheite !* (venez !); à quoi ils répondirent *Naukrie*, *naukrieai plaite !* (non, non, partez !) Alors le plus déterminé s'approcha du canal, et tirant de sa botte un couteau, il répéta : « Partez ! je peux vous tuer ! » Sukheuse, sans s'intimider, lui dit qu'il était aussi un homme et un ami, et en même temps il jeta de l'autre côté du canal quelques colliers de graines et une chemise rayée ; mais ils regardaient toujours ces objets avec méfiance et une grande appréhension, répétant sans cesse : « Partez ! ne nous tuez pas ! » Sukheuse leur jeta alors un couteau anglais en leur disant : « Prenez ! » Voyant cela, ils approchèrent avec précaution, gardèrent le couteau, puis poussèrent un cri et se tirèrent le nez. Sukheuse imita leurs gestes et, en

réponse, s'écria *Heigh yaa !* en se tirant le nez comme eux. Ils montrèrent ensuite la chemise en demandant ce que c'était, et quand on leur dit que c'était un vêtement, ils voulurent savoir avec quelle peau il était fait. Sukheuse leur répondit que c'était avec la peau d'un animal qu'ils n'avaient jamais vu ; ils la prirent alors avec des témoignages de surprise.

Ils se mirent ensuite à faire plusieurs questions. Ils montrèrent d'abord les équipages des vaisseaux, en demandant avec curiosité quelles créatures c'étaient, s'ils venaient du soleil et de la lune, s'ils donnaient de la lumière la nuit ou le jour. Sukheuse leur répondit qu'il était un homme et avait comme eux père et mère, et leur montrant le sud, il ajouta qu'il venait d'un pays situé de ce côté. « Cela ne peut pas être, répondirent-ils, il n'y a par là rien que de la glace, » et ils demandèrent encore quels êtres étaient les bâtiments. Mais quand Sukheuse leur dit que c'étaient des maisons de bois, ils ne voulurent pas le croire. « Non, ils sont vivants : nous les avons vus agiter leurs ailes. » Ces préliminaires aboutirent à un accommodement, et ils consentirent à ce que Sukheuse passât de l'autre côté ; et il vint donc à bord chercher une planche.

Sukheuse avait l'ordre de chercher à les attirer à bord ; mais quand il eut traversé le canal, ils le supplièrent de ne pas les toucher, parce que, disaient-ils, ils en mourraient certainement. Quand il eut mis en œuvre des arguments de toute espèce

pour leur prouver qu'il était de chair et d'os, celui des naturels qui avait déjà montré le plus de courage s'aventura à lui toucher la main, puis se tirant le nez, il poussa une exclamation à laquelle se joignirent Sukheuse et les trois autres. On leur distribua alors les présents, consistant en deux ou trois effets d'habillement et quelques colliers de grains; ensuite Sukheuse leur donna un couteau en échange d'un des leurs. Le capitaine voulut ensuite aller les rejoindre avec le lieutenant, et leur arrivée produisit une nouvelle alarme. Alors Sukheuse leur dit de se tirer le nez, mode de salutation amicale entre eux. Les officiers s'acquittèrent de cette cérémonie, tandis que les naturels, qui battaient toujours en retraite, faisaient usage du même signe. Ils imitèrent ensuite, aussi bien qu'ils le purent, l'interjection de plaisir : *Heigh yaa!* puis ils s'avancèrent quand ils les virent faire halte, et présentèrent à celui qui se trouvait le plus près un miroir et un couteau, et sept autres qui le suivirent reçurent les mêmes présents. Quand ils virent leur figure dans les miroirs, leur étonnement parut extrême, et ils promenèrent pendant quelque temps leurs regards autour d'eux et de leurs compagnons aux Européens; ils se décidèrent alors à pousser un grand cri et un violent éclat de rire qui exprimait une joie et un étonnement extrêmes, et les officiers se joignirent à ces démonstrations. Ils avaient pris enfin confiance, et ils avancèrent pour offrir en échange, contre des couteaux, du verre,

des colliers de grains et des dents d'hippopotame ; échange qui fut accepté.

La couleur de la peau des Européens était un grand sujet de gaieté pour eux ; ensuite le plus âgé des Esquimaux fit au capitaine un long discours, et ce n'est qu'alors qu'ils découvrirent que les étrangers parlaient une autre langue qu'eux, et leur surprise parut excessive ; ils l'exprimèrent en criant : *Heigh yaa!* Ils se décidèrent enfin à venir à bord, et dételèrent leurs chiens qu'ils attachèrent à la glace, puis deux des traîneaux traversèrent le canal. Il fut évident, à la terreur qu'ils manifestaient en approchant du vaisseau, qu'ils le prenaient toujours pour une créature animée. « Qui êtes-vous? qui êtes-vous? d'où venez-vous? est-ce du soleil et de la lune? »

Telles étaient les exclamations qu'ils poussaient en se tirant, entre chaque question, le nez avec la plus solennelle gravité. Sukheuse put à la longue leur persuader que le navire n'était que du bois, et ils regardèrent tout cela avec une stupéfaction sans égale. Quand ils virent les câbles, ils demandèrent avec quelles peaux ils étaient faits. Les équipages imitaient de leur mieux leurs cris, leurs exclamations et leurs rires ; mais entre toutes choses, ce qui excita le plus leur admiration, ce fut un matelot qui monta au grand mât, et ils prirent le parti de monter à leur tour et à l'échelle de cordes. Quand ils furent un peu haut, les nouvelles murailles qui

les entouraient leur causèrent une nouvelle surprise, qu'ils manifestaient encore par un gros rire, qui n'arrivait toujours qu'au bout d'une pose d'un moment.

Comme ils ne connaissaient d'autre bois qu'une bruyère naine dont la tige n'est pas plus grosse que le doigt, ils ne savaient que penser des pièces de charpente qu'ils voyaient à bord.

Parmi tous les divertissements que les hommes du bord se procurèrent en mettant à profit l'inexpérience absolue des naturels, il n'y en eut pas de plus complet que l'effet qu'ils éprouvèrent en se voyant dans un miroir grossissant. Leurs grimaces étaient fort amusantes quand, ainsi que les singes, ils regardaient d'abord devant eux, puis derrière le miroir, dans l'espoir de trouver le monstre qui exagérait leurs traits hideux. Un d'entre eux, entendant une montre battre à son oreille, demanda si c'était un animal bon à manger.

On les fit ensuite asseoir sur des chaises dont ils n'avaient aucune idée, et pour prendre leur portrait à son aise on les fit causer, et quand l'opération fut terminée, ils manifestèrent une grande curiosité relativement à tout ce qui était dans la chambre du capitaine. Mais ce qui les frappa le plus vivement, ce fut le voyage de Cook, à cause des portraits des habitants de Taïti, qu'ils essayèrent de prendre comme si c'étaient des êtres vivants.

Le lendemain, en effet, on vit paraître trois des

naturels, mais ce n'étaient plus ceux de la veille ; cependant ils avaient été informés par les premiers visiteurs du bon accueil qu'on leur avait fait, et ils ne furent point alarmés cette fois. Ils arrivèrent presque jusqu'au navire en traîneau. Chaque traîneau était tiré par six chiens que ne retenaient ni brides ni rênes. Ils n'eurent pas plus tôt entendu le claquement du fouet, qu'ils partirent au grand galop, et leur conducteur les dirigeait facilement, tantôt avec la voix, tantôt avec un claquement de fouet.

Ils promirent, en s'en allant, de revenir quand ils auraient mangé et dormi. Ils tinrent parole, et en plus grand nombre, car ils étaient dix le jour suivant.

Ils approchèrent cette fois non-seulement sans alarme, mais même sans aucune cérémonie ; et comme ils avaient apporté une peau de veau marin arrangée en sac et remplie d'air, ils se mirent à la lancer avec le pied de l'un à l'autre, et même aux gens de l'équipage, qui se joignirent à la partie, au grand divertissement de tous. Cette peau de veau marin gonflée est ce qui sert de bouée à leurs harpons. Ils mangeaient la chair de la licorne à moitié rôtie, mais on les vit aussi en dévorer de crue.

Quand on fut à bord, on réussit à décider deux jeunes gens à donner un échantillon de leurs danses. Un d'eux commença par se tordre les traits et à rouler les yeux d'une manière si exactement semblable aux effets d'une attaque d'épilepsie, que l'on

fut convaincu que cet accident venait de lui arriver, et que le chirurgien fut appelé.

On se rassura bientôt toutefois ; car le danseur se mit tout aussitôt à exécuter une multitude de gestes et d'attitudes extraordinaires qu'accompagnaient les plus hideuses grimaces, analogues, en un point, aux jeux de cette espèce dans des pays tout différents et plus civilisés. Le corps était généralement courbé et les mains passaient sur les genoux. Les spectateurs demandèrent *bis* ; ils recommencèrent aussitôt.

(Ross.)

CHAPITRE VI

ÉTATS-UNIS.

Washington : aspect singulier des maisons, largeur démesurée des rues.— Délicieux aspect de *Charleston ; l'orgueil de l'Inde ;* les maisons à portiques ; coup-d'œil animé du port. — *Philadelphie :* régularité et propreté de ses rues, avenue de *Market-Street.* — Élégance et richesse de *Boston*, l'esplanade et l'hôtel du gouvernement. — *Fayetteville*, sa colonie écossaise. — Grande partie de balle chez les Indiens *Creeks.* — Le *Mississipi*, élévation de ses eaux, beauté de son cours. — *Nouvelle-Orléans :* la place du marché, aspect du fleuve couvert de barques.

Washington repose sur la rive gauche du Potowmack, qui peut y recevoir de gros navires, et dans ce qu'on appelle le district de Columbia. C'est une portion du territoire de tous les Etats de l'Union, et qui a été de commun accord appropriée à l'emplacement d'une métropole et à la résidence du gouvernement général. Cet espace renferme cent milles carrés, et beaucoup de gens du pays croient qu'il viendra un temps où leur capitale en couvrira la superficie entière.

Cette ville n'offre en arrivant presque aucun des aspects ordinaires d'une ville. Çà et là, vous apercevez des rangées de bâtiments contigus, mais les maisons en général sont détachées les unes des autres. Les rues, dans les quartiers où il y a des rues, ont une largeur si démesurée, que le côté de droite, par exemple, ne semble pas avoir le moindre rapport avec celui de gauche. Sur le papier, toute cette irrégularité disparaît, et se réduit à de majestueuses avenues, longues d'un mille, qui toutes partent du capitole, vaste édifice en pierre de taille, avantageusement situé sur une éminence.

CHARLESTON.

Charleston est une délicieuse ville, qui repose sur un niveau parfait, avec la mer devant elle, et deux nobles rivières, l'Ashley et le Cooper, qui l'enferment sur une vaste péninsule appelée le Cou. Cette étendue de terrain plat est couverte des maisons de plaisance des riches planteurs, dont beaucoup étaient presque cachées dans le feuillage, qui même dans le printemps a une grande magnificence. Dans les rues, une rangée d'arbres borde de chaque côté les trottoirs, mode qui est commune à la plupart des villes septentrionales de l'Amérique. En général, on choisit de préférence une espèce d'arbre familièrement appelée l'*orgueil de l'Inde*. De la cîme du tronc, qu'on étête et qu'on ébranche, partent

une multitude de jets longs et minces qui portent des bouquets de feuilles à leur extrémité. Le printemps commence à peine que ces arbres bourgeonnent, et on remarque plusieurs bourgeons qui s'entr'ouvrent. Ce qui toutefois donne à Charleston un caractère particulier, ce sont les portiques qui règnent du côté méridional de presque toutes les maisons, et souvent aussi de ceux qui regardent l'est et l'ouest.

Ces galeries n'ont rien de lourd; elles sont au contraire bâties dans le style léger de l'Orient, et s'étendent depuis le sol jusqu'au toit, de sorte que les appartements de chaque étage jouissent d'une promenade ouverte, mais en même temps abritée. Hormis dans les quartiers populeux et commerçants, où le terrain pour bâtir a trop de valeur pour être ainsi employé, les habitations s'élèvent au milieu d'un jardin qu'encombrent les fleurs de toute espèce, et qu'ombrage un double et triple rang d'orangers. Chaque propriété est généralement ceinte de haies d'un vert foncé, couverte de la plus brillante profusion imaginable de roses blanches qui, à ne rien exagérer, sont aussi larges que la main. Les maisons qui occupent le centre de ces enclos délicieux sont bâties de toutes les formes et de toutes les grandeurs, d'ordinaire peintes de blanc, surmontées de terrasses à balcon, enfin munies pour la plupart, de même que les clochers des églises qui sont très-nombreuses, de paratonnerre. Le port présente tou-

jours un coup-d'œil très-animé; on y voit des navires de toutes les nations, chargés de toute espèce de produits de toutes les parties du monde.

PHILADELPHIE.

On a dit que *Philadelphie* avait l'air *quaker*. Cette ville est effectivement fort remarquable par la régularité et la propreté qui distingue la secte de ce nom. Mais ce n'est pas tout : elle possède aussi beaucoup de beautés. Elle est située dans un vallon; mais telle est la variété de ses maisons, de ses églises et de ses autres édifices publics, qu'elle ne manque pas encore d'intérêt. Philadelphie, d'après le plan, s'étend de la rive droite de la Delaware à la rive gauche du *Schuylkill*. Les principales rues, qui sont perpendiculaires aux deux rivières, portent des noms d'arbres. Ainsi, il y a la rue du Châtaignier, la rue du Noyer, la rue du Pin, la rue de la Vigne. La seule exception qu'on ait faite à cette règle, l'a été en faveur de la magnifique avenue pavée, qui s'appelle *Market-Street* ou *High-Street*, rue du Marché ou Grande-Rue. Les autres rues, qui coupent les premières à angles droits, sont désignées par les numéros 1, 2, 3, 4, etc., qui déjà vont à quatorze, et qui continueront jusqu'à ce que la ville atteigne le Schuylkill.

BOSTON.

On ne voit pas de cité qui pût rivaliser en Amérique avec *Boston* pour la propreté, l'élégance et la richesse. Le plus grand nombre des édifices est bâti en briques; mais, comme ils sont peints de différentes couleurs, le ton rouge et cru qu'ils devaient avoir est remplacé par toutes les nuances les plus agréables à l'œil. Le rez-de-chaussée de la plus grande partie des maisons est construit en granit, et quelques-unes le sont tout à fait en cette espèce de pierre. Plusieurs hôtels aussi s'élèvent isolément et seraient regardés comme beaux dans tous les pays du monde. Enfin, on admire au cœur même de la ville une esplanade magnifique, qui est couverte d'un frais gazon et plantée des plus beaux arbres.

Cette ville renferme de vastes hôpitaux, de grandes manufactures d'étoffes, et de vastes chantiers où l'on voit des navires de toutes grandeurs en construction.

L'hôtel du gouvernement est situé au centre de la ville et sur le point le plus élevé, et est surmonté d'un beau dôme.

FAYETTEVILLE.

Fayetteville est une jolie cité très-commerçante, située sur la rive droite du cap Fear. La ville n'offre

presque rien d'intéressant aux étrangers; mais loin d'être un désappointement pour nous, cette circonstance nous fut fort agréable.

Dans la campagne environnante sont établis beaucoup de montagnards d'Ecosse. Ces gens ont, à ce qu'il paraît, trouvé avantageux de venir occuper d'immenses espaces de terre, dédaignés ou peut-être épuisés par les générations précédentes, et à force de perfectionnements introduits dans l'agriculture, à force d'industrie et de courage, sans presque recourir à l'aide des esclaves, ils ont forcé un sol depuis longtemps réputé ingrat, à les récompenser généreusement de leurs peines. Le nombre de ces Highlanders et de leurs descendants, qui conservent encore leur langue maternelle, est si considérable qu'on ne peut se passer, dans les principaux bureaux de poste du district, d'un commis qui entende le gaëlique.

GRANDE PARTIE DE BALLE CHEZ LES INDIENS CREEKS.

En arrivant chez les Indiens Creeks, on nous apprit que nous ne pouvions arriver dans un plus heureux moment, car c'était la veille d'une de leurs parties de balle. Ce jeu est tout à fait national, et les Indiens s'y livrent avec une ardeur qui les caractérise. Le spectacle lui-même ne devait avoir lieu que le matin suivant; mais notre hôte me conseilla d'aller voir les cérémonies préparatoires,

et s'offrit de m'accompagner à un de leurs endroits de réunion qui était distant d'une lieue.

Il paraît que les habitants d'un village jouent toujours contre ceux d'un autre ; et comme ces jeux ne sont pas de simples affaires d'amusement, mais le principal objet de leur vie, ils sont ordinairement précédés par de solennels préparatifs. La lune se leva à la moitié de notre chemin. La nuit était brillante et froide, mais si parfaitement calme, que nous pûmes entendre les cris rauques et la barbare musique des sauvages, d'un mille et plus de distance. La forêt de pins, vue ainsi au clair de lune, offre le spectacle le plus pittoresque : j'en dois dire autant des villages que nous traversions. Ils se composaient d'une vingtaine de huttes en bois, chacune gardée par une couple de chiens en l'absence de leur maître. Ces animaux entourèrent nos chevaux et nous firent décamper au plus vite. Nous trouvâmes les Indiens dans une cour carrée, large d'environ vingt verges, et fermée par quatre hangars, dans laquelle étaient assis plusieurs des chefs et des centaines d'autres indigènes. Sous chacun de ces hangards était érigée une estrade, haute d'un pied et demi, qui descendait en pente vers la cour, et était couverte d'une natte très-fine. C'est là que les principaux Indiens étaient assis avec dignité, les jambes croisées sous eux, ou étendus de tout leur long. Au milieu de la cour brûlait un feu immense, dont la clarté, jointe à celle de la lune,

alors dans son plein, permettait de tout distinguer. Autour du feu étaient accroupis une douzaine de vieillards que leurs vêtements ne gênaient guère, qui fumaient une pipe que l'on passait de l'un à l'autre, qui riaient et criaient avec force, qui enfin se tournaient de temps en temps pour parler à un autre cercle de plus jeunes hommes, assis eux-mêmes assez près pour se chauffer et même pour prendre par-dessus la tête des autres un tison quand ils voulaient allumer leur pipe. Dans un coin étaient deux musiciens, dont l'un battait du tambour avec ses doigts, tandis que l'autre marquait la mesure en secouant une grosse gourde contenant une poignée de sable. Devant eux étaient rangées une vingtaine de squaws, ou femmes indiennes, qui tournaient le dos au reste de la compagnie, car tel est l'étiquette des grandes dames de cette tribu. Leur danse, s'il faut appeler ainsi un mouvement presque imperceptible de leurs pieds et de leurs corps, n'était qu'une espèce de contorsion; mais comme toutes gardaient parfaitement la mesure, c'était un spectacle très-comique. Chaque deux minutes elles poussaient ensemble un petit cri faible, mais aigu et fort sauvage, qui avait quelque chose de triste. Elles ne portaient sur la tête aucune parure, mais laissaient leur longue chevelure, n et huileuse, tomber sur leur cou et sur leurs épaules.

Bientôt je fus invité par un des chefs à me rendre dans un bâtiment voisin. C'était une immense hutte

de forme conique, qui s'élevait à une hauteur de trente pieds au moins, et qui en avait soixante ou quatre-vingts de large. Elle n'avait pas de murs, car le toit, qui était d'herbes sèches, descendait jusqu'à terre. Un siége circulaire régnait dans l'intérieur, et, large de dix pieds, touchait au toit de toutes parts. Au milieu du plancher sablonneux brûlait un feu, autour duquel étaient rassemblés les jeunes gens les plus vigoureux du village, qui avaient été choisis pour être les acteurs de la fête du lendemain. Ils se furent bientôt dépouillés de tous leurs habits; après quoi ils se lièrent fortement les bras et les cuisses avec des cordes, de manière à intercepter la circulation du sang dans les veines. Ensuite ils se jetèrent de l'eau des pieds à la tête, puis avec le plus grand sang-froid ils présentèrent leurs membres à quelques vieillards pour qu'ils les leur égratignassent avec un instrument dont j'ai oublié le nom. Il était fait d'aiguilles communes enfoncées dans un morceau de bois, ou bien des dents du poisson appelé *gur*. Chacun des jeunes indiens qui voulurent se soumettre à l'opération, s'assit à terre près d'un des piliers qui soutenaient le toit, le serrant avec ses bras. Alors on leur promenait l'instrument, aussi fort que possible, le long des bras et des jambes, sur une longueur d'environ neuf pouces, de manière que chaque dent pénétrait dans la peau et y laissait une longue cicatrice. Cinq écorchures séparées leur furent faites sur chaque

jambe au-dessous du genou, cinq sur chaque cuisse et cinq sur chaque bras. Comme l'instrument contenait une trentaine de dents, chaque indien eut ainsi plusieurs centaines d'égratignures. Le sang coula en abondance tant que les bandages ne furent pas desserrés. C'était, à ce qu'il paraît, le but principal qu'ils voulaient atteindre; car, pour saigner davantage, ils remuaient les bras et les jambes, les levaient en l'air, et quelquefois les mettaient presque dans le feu pendant une ou deux secondes. C'était une scène hideuse à voir; mais pas un des patients, tant que dura l'opération, ne proféra une plainte. Ces saignées, me dit-on, rendent ceux qui s'y soumettent beaucoup plus agiles, et leur donnent la force de supporter les fatigues du jeu qui devait être célébré le lendemain.

Le jour suivant, dès le matin, je me rendis au théâtre de la fête. C'était une clairière longue de deux cents verges, et large d'une vingtaine, où les arbres avaient été abattus, mais où l'herbe était intacte et dont la surface n'avait pas même été nivelée. A chacune des extrémités, deux branches vertes étaient fichées en terre, à six pieds l'une de l'autre, et, se rejoignant par les bouts, formaient une espèce de porte. Le jeu consistait à faire passer la balle sous les branches, et celle des deux troupes de joueurs qui accomplissait cet exploit comptait *un*. On m'avait dit que le jeu commencerait à neuf ou dix heures, mais je restai longtemps seul. Ce

fut seulement vers midi que les spectateurs arrivèrent enfin, mais lentement, les uns après les autres; et ils eurent encore, ainsi que moi, beaucoup à attendre avant que les joueurs eux-mêmes parussent. Par intervalle, de grands cris poussés en chœur, qui sortaient de la forêt, nous indiquaient leur voisinage, mais toujours ils ne se montraient pas. L'envie me vint une fois de marcher dans la direction de ces cris, et j'arrivai bientôt dans un endroit où une cinquantaine de sauvages étaient couchés sur l'herbe, immobiles, et comme fatigués des excès de tout genre auxquels ils s'étaient livrés la nuit précédente. Un peu plus loin, je rencontrai différents groupes qui faisaient leur toilette. Quelques-uns de ces dandys des bois se peignaient un œil en noir et l'autre en jaune. Plusieurs jeunes gens, plus riches, j'imagine, que leurs compagnons, ornaient de longues plumes noires les morceaux d'étoffe qu'ils avaient roulés autour de leur tête, à la mode des Orientaux. Il y en avait qui, au bas de leurs reins, s'attachaient des queues pour ressembler à des tigres et à des lions, car ils s'étaient déjà badigeonné le corps de la couleur de ces animaux. A la fin, des exclamations plus bruyantes que celles qui avaient retenti jusqu'alors, partirent soudain dans une direction opposée. Tournant de ce côté les yeux, nous vîmes les Indiens de l'autre parti avancer vers la place du jeu, de la manière la plus tumultueuse, hurlant, criant, brandissant

leurs bâtons, et faisant mille cabrioles grotesques. Cinquante habitants d'un village devaient lutter contre pareil nombre d'un autre, et comme les joueurs étaient choisis parmi les plus forts et les plus vigoureux de toute la tribu, les troupes offraient les plus beaux modèles de forme humaine que j'eusse jamais vus. Les simples curieux, attendant avec patience que le jeu commençât, étaient étendus sur l'herbe, ou se tenaient debout les bras croisés, ou encore s'appuyaient contre les arbres ; mais tous, sans le savoir, avaient pris des attitudes pleines d'aisance et de grâce qui eussent enchanté un artiste.

En se précipitant hors de la forêt, la première troupe alla exécuter une danse burlesque autour des deux branches vertes qui s'élevaient à l'extrémité du terrain où ils devaient se placer. Puis ils revinrent d'un pas plus lent s'asseoir au milieu de l'espace jusqu'à l'arrivée de leurs adversaires. Ceux-ci arrivèrent bientôt, et, avec le même cérémonial, vinrent s'accroupir en face des autres. Les deux partis restèrent longtemps à se considérer les uns les autres, poussant par intervalle d'horribles clameurs pour se défier. A un signal d'un des chefs, les deux groupes se levèrent soudain, et brandirent leurs bâtons au-dessus de leur tête. Chaque joueur tenait dans chaque main un de ces instruments. Ils étaient d'un bois léger, mais dur, longs d'environ deux pieds, et gros comme le doigt. Par le bout opposé au manche, ils étaient fendus et arrondis en un ovale

d'une longueur de trois pouces et d'une largeur de deux. Sur cette ouverture étaient posés en croix des morceaux de cuir.

Au moyen de ces raquettes, la balle était lancée à une grande distance, toutes les fois qu'un joueur parvenait à bien l'attrapper; mais cela était rare, vu que le plus souvent elle restait arrêtée dans l'échancrure des bâtons. Après diverses cérémonies, comme celle d'examiner et de compter les joueurs, un vieillard adressa aux combattants un discours pour les exciter à se comporter en gens de cœur; puis, s'avançant au centre de l'espace, il jeta une balle le plus haut qu'il put dans les airs. Lorsqu'elle retomba, vingt ou trente des joueurs se précipitèrent pour la recevoir avec leurs bâtons, sautant à qui mieux mieux; mais la multiplicité des coups qui étaient adressés à la balle dans toutes les directions fit qu'elle toucha la terre, et alors ce fut pendant un quart-d'heure une lutte acharnée à qui la ramasserait. A la fin un Indien réussit à la saisir au bout de son bâton, et l'élevant en l'air, il courut de toute sa force pour la jeter par-dessous les deux branches. Chemin faisant, on lui barra mille fois le passage, mille fois on tenta de lui enlever la balle; mais il parvint à remporter la victoire, malgré tous les efforts de ses antagonistes. Dès lors les siens annoncèrent leur droit de compter *un*, par un cri de triomphe qui semblait pénétrer les profondeurs mêmes de la forêt. Pour tenir compte à chaque partie des coups

qu'elle gagnait, on s'y prenait d'une manière plus que simple. Deux des chefs les plus vieux et les plus dignes de confiance étaient assis chacun à une extrémité avec dix petits morceaux de bois dans leurs mains, et ils en enfonçaient un dans le sable chaque fois que la balle passait sous la porte. Le jeu était en vingt points; mais j'observai que les savants vieillards ne savaient pas compter au delà de dix, de sorte que quand il leur fallut marquer onze, ils arrachèrent les dix premiers bâtons et de nouveau en repiquèrent un. Quelquefois la balle tombait au milieu des curieux, parmi les femmes et les enfants des divers villages; mais peu importait, les joueurs se précipitaient vers elle, renversant tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin, sans égard pour le rang et l'âge.

LE MISSISSIPI.

A la Nouvelle-Orléans, la différence entre le niveau des plus hautes eaux du *Mississipi* et celui des eaux les plus basses n'est que de treize pieds. La mer est distante de cette cité d'une centaine de milles et plus; et comme la marée ne se fait pas sentir aussi loin, l'élévation et l'abaissement ne sont causés que par les pluies et la sécheresse de l'intérieur. Quand le fleuve atteint à la Nouvelle-Orléans sa plus grande hauteur, il est, dans cette ville, élevé de treize pieds au-dessus de la mer, et

cette élévation décroît jusqu'à l'embouchure d'un pouce et demi par mille. Mais à l'époque du plus grand abaissement des eaux, la surface du Mississipi, à la Nouvelle-Orléans, est presque de niveau avec celle de la mer, et le courant devient à peine sensible. A mesure qu'on remonte le fleuve, on trouve que la différence entre les eaux les plus hautes et les plus basses augmente beaucoup. Près du confluent de la rivière Lafourche, qui est à cent cinquante milles de l'Océan, cette différence est de vingt-trois pieds. Elle est de trente à Bâton-Rouge, qui est un lieu distant de deux cents milles. A Natchez, dont la distance est de trois cent quatre-vingts, elle est, dit-on, d'une cinquantaine. Après avoir dépassé Natchez, le volume d'eau du Mississipi se répand à travers le Delta dans un si grand nombre de canaux, et inonde ses rives sur tant de points, que naturellement la différence se trouve diminuer vite. La vélocité du courant, au milieu du lit, n'excède presque nulle part quatre milles entre le confluent de l'Ohio et l'embouchure. La plus grande largeur du Mississipi à la Nouvelle-Orléans n'a jamais été que de huit cent cinquante-deux verges, ce qui surprendra beaucoup de personnes; car je ne sais pourquoi on est porté à la croire beaucoup plus considérable. Je dois dire aussi que ce fleuve est aussi large, peut-être plus large même, devant la Nouvelle-Orléans, que partout ailleurs, depuis son embouchure jusqu'au confluent du Missouri,

dont la distance est au moins de deux cents milles. Pendant toute cette étendue, il conserve la plus merveilleuse uniformité de largeur, ne variant jamais plus que d'une centaine de verges, l'espace d'un tiers de mille. C'est sa profondeur qui donne à cette magnifique rivière sa sublimité. A la Nouvelle-Orléans, elle est quelquefois de cent soixante-huit pieds, mais dans un endroit seulement. Dans les autres parties elle varie beaucoup, suivant le dépôt de matière alluviale, et n'est en quelques endroits que de cinquante pieds. A Natchez, environ trois cents milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, quand l'eau est au plus bas, la profondeur est encore de soixante-dix pieds; mais néanmoins, pendant cette saison, la navigation est fort gênée par une multitude de bancs, de barres et de bas-fonds, qui se prolongent au loin à chaque détour du fleuve. La crue du Mississipi commence quelquefois en décembre, mais le plus souvent en janvier, et dure jusqu'en mai; il conserve sa plus grande hauteur pendant tout juin et une bonne partie de juillet, après quoi il décroît et baisse jusqu'en septembre et octobre, époque de son plus grand abaissement.

NOUVELLE-ORLÉANS

Ce fut avec un vif intérêt que je visitai, à la *Nouvelle-Orléans*, la place du Marché. En y arrivant, mes oreilles furent sur-le-champ frappées

d'un curieux mélange de langages. Les pêcheurs parlaient espagnol, tandis que dans le reste de la foule on entendait autant parler anglais que français. Sous un long bâtiment voûté qu'entouraient des colonnes, se vendaient la viande de boucherie, la volaille, le gibier, et sous un autre pareil les légumes et les fruits. Sur le fleuve, en face de ces halles qui s'élevaient au bas de la levée, on voyait rangées d'innombrables barques, qui, pendant la nuit, étaient arrivées de diverses plantations, tant au-dessus qu'au-dessous de la ville. Sur la levée même, c'étaient, d'un côté, des tas de charbon amenés par eau depuis Pittsbary, ville de l'état de Pensylvanie, dont la distance est de trois cent quarante lieues, et de l'autre, des monceaux de pavés pour les rues, expédiés de Liverpool à travers les mers.

Enfin, pour fond du tableau, c'était une épaisse forêt de mâts.

(Basil-Hall.)

CHAPITRE VII

ANTILLES

Coup d'œil général sur les Antilles : *Antigoa*, et Saint-Pierre sa capitale ; — La *Guadeloupe ;* — les *Saintes ;* — *Marie-Galante ;* — La *Dominique ;* — Le roc *Diamant ;* — *Sainte-Lucie.* — La Martinique, sa découverte et sa conquête par les Français en 1635. — Division des colons en trois classes : les *habitants*, les *engagés* et les *esclaves* ; commerce florissant de la colonie en 1736. — En 1762 elle tombe entre les mains des Anglais qui la rendent à la France seize mois après. — Construction du *fort Bourbon.* — Etendue et situation de la Martinique ; ses volcans éteints, ses ruisseaux, ses sources d'eaux minérales, ses montagnes, ses ports. — La ville de *Fort-Royal ;* magnifique promenade de la *Savane.* — Température et climat ; les *raz de marée*, les tremblements de terre, les serpents *trigonocéphales.* — La Guadeloupe appartient tour à tour aux Anglais et aux Français ; sa situation ; elle comprend l'*île St-Martin*, *Marie-Galante*, les *Saintes*, la *Désirade.* — Le volcan de la *Soufrière ;* les sources d'eau chaude, les forêts, les rades. — La *Basse-Terre ;* la *Pointe-à-Pitre* détruite par un tremblement de terre. — Population de la Guadeloupe, ses productions.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LES ANTILLES

Je m'embarquai pour l'île d'Antigoa, avec l'intention de visiter les différentes îles de la mer des Antilles. Nous mîmes trente jours à gagner *Antigoa.*

Saint-Jean, qui en est la capitale, peut avoir, dans le meilleur temps, été une ville gaie et florissante. Aujourd'hui elle est triste et misérable. Les maisons, principalement construites en bois, ont l'air de n'avoir pas été repeintes depuis nombre d'années. Les rues sont raboteuses et aussi mal pavées que possible. Le voyageur, lorsqu'il les parcourt, peut se figurer qu'elles offriraient un dernier coup d'œil sur les misères de ce monde. Un fait assez singulier, c'est qu'il n'y a point de rivière, point de ruisseau dans toute l'île.

Après y avoir passé une semaine, je fis voile vers la Guadeloupe, dont les hautes montagnes coiffées de nuages présentent un imposant spectacle quand on approche de l'île. *Basse-Terre*, la capitale, est une jolie ville au milieu de laquelle se trouve une belle promenade publique qu'ombrage un double rang de tamuriniers superbes. Derrière la ville, la Soufrière élève son haut et romantique sommet; et quand le temps est clair, vous pouvez voir la fumée volcanique qui s'en échappe.

A environ moitié chemin, entre la Guadeloupe et la Dominique, vous apercevez *les Saintes*. Quoique hautes, escarpées et rocailleuses, elles ne paraissent cependant que comme un point si on les compare à leurs deux gigantesques voisines. Juste sous leur vent, et à quelques lieues de distance, on distingue *Marie-Galante*, qui ne dépasse la ligne de l'horizon que de la hauteur d'une verge. La *Dominique*

elle-même est majestueuse par les immenses et sourcilleuses chaînes qu'elle renferme. Tandis que vous en longez les rives, vous ne pouvez vous empêcher d'admirer ses belles plantations de café dans des places si escarpées et si rudes que vous les croiriez presque inaccessibles. Roseau, la capitale, n'est qu'une petite ville dénuée d'intérêt. Puis vous atteignez bientôt la grande et magnifique île de la *Martinique*. *Saint-Pierre*, sa capitale, est une belle ville où l'on pourrait vivre fort agréablement. Les habitants paraissent se livrer avec ardeur à la culture des fruits du tropique. Un ruisseau, qui coule avec rapidité dans chaque rue, produit un délicieux effet.

Non loin de la Martinique, le fameux roc *Diamant* s'élève majestueux et isolé du sein des flots. En quelques heures vous êtes à *Sainte-Lucie*, dont les montagnes immenses et sourcilleuses vous remplissent d'idées sublimes. Castries, la capitale de l'île, est dans un déplorable état; l'herbe y pousse dans les rues et paraît demeurer stationnaire.

(Walterton.)

ILE DE LA MARTINIQUE

La Martinique a été découverte par les Espagnols en 1493. Elle était alors peuplée par les Caraïbes. M. d'Esnambrie, gouverneur français de Saint-Christophe, en prit possession au nom de la compa-

gnie des îles de l'Amérique vers le milieu de 1635. — En 1658, la plus grande partie de ses habitants, les Caraïbes, furent tués ou expulsés. Cette île, qui avait été vendue en 1651, à M. Duparquet, nommé en 1637 gouverneur particulier et sénéchal de la Martinique, fut rachetée par le gouvernement en 1664, et cédée à la compagnie des Indes occidentales. Mais vers la fin de l'année 1674, cette dernière compagnie ayant été supprimée, elle fut définitivement réunie au domaine de l'Etat. Les colons de l'île formaient alors deux classes. La première se composait de ceux qui étaient venus de France à leurs frais : on les appelait *habitants*. L'autre classe se composait d'Européens attirés aux îles par l'espoir d'y faire fortune et qui, sous le titre d'*engagés*, étaient contraints de travailler pendant trois années consécutives sur les plantations des colons qui avaient payé les frais de leur passage.

L'introduction des noirs d'Afrique à la Martinique, par le moyen de la traite, avait suivi de près l'occupation de l'île, et créé une nouvelle classe de cultivateurs dont l'esclavage remplaça la servitude des engagés blancs.

Les colons s'étaient d'abord uniquement occupés de la culture du tabac et du coton. Ils y avaient bientôt joint celle du roucou et de l'indigo. En 1650, ils commencèrent à cultiver la canne à sucre, et, dix ans plus tard, le cacao. Cette dernière culture ne reçut de développement qu'en 1784. Mais le trem-

blement de terre de 1787 fit périr presque tous les cacaoyers, et la culture de cet arbre ne s'est jamais relevée depuis lors. En 1723, M. Desdieux y avait introduit la culture du caféier. Dix ans auparavant la France perdait, par le traité d'Utrecht, conclu le 11 avril 1713, le Canada, Terre-Neuve, l'Acadie et la baie d'Hudson. La sollicitude du gouvernement se porta alors sur les colonies qui lui restaient.

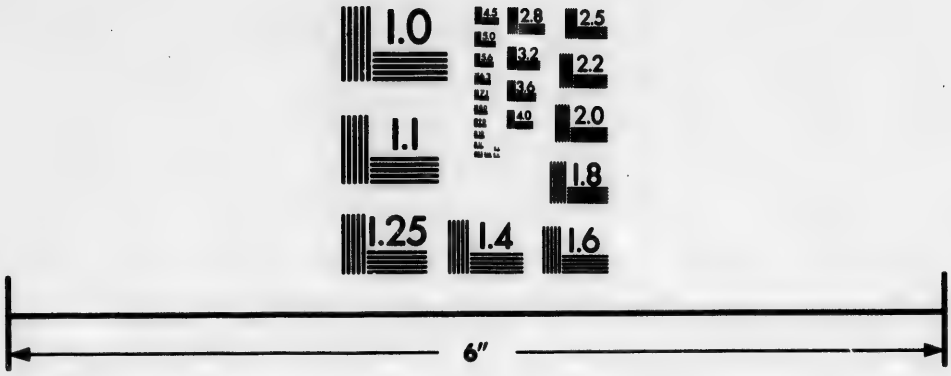
En 1736, le montant des exportations de la colonie ne s'élevait pas à moins de 16 millions de livres tournois; à la même époque les ports de France expédiaient pour la Martinique jusqu'à deux cents bâtiments. La guerre de 1744 arrêta le cours de ces prospérités.

Le 15 février 1762, les Anglais s'emparèrent de l'île, qu'ils gardèrent seize mois. Le traité de Versailles, de juillet 1763, en stipula la restitution à la France; mais il réserva aux Anglais l'île de la Dominique.

En 1763, le gouvernement songea à élever des fortifications à la Martinique, et ce fut à cette époque qu'il commença la construction du fort *Bourbon*, bâti sur un morne à douze cents mètres de la ville de Fort-Royal.

La Martinique fut encore occupée successivement par les Anglais, du 3 février 1794 jusqu'à 1802, époque de la paix d'Amiens, et depuis le 24 février 1809 jusqu'en décembre 1814. Ils l'évacuèrent alors par suite du traité de Paris du 30 mai 1814.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
4.5
4.0
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

L'île de la Martinique est située dans l'océan Atlantique et fait partie du groupe des îles du Vent. Elle est éloignée du port de Brest de douze cent soixant-dix lieues marines de vingt au degré. Sa plus grande longueur est de seize lieues, sa largeur moyenne d'environ sept lieues, et sa circonférence, non compris les caps, est de quarante-cinq lieues, et les caps compris de quatre-vingts. — Sa superficie est de quatre vingt-dix-huit mille sept cent quatre-vingt-deux hectares. Un tiers de l'île environ est en plaines, et le reste en montagnes.

On y compte six volcans éteints : les Pitons du Carbet (le plus élevé des trois a douze cent sept mètres); la montagne Pelée, de treize cent cinquante mètres d'élévation ; les Roches carrées ; la montagne du Vauclin, de cinq cent cinq mètres ; le cratère du Marin et le morne de la Plaine.

On y trouve un grand nombre de ruisseaux ou rivières, mais qui ne sont pas navigables ; ce sont plutôt des torrents. Il n'y a que cinq rivières navigables dans un parcours de quelques lieues et souvent même d'une lieue. Sur beaucoup d'habitations les eaux des rivières sont employées comme moteurs pour faire tourner les moulins à sucre. Il y a plusieurs sources d'eaux minérales : celles du Prêcheur, au bas de la montagne Pelée, et celles de la Fontaine chaude, dans les Pitons de Fort-Royal. Cette dernière est très-fréquentée ; les eaux en sont chaudes ; elles sont surtout recommandées pour les affections

entamées, pour l'hépatite, les blessures et les fractures anciennes.

Les montagnes qui forment le centre de la Martinique sont pour la plupart ceintes de forêts presque impénétrables, dont l'étendue est évaluée au quart environ de la superficie de l'île. Rien n'est plus beau que l'aspect de ces montagnes ou mornes. Les nombreux accidents de terrain en font un pays des plus pittoresques.

Beaucoup de roches madréporiques rendent difficiles l'accès des anses ou des ports. Cependant les havres du François, du Robert et du Vauclin y offrent un asile assez sûr aux petits bâtiments. La baie du Marin et le port de la Trinité sont accessibles à des bâtiments d'un plus fort tonnage. La rade de Saint-Pierre reçoit les navires du commerce. La baie de Fort-Royal est le plus beau port des Antilles ; des flottes nombreuses peuvent en tout temps y mouiller sans danger.

La Martinique est divisée en deux arrondissements militaires : celui de Fort-Royal et celui de Saint-Pierre.

Fort-Royal est une petite ville dont les rues sont tirées au cordeau ; elle est bâtie sur un terrain d'alluvions ; elle est entourée d'un canal et d'une rivière qui en forment une île. Elle est dominée par le fort Bourbon et défendue en outre par le fort Saint-Louis. C'est le siége du gouvernement. Elle ne compte guère que six à huit mille habitants. La pro-

menade, appelée *Savane*, peut être citée comme une des plus belles promenades du monde.

Chaque arrondissement se divisait autrefois en deux cantons ; mais en 1847, la division par cantons a été augmentée. On y compte vingt-six communes ou quartiers. Les principales plantations sont la canne à sucre, le café, le cacao, les vivres et un peu de coton.

La température moyenne de la Martinique, à deux mètres au-dessus du niveau de la mer, est de 21° 79° Réaumur 28° à l'ombre, et au minimum de 21° 44°. — Au soleil, le thermomètre s'élève à 44°.

L'humidité de l'atmosphère est excessive. On ne connaît que deux saisons à la Martinique. La belle saison, qui dure environ neuf mois, commence en octobre et finit en juillet. L'autre, la saison pluvieuse, s'appelle *hivernage*. Comme dans toutes les Antilles, les jours sont à peu près égaux aux nuits. La durée des jours les plus courts est de onze heures un quart environ, et celle des plus longs jours, d'un peu plus de douze heures et demie. Les vents d'est soufflent pendant les trois quarts de l'année environ, mais surtout dans les mois de mars, d'avril, de mai et de juin. Ces vents portent le nom de *vents alisés*. C'est de là que dérivent les expressions *au vent* et *sous le vent*, qui servent à désigner dans les Antilles l'orient et l'occident. Le flux et le reflux y sont presque insensibles. L'élévation ordinaire n'excède pas quarante à cinquante centimètres, et, pendant les

équinoxes, il est tout au plus de quatre-vingts centimètres à un mètre.

Quelquefois, au milieu du plus grand calme de l'atmosphère, les eaux de l'Atlantique, soulevées par un mouvement subit et précipitées violemment vers le rivage, entraînent avec elles les bâtiments mouillés sur la côte, malgré leurs ancres, les lancent sur les rochers et les jettent sur la plage. C'est cette perturbation que l'on nomme dans les Antilles *raz de marée*. Les *raz de marée* accompagnent aussi les ouragans ou coups de vent, dont les effets sont si désastreux dans les pays situés entre les tropiques. On cite surtout ceux de 1766, 1779, 1788, 1813 et 1817.

Tous ces pays sont également exposés aux tremblements de terre. On cite celui de 1837, et tout près de nous celui de 1839, qui détruisit alors la plus grande partie de la ville de Fort-Royal. Chaque année, du reste, il y a quelques légères secousses de tremblement de terre.

Le séjour de la Martinique offre quelques dangers aux habitants, à cause des serpents appelés *trigonocéphales*, dont la morsure est mortelle dans beaucoup de cas et qui sont très-répandus dans les campagnes.

GUADELOUPE.

La Guadeloupe est un groupe d'îles composé de la Guadeloupe, de Marie-Galante, de la Désirade

et des Saintes, et découvert par Christophe Colomb dans les premiers jours du mois de novembre 1493. La Guadeloupe était, comme la Martinique, habitée par les Caraïbes.

Le 28 juin 1635, l'Olive, gouverneur français de Saint-Christophe, et un gentilhomme nommé Duplessis, prirent possession de la Guadeloupe, au nom de la Compagnie des îles de l'Amérique, avec cinq cent cinquante personnes, dont quatre cents laboureurs. Duplessis, homme doux et prudent, mourut moins de six mois après son arrivée dans l'île.

En 1649, le marquis de Boisseret acheta ces colonies; il céda la moitié de son acquisition à son beau-frère, le sieur Houel. Ils étaient les propriétaires et seigneurs de ces îles. Après avoir successivement appartenu à la France et à l'Angleterre, la Guadeloupe a fait retour à la France depuis 1814.

La colonie de la Guadeloupe se compose : 1° de l'île de la Guadeloupe, qu'un bras de mer très-étroit divise en deux parties nommées Guadeloupe proprement dite et Grande-Terre; 2° de quatre dépendances, qui sont les îles de Marie-Galante, des Saintes, de la Désirade, et des deux tiers environ de l'île Saint-Martin.

L'île de la Guadeloupe est située dans l'océan Atlantique et fait partie, ainsi que ses dépendances, du groupe des petites Antilles ou îles du Vent : elle

est à vingt-cinq lieues au nord-ouest de la Martinique.

L'île *Saint-Martin* appartient, le nord aux Français, et le sud aux Hollandais ; elle a quarante-cinq lieues au nord-ouest de la Guadeloupe.

La Guadeloupe est de forme irrégulière, et séparée en deux parties inégales par la rivière salée.

La *Guadeloupe proprement dite* a une superficie de quatre-vingt-deux mille deux cent quatre-vingt-neuf hectares ; sa longueur, du nord au sud-est, est de dix à onze lieues ; sa largeur, de cinq à six lieues, et le développement de ses côtes, de trente à trente-cinq lieues. Elle comprend quatorze quartiers ou communes.

La *Grande-Terre* s'élève peu au-dessus du niveau de la mer. Elle a la forme d'un triangle ; sa superficie est de cinquante-cinq mille neuf cent vingt-trois hectares, sa longueur, de l'est au nord-ouest, d'environ douze lieues ; sa largeur, du nord au sud, de sept lieues ; le développement de ses côtes, de quarante à quarante-cinq lieues. Elle compte dix quartiers ou paroisses.

Marie-Galante, la plus grande de ses dépendances, est de forme presque circulaire. Sa circonférence a environ quatorze lieues ; sa superficie quinze mille trois cent quarante-quatre hectares. L'île est divisée en trois quartiers.

Les *Saintes* ont deux lieues de longueur de l'est à l'ouest, une lieue de largeur et douze cent cinquante-six hectares de superficie.

La *Désirade* est de forme irrégulière ; elle a deux lieues de long, une de large, quatre de circuit et quatre mille trois cent trente hectares de superficie.

La partie de *Saint-Martin* qui appartient à la France est divisée en quatre quartiers, dont la superficie est de cinq mille trois cent soixante-onze hectares.

La Guadeloupe proprement dite est traversée du nord au sud par une chaîne de montagnes volcaniques, dont les sommets sont généralement de forme conique, d'une hauteur moyenne de mille mètres.

La plus remarquable est la *Soufrière*, à seize cent cinquante-six mètres au dessus du niveau de la mer. C'est un volcan encore en activité. La dernière éruption de ce volcan a eu lieu le 19 février 1837.

Le sol de la Grande-Terre est plat ; les autres dépendances sont montueuses. On compte à la Guadeloupe plusieurs petits ruisseaux et rivières d'un parcours fort peu étendu.

La Grande-Terre n'est arrosée par aucune rivière. Il y a à la Guadeloupe dix ou douze sources d'eaux chaudes bien connues. Les plus fréquentées sont celles de Bouillante, de Dolé, et surtout celle du Lamentin. Les eaux de Bouillante ont une température de près de quatre-vingts degrés. Ces eaux sont favorables aux maladies suivantes : douleurs rhumatismales, maladies cutanées, fièvres intermittentes, affections dissentériques, chroniques, etc.

Les forêts occupent le cinquième environ de la superficie de la Guadeloupe proprement dite. Les principaux arbres sont : l'acacia à bois dur, l'acajou, le courbaril, le figuier des Indes, le fromager, le gayac officinal, le gommier et le campêche.

L'étendue totale des bois et forêts de la colonie est de vingt-trois mille cent quarante-un hectares, près du septième de la superficie.

On y compte seize rades et vingt-quatre anses ou criques.

Le port de la Pointe-à-Pitre est l'un des plus beaux, des plus sûrs et des plus commodes des Antilles.

La rade des Saintes est considérée par les marins comme une des plus sûres des Antilles. Elle est belle, vaste, et peut contenir un grand nombre de vaisseaux de ligne. Il serait facile de la fortifier de manière à procurer aux bâtiments de guerre et de commerce un refuge assuré en temps de guerre.

La rade ou baie de Marigot à Saint-Martin peut recevoir des bâtiments de tout rang.

La Guadeloupe et ses dépendances sont divisées en trois arrondissements et en vingt-quatre communes.

La *Basse-Terre* et la *Pointe-à-Pitre* sont les deux seules villes.

La première est le siége du gouvernement. La seconde est la ville du commerce. Le tremblement de terre du 8 février 1843 l'a entièrement détruite.

Elle était toute bâtie en joli tuf blanc, et les rues étaient tirées au cordeau ; son aspect était très-joli ; on l'a rebâtie depuis en bois.

La Guadeloupe, comme la Martinique, est exposée aux raz de marée, aux ouragans et aux tremblements de terre.

En 1835, la population de la Guadeloupe et de ses dépendances s'élevait à cent vingt-sept mille cinq cent soixante-quatorze habitants, dont trente-un mille deux cent cinquante-deux libres.

Les productions de la Guadeloupe sont à peu près les mêmes qu'à la Martinique, peut-être un peu plus variées, telles que les cannes à sucre, le café, le coton, le cacao, le girofle, le tabac, les vivres, etc.

Cette colonie est plus favorisée que la Martinique : on n'y trouve aucun reptile ou animal dangereux.

(D'après les *Notices sur les Colonies Françaises*, publiées par le Ministère de la Marine.)

CHAPITRE VIII

PANAMA, COLOMBIE

La ville de *Panama* : son commerce autrefois florissant ; ruines imposantes du collége des Jésuites ; commerce du cuivre. — COLOMBIE : une chasse au serpent par Watterton ; intrépidité de ce voyageur.

Panama, connue surtout par l'isthme de ce nom, fut dans le temps florissante par son commerce ; mais, tombée au pouvoir des Espagnols, elle perdit son importance. Cette ville eut une situation prospère tant que les ports de la mer Pacifique restèrent fermés au commerce et que la compagnie des Indes ne permit que rarement le passage de l'isthme à quelques vaisseaux. A cette époque, c'était à Panama que se faisaient toutes les transactions ; mais aujourd'hui que le passage du cap Horn est libre et sûr pour toutes les nations, un nombre infini de vaisseaux vont en tous sens, dans les parties les plus reculées de ce pays, porter, à bas prix, les approvisionnements nécessaires. La ville de Panama est appelée encore à devenir, par sa position topogra-

phique, l'un des ports importants de l'Amérique; mais elle aura toujours des provinces rivales et ne reconquerra jamais sa première prépondérance, à moins cependant qu'elle ne soutienne la concurrence avec activité et loyauté. A ce prix, elle peut espérer de voir encore le luxe renaître dans son sein; à ce prix, ses édifices en ruines peuvent se réédifier. Je dois dire à ce sujet que les ruines de Panama sont de beaucoup supérieures au faux clinquant que nous avions précédemment vu à Lima. Il y a surtout un collége des Jésuites dont les ruines sont très-bien conservées, et qui nous parut être d'une architecture remarquable. Ce monument n'a jamais été achevé, et, loin que cela nuise à l'effet pittoresque qu'il produit, il y ajoute, au contraire, un nouveau charme. L'âme se complaît dans le sentiment mélancolique qu'il inspire, et revient sur un passé qui lui rappelle non-seulement la destruction de l'ordre religieux qui avait des frères partout, mais encore la décadence de la puissance espagnole, arrivée à la même époque et attribuée aux mêmes motifs.

Ce collége est de forme quadrangulaire; il avait été élevé jusqu'au second étage et devait en avoir un troisième. Les ornements en sont simples et de bon goût; ce sont tout uniment des corniches régulières ayant de grandes moulures qui entourent les croisées, dont le nombre est infini et qui sont, en quelques parties, traversées de moellons gothiques. Les coins et le dessus des portes sont aussi ornés de moulures.

Chaque angle du bâtiment et le milieu, des deux côtés, forment une grande tour carrée portée sur des voûtes qui servent de passages aux voitures. Le tout, quoique de solide et épaisse construction, ne manque pas de grâce et ressemble assez, de forme, à un temple grec, malgré la différence du style. Tout ce qui tient à la partie des détails, dans cet édifice, est exécuté avec soin et délicatesse. Rien de mesquin ne se montre dans les travaux de sculpture, et chaque partie contribue à la beauté du tout. Les murs sont tous élevés à la même hauteur, et, malgré les arbustes et mauvaises herbes dont la cour est remplie, malgré les plantes grimpantes dont les murs sont tapissés, on ne peut vraiment pas dire que ce soit là une ruine, puisque chaque chose est telle qu'on l'a faite.

Un peu plus loin que le collége, au milieu des champs, on trouve les restes d'une église et d'un couvent, auxquels on n'arrive qu'à grande peine au travers des mauvaises herbes qui s'y élèvent et que le climat produit en abondance. Je me trouvai, sans m'en douter, dans l'emplacement d'un bain où l'on voyait une fontaine en marbre dont la source était tarie. Quant au couvent, tout semble indiquer qu'il a été la proie des flammes.

Quelques quartiers de la ville de Panama présentent des rues qui sont dans un état déplorable de dégradation : l'herbe y croît partout, les casernes même tombent en ruines, et là, comme à Lima,

on voit des restes de grandeur passée, opposés à la misère actuelle.

Il n'y a pas bien longtemps que le produit du cuivre s'était élevé, dans l'espace d'une année, à soixante mille quintaux de cent livres. La plus grande partie de ce métal se vend à Calcutta ; la Chine en consomme aussi une certaine quantité ainsi que les Etats-Unis et l'Europe.

(Basil-Hall.)

COLOMBIE.

Pendant mon séjour au midi de la Colombie, dit Watterton, j'avais promis une récompense à quiconque me trouverait dans les bois un serpent de belle taille et viendrait m'avertir du lieu de sa retraite.

Un jour que je lisais, je vis un nègre et son jeune chien descendre précipitamment la montagne voisine, et je fus bientôt informé qu'un serpent avait été découvert. Il n'était pas très-grand, mais de l'espèce appelée par les Anglais *busher-muster*, c'est-à-dire *souverain des broussailles*, espèce rare et fort venimeuse.

Je me levai aussitôt, et m'armant d'une lance longue de huit pieds qui était auprès de moi : « C'est bien Duddy, mon ami, dis-je au nègre que je connaissais ; je vais tout de suite aller voir ta trouvaille. »

J'étais pieds nus, avec un vieux chapeau sur la tête, et je n'avais pour vêtement qu'une mauvaise chemise, un pantalon troué et une paire de bretelles.

Duddy avait son coutelas ; et tandis que nous gravissions la montagne, un autre nègre, pareillement armé, jugeant à la vitesse de notre pas que nous allions en expédition, nous joignit. Le petit chien nous suivait. Lorsque nous eûmes pénétré à environ un demi-mille dans la forêt. Duddy s'arrêta, et me montra du doigt, assez loin, un arbre tombé. C'était là qu'il avait vu l'animal. Je dis aux deux nègres de ne plus bouger, de retenir le chien, et que je voulais m'avancer seul en reconnaissance. J'approchai lentement et avec précaution. Le serpent était bien caché, mais enfin je l'aperçus. Ce n'était pas un busher-muster, comme on me l'avait annoncé, mais un coulacamara, espèce qui n'est pas venimeuse. Toutefois celui-ci était assez gros pour étouffer aisément un homme dans ses replis. Lorsque plus tard je le mesurai, il avait plus de quatorze pieds de long. Cette espèce de serpent est aussi fort rare, et beaucoup plus grosse, proportionnellement à sa longueur, qu'aucune autre de la Colombie. Ainsi, un coulacamara, long de quatorze pieds, est aussi gros qu'un boa ordinaire de vingt-quatre. En veut-on la preuve, et surtout se former une idée de l'énormer grosseur de ces reptiles ? d'une part, après avoir écorché ce coulacamara, je pus facilement insérer ma tête dans sa gueule, car la singulière disposition de ses mâchoires permet ce merveilleux écartement ; de l'autre, un Hollandais de mes amis m'a conté avoir tué un boa de vingt-deux pieds seulement, qui avait dans sa

gueule béante toute une paire de cornes de cerf. Il avait bien avalé le cerf, mais les cornes ne pouvaient passer; de sorte qu'il lui fallait attendre patiemment, avec rien moins que cela entre les dents, que son estomac eût digéré le corps et qu'alors le bois pût ressortir. Le Hollandais, remontant la rivière dans son canot, le rencontra dans cette position fâcheuse et lui envoya une balle dans la tête. Mais assez de digression.

Quand j'eus bien reconnu l'énorme taille du serpent que le nègre venait de découvrir, je me retirai pas à pas et sans bruit par le même chemin. Revenu près de Duddy et de son camarade, je leur promis à chacun quatre dollars s'ils se sentaient le courage de me seconder dans mon dessein. C'était, comme la journée avançait et que peut-être je n'aurais pas le temps d'achever avant la nuit la dissection de l'animal, de le prendre vivant. J'imaginais que si je pouvais le frapper avec ma lance derrière la tête et le piquer en terre, je réussirais à le capturer. Mais quand j'eus expliqué mon plan aux nègres, ils me prièrent, me supplièrent de leur permettre d'aller chercher un fusil et du renfort de monde, sans quoi ils étaient sûrs que le serpent tuerait quelqu'un d'entre nous. Je ne les écoutai pas. Je saisis le coutelas de l'un d'eux, je leur commandai de me suivre à l'instant, et j'ajoutai que je briserais le crâne à celui qui ferait mine de vouloir fuir. Je proférai cette menace en riant, comme on peut croire; mais

ils ne répondirent rien, secouèrent seulement la tête, et me suivirent pleins de crainte.

Lorsque nous arrivâmes au théâtre du combat que je méditais de livrer, le serpent n'avait pas changé de place; mais je ne pus voir rien de sa tête, et je jugeai, d'après les replis de son corps, qu'elle devait être au plus profond de sa retraite. Une espèce de lierre avait jeté sur les branches de l'arbre mort un manteau complet de verdure presque impénétrable à la pluie et aux rayons du soleil. Probablement que l'animal avait depuis longtemps l'habitude de se retirer en cet endroit, car sous lui l'herbe était brûlée. Je pris alors mon couteau, résolu à couper le lierre et à casser les branches le plus doucement possible, jusqu'à ce que je pusse distinguer la tête. Un des deux nègres se tint derrière moi avec la lance en arrêt, et près de lui se porta l'autre avec le coutelas levé. A terre, sous ma main, était, en cas de besoin, celui que j'avais arraché à Duddy. Après avoir travaillé un quart-d'heure au milieu d'un mortel silence, un genou tout le temps en terre, j'eus ouvert une brèche assez large pour apercevoir la tête de l'animal. Elle sortait d'entre le premier et le second anneau de son corps, et était à plat sur l'herbe. C'était la position la meilleure que je pusse souhaiter. Je me relevai sans bruit, et me retirai lentement, après avoir fait signe aux nègres d'imiter mon exemple. Le chien était assis sur son derrière à quelque distance, et nous observait attentivement, comme muet de sur-

prise. Pendant notre retraite momentanée, je pouvais lire sur la figure de mes compagnons qu'ils se regardaient comme engagés dans une mauvaise affaire, et ils voulurent une seconde fois me persuader de permettre qu'ils allassent quérir une arme à feu. Je souris d'un air de bonne humeur, et levai sur eux le coutelas que je tenais. Ce fut la seule réponse que je fis à leur requête, et ils parurent les gens les plus malheureux du monde.

Lorsque je me fus éloigné d'une vingtaine de verges de la retraite du serpent, je me retournai pour marcher de nouveau à l'ennemi. Rangeant les nègres derrière moi, je recommandai à celui qui devait me suivre immédiatement d'empoigner la lance aussitôt que j'en aurais percé l'animal, et à l'autre de bien examiner tous mes mouvements. Il ne me restait plus qu'à leur ôter leurs coutelas; car j'étais sûr que, si je manquais de les désarmer, ils seraient trop tentés, au moment du péril, de frapper la bête, et gâteraient irréparablement sa peau. Quand donc je leur retirai leurs armes, si je puis en juger par leur physionomie, ils semblèrent considérer cet acte de ma part comme la tyrannie la plus odieuse, et sans doute le seul motif qui les empêcha d'éclater fut la réflexion consolante que je me trouverais, au bout du compte, entre eux et le coulacamara. J'avoue que le cœur, malgré tous mes efforts, me battait plus vite que de coutume, et je ne pus me défendre des sensations analogues à celles

qu'on doit éprouver en temps de guerre sur un vaisseau marchand, lorsque le capitaine, à la vue d'un navire étranger qui vogue sous pavillon suspect et qui approche de son bord, ordonne à tout le monde, matelots et passagers, de se préparer au combat.

Nous avançâmes à pas lents et en silence, ne remuant ni les bras ni la tête, pour empêcher toute alarme autant que possible, de peur que dans ce cas le serpent ne prît la fuite et ne nous attaquât par l'instinct de sa légitime défense. Je portais la lance perpendiculairement devant moi avec la pointe à environ un pied de terre.

L'animal n'avait pas bougé : lorsque j'arrivai sur lui, je le perçais de côté juste au coup, et en une seconde il se trouva cloué au sol. Au même instant, le nègre qui était derrière moi saisit la lance, et la tint ferme à l'endroit où elle était fichée, tandis que je me précipitai dans le repaire de la bête pour la maîtriser et lui empoigner la queue avant qu'elle pût nous faire aucun mal.

Quand elle avait senti le fer de la lance lui traverser le cou, elle avait jeté un sifflement si terrible, que le petit chien s'était sauvé en hurlant. J'eus avec elle une lutte désespérée : c'était à qui de nous deux terrasserait l'autre ; et telles étaient nos cabrioles, tels ses coups de queue, que les branches sèches de l'arbre volaient de tous côtés en éclats. Voyant que pour l'empêcher qu'il roulât et déroulât sans cesse ses anneaux, je n'étais pas assez lourd,

je criai au second nègre, qui me regardait tranquillement faire, de s'élancer sur moi. Il s'y élança, et l'addition de son poids me fut d'un grand secours. Je parvins alors à me rendre maître de l'extrémité de sa queue ; et, après encore une ou deux violentes secousses, comprenant qu'il se débattait en vain, ou trop fatigué, il se tint tranquille. C'était le moment favorable de l'attacher. Pendant donc que le premier nègre continuait à tenir la lance fermement enfoncée en terre, et que l'autre me secondait, je réussis à dénouer mes bretelles, et elles me servirent à lier la gueule du serpent.

Après quelques minutes de repos, celui-ci, trouvant sa position incommode, essaya de l'améliorer et recommença de plus belle à se débattre ; mais nous avions décidément l'avantage sur lui, et nous le contînmes aussitôt ; même nous le contraignîmes à rouler autour du bois de la lance, et nous nous disposâmes à l'emporter hors de la forêt. Je me plaçai à la tête, que j'étreignis sous mon bras ; un des nègres lui soutint le ventre, et l'autre porta la queue. Dans cet ordre nous reprîmes lentement le chemin de notre habitation ; mais nous n'y arrivâmes qu'après nous être reposés dix fois, car le serpent était trop pesant pour que nous achevassions une telle besogne tout d'une haleine. Ajoutez que durant le trajet il ne cessa de chercher à reconquérir sa liberté ; toutes ses tentatives furent vaines, mais nous lassèrent d'autant. Lorsque nous fûmes revenus au

logis, la journée était malheureusement trop avancée pour que je songeasse à le disséquer avant le lendemain. Si je l'eusse tué, il eût été alors en partie putréfié. Je n'avais donc rien de mieux à faire que de le garder vivant toute la nuit. La chose m'était assez facile. Lorsque j'étais venu m'établir au milieu des bois, j'avais apporté parmi mon bagage un sac très-fort et assez large pour contenir tout animal que j'aurais besoin de soumettre à la dissection. C'était, pensais-je, le meilleur moyen de conserver en vie mes sujets quand la nuit arrivait trop vite ; car, si féroces et si indomptés qu'ils fussent, comme le sac cédait en tous sens à leurs efforts, ils n'avaient à travailler sur rien de solide ni de fixe, et ne pouvaient ainsi pratiquer aucun trou à travers la toile. J'ai dit rien de fixe : effectivement, après que la gueule du sac était fermée, au lieu d'assujettir et d'attacher le sac à quoi que ce fût, je le laissai rouler comme il plaisait à l'animal renfermé dedans. Je renouai donc la bouche de mon coulacamara, de manière qu'il ne pût l'ouvrir, et, bon gré mal gré, je le fis entrer dans ce sac pour y attendre son sort jusqu'au matin.

Je ne puis dire qu'il me laissa passer tranquillement la nuit. Mon hamac était suspendu dans une pièce supérieure à celle où je le mis coucher, et le plafond qui nous séparait l'un de l'autre, en si mauvais état, que des poutres seules en beaucoup de places se trouvaient entre lui et moi. Il ne cessa de

bondir et de se débattre. Au point du jour, j'envoyai demander un coup de main à dix nègres qui coupaient du bois dans les environs. J'aurais pu me tirer d'affaire avec la moitié ; mais je crus que par prudence il valait mieux être en force, dans le cas où il chercherait à s'échapper de l'appartement lorsque nous lui ouvririons sa prison ; mais il n'arriva aucun accident. Quand nous détachâmes le sac, il s'élança dehors, mais en un clin d'œil nous l'eûmes terrassé et alors je lui coupai la gorge, il saigna comme un bœuf. Le même jour, à six heures du soir, je l'avais entièrement disséqué. L'examen de ses dents me montra qu'elles étaient toutes recourbées comme des clous à crochet, dont la pointe se dirigeait vers le gosier ; sans être aussi grosses et aussi fortes que je l'imaginais, elles sont néanmoins parfaitement appropriées aux fonctions que leur a confiées la nature. Le serpent ne mâche point sa nourriture ; et ainsi le seul service que ses dents aient à faire est de saisir sa proie et de la retenir tandis qu'il l'avale d'une seule bouchée.

(Watterton.)

CHAPITRE IX

GUYANE

Les forêts de la Guyane : leur admirable végétation ; les troupeaux de *peccuris*, les singes rouges ou *babouins*; le *paresseux*, son air suppliant, sa difformité, ses mœurs inoffensives. — Le *Demerary* et ses jolis oiseaux; les vampires ; les serpents à sonnette et les énormes reptiles de l'Orénoque; le *coumachouchi* ou souverain des taillis; les caïmans, les lézards verts, les caméléons, les loutres ; nombreuses et brillantes variétés d'insectes. — Portrait des Indiens. — Description des chutes de la Demerary. — Terribles effets du poison des Indiens appelé *wourali*. — Le pays des *Macoushis*; le bois à gomme élastique. — Comment les Indiens composent le wourali. — Le *samourah* ou tube à vent. — Les carquois et les flèches empoisonnées. — Tableau de l'Indien partant pour la chasse ; son adresse à tuer les oiseaux.

Les arbres qui forment les immenses forêts de la Guyane ne sont pas moins utiles par l'emploi qu'on peut leur donner, que magnifiques par leur aspect. Le bois de fer, le palissandre, l'acajou et l'ébène, pour n'en citer que de ceux qui sont étrangers à l'Ancien-Monde, abondent dans les forêts qui s'étendent entre les plantations et les rocs de Saba. Le pays n'a encore été guère exploré par de là ces rocs ;

mais sans doute, outre celles déjà énumérées, un grand nombre d'autres espèces d'arbres, et peut-être d'espèces tout-à-fait nouvelles, est répandu dans toutes les directions à travers les marais, les montagnes et les savanes. Une circonstance assez bizarre c'est que, s'il examine avec la moindre attention les arbres gigantesques qui l'entourent, le naturaliste en remarquera beaucoup qui portent des feuilles, des fleurs et des fruits ne leur appartenant pas. Le figuier sauvage, par exemple, qui est aussi gros que le pommier d'Europe, pousse souvent sur une des plus fortes branches de la cime du mora ; et quand ses fruits sont mûrs, les tribus ailées y viennent en foule s'en nourrir. C'est d'abord à des pepins de figue non digérés et passant par le corps de l'oiseau qui aime tant à se percher sur le mora, que les figuiers doivent d'être plantés si haut. Ensuite c'est la sève de cet arbre qui les a mis en plein rapport. Mais alors, à leur tour, ils sont obligés, en y contribuant d'une partie de leur propre sève et de leurs jus végétaux, de laisser croître sur leurs rameaux différentes sortes de vignes dont les oiseaux y ont aussi déposé les graines.

Les vignes grandissent vite et ne tardent pas à être chargées de fruits, de sorte qu'usurpant les ressources vitales du figuier, qui lui-même usurpe celles du mora, ce dernier ne peut supporter longtemps un fardeau dont la nature n'a jamais eu l'intention de le charger; il languit bientôt et finit par

mourir à la peine ; puis le figuier et son usurpatrice progéniture de vignes, ne recevant plus ni l'un ni l'autre aucun secours de leur père nourricier, se fanent et périssent aussi.

Le sol, formé principalement de feuilles tombées et d'arbres morts, est très-riche, très-fertile dans les vallées. Mais sur les montagnes, il ne vaut guère mieux que du sable. Les pluies, en effet, semblent incessamment balayer de celles-ci dans celles-là toutes les matières que la nature destine à former du terreau.

Les quadrupèdes, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup à y redouter le voisinage de l'homme, ne sont guère nombreux dans ces forêts. On y trouve cependant plusieurs espèces de l'animal communément appelé tigre, quoique en réalité il ressemble davantage au léopard, et deux de ses diminutifs nommés tigres-chats. Le tupri, le lobla et le daim offrent une excellente nourriture ; ils fréquentent surtout les marais et les basses terres qui avoisinent les bords de la Demerary et les criques. Quand j'ai dit que les quadrupèdes étaient rares, j'aurais dû demander exception pour les *peccuris*. Ils se réunissent en troupeaux de trois ou quatre cents, et traversent les déserts dans toutes les directions, cherchant des racines et des graines. Les Indiens les tuent d'ordinaire avec des flèches empoisonnées. Lorsqu'ils sont blessés, ils courent encore cent cinquante pas à peu près, puis tombent, et fournissent un aliment aussi succulent que salubre.

Le singe rouge, à qui on donne par erreur le nom de babouin, se fait entendre plus souvent qu'il ne se laisse voir ; tandis que le singe brun d'espèce commune, le bisa et le sacawinki, sautillent d'arbre en arbre et divertissent le voyageur tout le long de la route. Si, d'une part, la fouine et le renard exercent de grands ravages parmi la volaille des Indiens, de l'autre l'opossum, le guana et le sulempepta peuvent figurer sur leurs tables comme de délicieux morceaux. C'est aussi la contrée indigène du *paresseux*. Son regard, ses gestes, si on peut parler de la sorte, et ses cris, on dirait que tout concourt à supplier les passants de le prendre en pitié. Ce sont les seules armes défensives que la nature lui eût données. Tandis que d'autres animaux se réunissent en bandes, ou du moins par couple, pour traverser ces interminables déserts, le paresseux reste solitaire et se tient presque immobile ; il ne peut vous échapper. On assure que ses pitoyables gémissements forcent le tigre à ralentir ses pas et à se détourner de son chemin. Gardez-vous donc de diriger votre fusil contre lui ou de le percer d'une flèche empoisonnée ; jamais il n'a fait le moindre mal à aucune créature vivante. Quelques feuilles, et encore de l'espèce la plus commune et la plus grossière, sont tout ce qu'il demande pour subsister. Si on le compare à d'autres animaux, non-seulement il semble difforme, mais encore on serait tenté de croire qu'il manque de certains organes pour en pos-

séder un trop grand nombre de certains autres. Par exemple, il n'a point de dents incisives, et quoique muni de quatre estomacs, il n'a point les longs intestins des animaux ruminants. Il n'a qu'une ouverture inférieure comme les oiseaux. Enfin il n'a ni plantes aux pieds, ni la puissance de mouvoir séparément ses orteils. Son poil est plat, et ressemble entièrement à de l'herbe flétrie par le vent d'hiver. Ses jambes sont trop courtes; elles paraissent difformes par la manière dont elles sont jointes au corps; et quand il est à terre, on dirait qu'elles ne sont destinées qu'à lui servir pour grimper aux arbres. Il a quarante-six côtes, tandis que l'éléphant n'en a que quarante, et ses griffes sont disproportionnément longues. Si on dressait une liste des quadrupèdes d'après leurs différents titres à la supériorité des uns sur les autres, ceux de cette pauvre bête, si mal conformée, la rejetteraient à coup sûr au dernier rang.

Le *Demerary* ne le cède à aucune contrée du monde pour ses merveilleuses et belles productions d'ornithologie. Les plus éclatantes pierres précieuses y sont beaucoup surpassées par les vives nuances qui ornent les oiseaux. C'est pour le naturaliste le cas, ou jamais, de s'écrier que la nature a montré, par le nombre infini des espèces et des teintes, combien ses ressources sont inépuisables. Presque tous les singuliers, tous les élégants oiseaux que Buffon a décrits comme appartenant à l'île de

Cayenne, se rencontrent au Demerary ; mais, pour les atteindre, il ne faudrait reculer devant aucune fatigue. Les courlieux écarlates, les aignettes et les crabiers, les candipipers et les pluviers, les spoonbills et les flamingos, abondent par quantités innombrables sur les îles qui bordent les côtes de Pomawrow, pour y chercher, quand la marée est descendue, leur nourriture dans la vase. Les pélicans vont plus loin en mer, mais reviennent au coucher du soleil s'abriter sur des couradas. Les oiseaux-mouches se montrent principalement aux environs des fleurs dont chacune de leurs espèces a coutume de se nourrir. Les pies, les gallinacés, les colombes, les passereaux affluent sur les arbres à fruits. On ne manque jamais de découvrir des vautours, là où se trouve une charogne. J'eus, en remontant la rivière, occasion d'en voir une douzaine d'espèce commune et deux d'espèce royale, qui étaient perchés sur une branche morte.

Un tigre avait la veille tué une chèvre, on l'avait mis en fuite tandis qu'il en suçait le sang ; et comme il ne trouva pas prudent de revenir, sa victime était restée presque intacte à l'endroit où elle était tombée ; elle commençait à venir en putréfaction, et les vautours étaient arrivés dès le matin pour surveiller ce savoureux morceau.

A la chute du jour, les vampires quittent les troncs creux où ils se sont réfugiés quand l'aube a paru, et furettent le long des bords de la Demerary, en quête

de leur proie. Lors de son réveil, le voyageur contemple avec surprise son hamac tout ensanglanté : c'est le vampire qui s'est désaltéré de son sang. Non pas seulement l'homme, mais aussi tout animal qui dort en plein air, est exposé à de telles saignées, et ce nocturne chirurgien sait si bien s'y prendre qu'au lieu de réveiller son monde, il le jette dans un sommeil encore plus profond. Il y a deux espèces de vampires dans le Demerary, et toutes deux vivent de même : l'une est un peu plus grosse que la chauve-souris ordinaire; l'autre a deux pieds et plus d'envergure.

On rencontre de nombreux reptiles dans les bois qui s'étendent des côtes de la mer aux rochers de Saba, principalement près des criques et sur les bords de la Demerary.

Ils sont fort grands, et magnifiques sans doute, mais très-redoutables. Le serpent à sonnettes semble affectionner de prédilection un espace de pays connu sous le nom de Canal du nombre Trois. On a tué des *camoudis* longs de trente à quarante pieds; et quoique non venimeux, leur énorme taille leur facilite les moyens de détruire les animaux qui se trouvent sur leur route. Les Espagnols affirment qu'il y a dans l'Onéroque des serpents dont la longueur n'est pas moindre de soixante-dix ou quatre-vingts pieds et qui peuvent terrasser les taureaux les plus gros et les plus vigoureux. On doit donc mettre le camoudi au rang des reptiles meurtriers ; car puis-

que le résultat est en définitive le même, peu importe que la victime meure des suites d'une morsure venimeuse qui aura corrompu son sang et putréfié ses chairs, ou que son corps soit broyé en hachis et moulu par cette hideuse bête.

Le fouet d'un beau vert changeant, et le corail à larges raies transversales, alternativement noires et rouges, glissent de buisson en buisson; et il n'y a pas le moindre péril à les prendre avec la main : ce sont d'inoffensives petites créatures.

Le *labarri* est tacheté couleur brun sale, et ne se distingue qu'à peine de la terre ou du tronc d'arbre sur lesquels il se tient ordinairement roulé. Sa longueur atteint environ huit pieds, et sa morsure est souvent fatale au bout de quelques minutes.

Sans pareil avec l'éclat avec lequel il déploie chacune des belles couleurs de l'arc-en-ciel, sans égal pour la violence des effets de son mortel venin, le *counachouchi* rampe avec fierté. Monarque absolu de ces forêts, il est communément connu sous le nom de *souverain des taillis*. L'homme et les animaux prennent toujours la fuite devant lui, ne se hasardant jamais à lui disputer le passage. Il devient quelquefois long de quatorze pieds.

Quelques petits *caïmans*, d'une longueur de deux à douze pieds, se montrent de temps en temps, soit qu'on monte soit qu'on descende la rivière. Ils lèvent juste la tête au-dessus de l'eau, et un œil non exercé ne les reconnaîtrait pas d'avec des branches

mortes. Des *lézards* du plus beau vert, bruns et couleur de cuivre, longs depuis deux pouces jusqu'à deux pieds et demi, ne cessent de bruire parmi les feuilles tombées et de traverser le chemin devant vous, tandis que le *caméléon*, avec une ardeur infatigable, chasse les insectes autour des troncs des arbres voisins. Le poisson de la Demerary est de plusieurs espèces différentes et plein de saveur; mais, à parler généralement, peu nombreux. Il est probable que le nombre en est beaucoup diminué par les *loutres* qui sont bien plus grosses que celles d'Europe. Quand on passe au milieu des savanes inondées, qui ont toutes communication avec la rivière, on peut souvent voir une ou deux douzaines de ces animaux jouer devant soi dans les joncs.

Ce chaud et humide climat semble particulièrement propre à produire des insectes; aussi en donne-t-il des myriades qui sont beaux au-delà de toute description par la variété de leurs teintes et non moins étonnants par leur forme.

L'autre côté de la Demerary est presque perpendiculaire, et de cette rive on peut aisément lancer une pierre jusque sur la rive opposée. J'eus, en ce lieu, occasion de voir l'homme dans son plus grossier état de nature. Les Indiens qui fréquentaient l'habitation, quoique vivant au milieu des bois, portaient d'évidentes marques d'attention à leurs personnes. Leur chevelure était soigneusement relevée et se rattachait en nœuds. Leurs corps étaient bizarre-

ments peints de rouge, et la peinture était parfumée d'hayawa. Quelques-uns d'entre eux avaient des colliers faits de dents de cochons sauvages tués à la chasse.

Un grand nombre portaient des anneaux, et d'autres avaient un ornement au bras gauche à égale distance de l'épaule et du coude. Au coucher du soleil, ils se baignaient régulièrement dans la rivière qui coulait au-dessous, et le matin suivant, dès l'aurore, ils s'empressaient tous de renouveler les couleurs effacées de leurs figures.

Après avoir visité la demeure de Simon, le voyageur peut sans peine atteindre en quatre jours la grande chute de la Demerary. Chemin faisant, il rencontrera bien çà et là des endroits où la rivière se précipite avec une affreuse rapidité ; mais c'est à peine si dans la saison pluvieuse un seul roc apparaît au-dessus des eaux ; et ceux qui forment le lit même, seulement assez hauts pour en gêner le libre cours, ne montrent qu'ils sont là que par le bouillonnement qu'ils produisent. On ne peut donc dire que ce soient autant de chutes. Sauf ce petit changement d'aspect que présente le courant, l'étranger n'aperçoit rien de nouveau jusqu'à ce qu'il arrive à huit ou dix milles de la chute proprement dite. Chaque côté de la rivière offre encore, de même que plus bas, un rideau continu de bois. Toutes les productions végétales qu'on remarque entre les rochers de Saba se retrouvent aussi par delà ces rochers.

De la résidence de Simon à la grande chute, on rencontre cinq habitations ou plutôt cinq villages d'Indiens.

Il y en avait deux situés sur le bord de la rivière ; les trois autres étaient enfoncés à quelque distance dans la forêt. Ces villages consistaient les uns en quatre, les autres en huit huttes, qui étaient éparses sur environ un acre de terre qu'on avait défriché. A l'entour disséminés, s'élevaient quelques pupaws, quelques cotonniers et quelques arbres à chou des montagnes.

Au dernier de ces villages je me procurai un peu de ce poison appelé *wourali* ; il était contenu dans une petite gourde. L'Indien de qui je l'achetai s'en était, disait-il, servi pour tuer nombre de cochons sauvages et deux tapirs. Les apparences semblaient confirmer son dire, car d'un côté du vase, le poison, matière gommeuse et gluante, avait été presque ôté jusqu'au fond et à différentes fois, ce qui sans doute ne fût pas arrivé si au premier ou au second essai on ne l'eût pas reconnu bon. Du reste on éprouva devant moi sa force sur un chien de moyenne taille. On le blessa avec une flèche empoisonnée, mais à la cuisse, de manière que le poison ne se trouvait mis en contact avec aucune des parties vitales. Au bout de trois ou quatre minutes, la pauvre bête commença à se sentir atteinte, à flairer les moindres objets qu'elle voyait à terre autour d'elle, et à considérer attentivemont sa blessure. Bientôt après

elle chancela, se coucha et ne se releva plus. Elle fit entendre un aboiement qui n'annonçait pas qu'elle souffrît ; mais sa voix était basse et faible, et quand elle voulut aboyer de nouveau elle n'en eut pas la force. Elle mit alors sa tête entre ses pattes de devant, et, la relevant avec lenteur, tomba sur le côté. Ses yeux devinrent aussitôt fixes, et quoique de temps à autre ses extrémités remuassent convulsivement, elle ne montra plus la moindre velléité de relever encore la tête. Dès l'instant qu'elle se fut couchée, son cœur battit avec violence par intervalle, car à chaque deux secondes il s'arrêtait pour ensuite recommencer à battre. Ces battements continuèrent de plus en plus faibles quelques minutes après que toutes les autres parties du corps semblèrent mortes. Un quart-d'heure après avoir reçu le poison, le chien gisait immobile.

Trois ou quatre milles avant d'atteindre la grande chute, vous rencontrez de gros flocons d'écume qui flottent à droite et à gauche de vous. La rivière en est toute tachetée, et quand on approche davantage elle en paraît toute blanche. Enfin on voit la masse entière de l'eau tomber avec un horrible fracas, momentanément divisée par des rocs en deux torrents qui, se réunissant de nouveau, forment une petite île couverte de bois. Au-dessus de cette île il n'y a, pendant cette courte distance, qu'un seul canal où la Demerary bouillonne écumeuse et bondit avec rage parmi les énormes blocs de rochers qui obstruent

son cours. Plus haut, elle se sépare encore en deux ou trois bras, et des arbres poussent sur les quartiers de pierre qui ont occasionné ces séparations. Sur beaucoup de points, l'eau a rongé profondément les rocs et les a brisés en larges fragments, à force de les lancer les uns contre les autres.

Les arbres qui s'élèvent sur ces chaussées naturelles sont pleins de vigueur, quoique leurs racines soient à demi nues, et la plupart d'entre eux sans cesse fracassés par la violence des flots. Tel est le coup-d'œil général que la chute présente d'en bas de l'endroit où la rivière est redevenue calme et tranquille. Quelle que soit l'époque où on la visite, on n'y voit nulle part l'eau tomber perpendiculairement d'une grande hauteur ; mais le rugissement terrible et l'affreuse rapidité du torrent qui se précipite à travers un canal long, rocailleux et presque incliné à angle droit, produisent un bel effet, et le voyageur ne peut poursuivre son chemin sans être émerveillé d'un pareil spectacle. Aucun animal, aucune embarcation ne sauraient remonter à cette place la Demerary ; quelques instants suffiraient pour que l'un trouvât la mort et que l'autre fût brisée en pièces. Aussi les Indiens ont pratiqué dans la forêt, à quelque distance du bord, un chemin par lequel ils montent et descendent au besoin leurs canots pour les remettre ensuite à flot, soit au-dessus soit au-dessous de la chute.

Quand on veut atteindre la contrée des *Macoushis*,

mieux vaut, de l'endroit dont je parle, envoyer son canot par terre vers l'*Essequibo* que continuer à descendre la Demerary. Douze Indiens l'y porteront en quatre jours sans beaucoup de peine. On n'a pas besoin de l'accompagner soi-même, car on peut prendre un chemin encore meilleur et plus court. Quand on a quitté la demeure du chef, un demi-mille plus loin, on trouve sur le bord occidental de la rivière une petite crique. On la remonte l'espace de quelques cents verges; puis, l'abandonnant, on chemine à pied dans une direction ouest-nord-ouest vers l'Essequibo. La route est bonne, quoique les racines la rendent un peu raboteuse et que des arbres rabotés tombés l'embarrassent çà et là. Il y a bien aussi quelques raides montées et quelques descentes rapides, mais la plupart du temps elle est assez unie. On peut aisément, en un jour et demi, parvenir au terme de ce petit voyage. Les branches sous lesquelles vous passez sont si touffues, si entremêlées, que toute la durée du chemin vous ne sentez jamais le soleil sinon aux places où, par hasard, un arbre récemment tombé lui permet de darder sur vous ses rayons. Au reste, la forêt contient une multitude de cochons sauvages, de boblas, d'acoutis, de powis, de maams, de maroulis et de waracabas pour votre nourriture; et s'il vous prend envie de dormir, une seule feuille de troéli vous mettra à l'abri de toutes les injures de l'air.

Nous étions alors en pleine *Macoushie*. C'est la

dénomination que porte le pays habité par une tribu distincte des nombreuses tribus indiennes. Les Macoushis passent pour fort habiles à se servir du tube à vent, et leurs flèches donnent toujours la mort, à cause du poison dont elles sont impregnées. C'est de cette contrée que viennent les magnifiques perroquets appelés kessi-kessis. On y trouve des montagnes de cristal, et on y voit jusqu'à trois différentes espèces d'aras, qui toutes trois sont fort nombreuses. Là aussi pousse l'arbre d'où se tire la gomme élastique. Il est gros et aussi grand qu'aucun autre dans la forêt. Le bois ressemble à celui du sycomore. La gomme est contenue dans l'écorce. Lorsqu'on y fait une entaille, elle en sort aussitôt et assez abondante. Elle est tout-à-fait blanche et non moins épaisse que de la crême. Comme elle durcit presque immédiatement à sa sortie de l'arbre, il est fort aisé d'en recueillir une boule : on n'a besoin que de tourner le jus dans ses mains à mesure qu'il découle. Il devient presque noir dès qu'il est exposé à l'air, et tout de suite, sans qu'il subisse d'autre préparation, on peut s'en servir pour effacer le crayon. Enfin l'élégant oiseau à crête, nommé coq de rocher, est indigène des montagnes boisées de la Macoushie.

C'est dans cette contrée que se fabrique spécialement le poison *wourali*. Or, quoique le wourali soit employé par tous les sauvages de l'Amérique méridionale qui habitent entre la rivière des Amazones et l'Orénoque, c'est néanmoins la tribu des Macous-

his qui le fabrique plus violent que toutes les autres. Les Indiens qui avoisinent Rio-Negro ne l'ignorent pas et viennent jusqu'en Macoushie faire leur provision. C'est apparemment parce que le wourali qu'ils préparent est si recherché que les Macoushis le vendent si cher. Même, comme il m'arriva dans plusieurs huttes, ils ne veulent quelquefois pas en vendre tel prix qu'on leur offre. « C'est notre poudre, à nous, c'est notre plomb, disent-ils, et nous avons tant de peine à nous le procurer! » Quand l'un d'eux a besoin d'en confectionner, il part un jour ou deux d'avance et va dans la forêt chercher les ingrédients nécessaires. Parmi ces solitudes pousse une vigne appelée wourali, et qui donne son propre nom à ce poison, parce qu'elle sert principalement à le composer. Lorsque l'Indien en a coupé un nombre de branches suffisant, il déterre une racine très-amère, lie le tout ensemble, puis se met en quête de deux plantes bulbeuses qui contiennent un jus vert et glutineux. Il en remplit une petite gourde qu'il porte sur son dos avec les tiges de ces plantes, et enfin ne prend pas de repos qu'il n'ait trouvé deux espèces de fourmis.

L'une est fort grosse, noire et si venimeuse que sa piqûre donne la fièvre. On la rencontre le plus ordinairement à la surface du sol.

L'autre est petite et rouge, pique comme une ortie, et d'habitude construit son nid sous les feuilles d'un arbrisseau. Après les avoir rencontrées, il n'a

plus besoin de parcourir la forêt. Il lui faut encore certaine quantité de poivre d'Inde, mais il en cultive toujours par précaution autour de sa hutte. Il devra aussi mêler à tout le reste le venin de labarri et de counachouchi, deux serpents venimeux; mais il en a toujours en réserve; car lorsqu'il les tue, il ne manque jamais de leur arracher les dents qui le contiennent et de le garder avec soin.

Lorsqu'il a ainsi rassemblé les ingrédients nécessaires, il râpe le plus menu possible les sarments de vigne et la racine amère, puis met ces raclures dans une sorte de tamis fait de feuilles. Le tenant au-dessus d'un pot de terre, il y verse de l'eau, et la liqueur qui passe a l'air de café. Quand ce qu'il en désire est passé, il jette le marc dès lors inutile, broie les tiges bulbeuses, et avec ses mains en exprime dans le pot la dose de jus convenable. Enfin, il écrase et y mêle les dents de serpents, les fourmis et le poivre. Cela fait, il place le mélange sur un feu modéré; pendant l'ébullition il ajoute, en cas de besoin, quelques gouttes de la décoction de wourali, écume soigneusement avec une feuille, et le laisse bouillir jusqu'à ce qu'il vienne en un sirop épais d'une couleur brune très-foncée. Aussitôt qu'il est arrivé à cet état, on y plonge la pointe de quelques flèches pour en essayer la force. Si l'épreuve est satisfaisante, on le verse dans une calebasse, et on recouvre de plusieurs lits de feuilles, par dessus lesquelles on attache avec une corde un morceau de

peau de daim. On le serre alors dans la partie la plus sèche de la hutte, et de temps en temps on le suspend sur le feu pour combattre les effets nuisibles de l'humidité.

L'acte de préparer ce poison n'est pas regardé comme une affaire toute simple. Le sauvage peut façonner son arc, attacher la barbe à la pointe de sa flèche, et confectionner ses autres instruments de destruction, soit couché dans son hamac, soit au milieu de sa famille; mais s'il doit fabriquer le wourali, de nombreuses précautions sont supposées nécessaires. Il n'est permis ni aux femmes ni aux jeûnes filles d'être présentes, dans la crainte qu'Yubahou, le mauvais esprit, ne leur joue quelque tour. Le hangar sous lequel a bouilli le mélange passe pour souillé, et on l'abandonne à tout jamais. L'individu qui préside à l'opération doit être à jeun depuis le matin, et ne rien manger tant qu'elle ne soit finie. Il faut que le vase dans lequel bout le poison soit neuf et n'ait encore rien contenu, sinon le wourali n'aurait pas de force. Ajoutez que l'opérateur doit bien prendre garde de s'exposer à la vapeur qui s'en échappe pendant qu'il est sur le feu. Malgré cette précaution, et d'autres aussi, comme celle de se laver souvent la figure et les mains, les Indiens pensent encore que la santé en souffre. Ils disent que toujours après ils sont malades plusieurs jours de suite; mais, ce qui est plus probable, ils croient l'être. En tout cas, la préparation du wourali passe

certainement pour une œuvre sombre et mystérieuse, et, à ce qu'il semble, les Indiens s'imaginent qu'elle peut influencer d'une manière plus prompte sur d'autres personnes que sur celle qui le fait bouillir.

Maintenant, voyons comment s'emploie le wourali, et quelles sont les armes qui le portent à sa destination. Lorsqu'un indigène de Macoushie s'en va à la chasse du gibier, il ne prend que rarement son arc et son carquois. C'est de son *tube à vent* qu'il se sert alors. Le tube qui constitue ce singulier engin de mort est une des plus grandes curiosités de la Guyane. Il ne se trouve pas dans le pays même des Macoushis. Ces Indiens vous disent qu'il pousse au sud-ouest de leur territoire, dans les solitudes qui s'étendent de leur frontière au Rio-Negro. Il faut que ce roseau parvienne à une extraordinaire longueur, car la partie dont ils font usage est longue de dix à douze pieds, et on n'y peut apercevoir le moindre amincissement; les deux bouts sont aussi gros l'un que l'autre. Il est d'une couleur jaune très-luisante, et parfaitement uni en dedans comme en dehors. Il pousse creux, et dans toute son étendue on ne saurait distinguer ni nœud ni joint. Les naturels le nomment *ourah*. Ce roseau, par lui-même, est trop mince pour servir de tube à vent; mais il y a dans toute la Guyane une espèce de bambou plus gros et plus fort, et les Indiens y recourent comme à une sorte de fourreau dans lequel ils insèrent l'ourah. Ce bambou est brun, susceptible

d'un grand poli, et paraît comme avoir des jointures de six en six pouces. On l'appelle *samourah*, et la moelle intérieure s'en extrait aisément lorsqu'on l'a laissé quelques jours tremper dans l'eau. C'est donc l'ourah et le samourah, l'un dans l'autre, qui forment le tube à vent de Guyane. Celle des deux extrémités qui s'applique à la bouche est entourée d'une petite corde en herbe de soie, pour empêcher qu'elle ne se fende ; l'autre, qui est sujette à frapper contre la terre, est garantie au moyen de la graine du fruit nommé *acuero*, coupée horizontalement par le milieu et percée par le bout, de façon qu'on y insère l'extrémité du tube. Cette graine est fixée en dehors par une attache, et à l'intérieur remplie de cire d'abeilles sauvages. Les flèches qu'on lance avec cet instrument ont neuf ou dix pouces de long. Elles sont faites d'une feuille qui est dure, mais cassante et aussi pointue qu'une aiguille. Un pouce environ de la pointe est empoisonné. On brûle l'autre bout, afin de le durcir encore davantage, et on l'environne de coton par une longueur à peu près d'un pouce et demi. Il faut beaucoup de pratique pour bien disposer ce coton, qui doit avoir assez de volume pour remplir juste le creux du tube, et néanmoins ne pas gêner en y adhérant le vol de la flèche. On le fixe avec un fil en herbe de soie, pour qu'il ne bouge pas de place.

Les Indiens se sont montrés fort ingénieux dans la disposition du *carquois*, où ils renferment les

flèches qu'ils lancent avec leur tube. Il peut en contenir au moins de cinq à six cents. Généralement il est long de douze à quatorze pouces, et pour la forme ressemble à un cornet dans lequel on agite des dés. L'intérieur est un élégant ouvrage de vannerie en bois, si fin qu'on le prendrait pour de l'écorce de bambou, tandis que la couverture est toute d'une pièce et formée d'une peau de tapir enduite de cire. Autour du carquois et à égale distance des deux extrémités, est attachée une corde qui, en outre, fait un nœud assez large pour que le chasseur y passe le bras et l'épaule et puisse le porter quand il s'en sert. Près de l'ouverture est suspendu un petit paquet d'herbe de soie et la moitié de l'os de la mâchoire du poisson appelé *pirai*, avec lequel l'Indien apointit ses flèches. Avant de les mettre dans le carquois, il les attache avec deux ganses de coton, une à chaque bout, autour d'un bâton qui a presque la longueur du carquois lui-même. L'extrémité de ce bâton qui doit se trouver en haut, est muni de deux petites pièces de bois placées transversalement et entourées d'un petit cerceau qui leur donne l'air d'une roue ; c'est afin que la main ne soit pas blessée quand on renverse le carquois pour en faire sortir le paquet de flèches. Enfin au carquois est aussi attachée une espèce de corbeille qui contient le coton sauvage dont il est indispensable que le gros bout soit garni.

Son carquois de flèches empoisonnées sur l'épaule,

et dans la main son tube qu'il porte comme un soldat son fusil, voyez l'Indien s'avancer vers la forêt pour y tuer des pounès, des muroudis, des waracabas et d'autres oiseaux. Il s'en approche non moins silencieux que la nuit, et marche avec tant de précaution que les feuilles sèches dont la terre est jonchée ne frémissent pas sous ses pieds. Son oreille est ouverte au moindre bruit, tandis que son œil, aussi perçant que celui du lynx, cherche à découvrir des victimes dans les ombrages les plus épais. Souvent il imite leur cri, et les attire d'arbre en arbre jusqu'à ce qu'elles soient à sa portée. Quand elles ne sont plus qu'à deux ou trois cents pieds de distance, car il peut leur envoyer la mort d'aussi loin, il tire une flèche de son carquois, l'insère dans son tube et aspire l'air quelques secondes pour souffler ensuite avec plus de force. A une vingtaine de pouces du bout par lequel il souffle, sont fixées deux dents d'accouri qui lui servent de point de mire. Silencieuse et rapide, la flèche vole, et manque rarement d'atteindre l'objet contre lequel elle est lancée. Quelquefois l'oiseau blessé reste sur l'arbre où il a été atteint, et tombe après deux ou trois minutes; s'il peut encore déployer ses ailes, sa fuite est de courte durée; et l'Indien, suivant la direction qu'il prend, est sûr de le trouver mort. On pourrait croire que s'il n'a reçu qu'une blessure légère, le gibier s'échappera; mais non, quoique très sec, le wourali se mêle presque instantanément

au sang ou à l'eau avec lesquels il est en contact. Mouillez-vous le doigt, par exemple, et passez-le aussi vite que possible sur une flèche, vous êtes certain d'employer le poison. La moindre égratignure suffit pour que l'animal n'ait aucune chance de salut.

(Walterton.)

CHAPITRE X

BRÉSIL

Découverte du Brésil en 1500. — Le pape le divise entre les Portugais et les Espagnols — Arrivée d'Alphonse de Souza dans la baie de Rio-Janeiro. — Colonie française fondée au Brésil par Villegagnon en 1555; elle succombe sous les attaques du Portugais. — Révolution du Brésil en 1821 : dom Pédro empereur. — Etendue et population de ce vaste empire. — Principales tribus indiennes du Brésil : les *Guaranis*, débris de l'empire des Jésuites; les *Brésiliens;* les *Tupinambas*, tribus anthropophages; les *Bouticoudos*, leur cruauté barbare; les *Saikicés* ou coupe-tête; les Indiens de *Sarahyba*. — Population européenne du Brésil : les *Cinganos* ou Bohémiens, leurs vices et leurs richesses. — *Rio de Janeiro :* immense étendue de son port; le *Géant couché ;* aspect de la ville nouvelle, le *Campo de Santa Anna*. — Beauté du climat et richesse du sol. — Progrès de la civilisation au Brésil. — *Fernambouc :* son admirable situation; irrégularité de ses maisons et malpropreté de ses rues. — Une chasse au caïman. — Les mines d'or et de diamants.

Le Brésil, dont Rio de Janeiro est la capitale, fut découvert en 1500 par l'Espagnol Vincent Yanès Pinzon.

Pedro Alvarez Tabrol, qui y toucha quelques mois après en se rendant au cap de Bonne-

Espérance, fut le second Européen qui aborda dans cette contrée, à laquelle il donna le nom de Santa Cruz ; il en prit possession au nom du roi de Portugal. La cour d'Espagne se plaignit vivement de cette invasion d'un continent sur lequel elle prétendait avoir le droit de première découverte, et en référa au pape, qui essaya de concilier les deux parties en traçant d'autorité la fameuse ligne de démarcation à cent lieues à l'ouest des Açores. Cette ligne ne pouvait évidemment atteindre la vraie position du Brésil ; mais deux géographes, don Pédro Manez et Texeira, ayant dans leurs cartes avancé le Brésil de deux degrés de plus à l'est, cette erreur, probablement volontaire, fit entrer dans l'hémisphère des Portugais une portion de la contrée en litige. Plus tard, différents traités la leur abandonnèrent tout à fait.

Après Tabrol, le Brésil fut visité par d'autres navigateurs espagnols et portugais, et entre autres par Magellan, qui reconnut en 1519 la baie de Rio de Janeiro, et qui lui donna alors le nom de Bahia di Santa Lucia, parce qu'il y était entré le 15 décembre, jour de la fête de cette sainte.

Pendant plusieurs années, le Portugal parut ne point s'occuper du Brésil ; enfin, en 1530, le roi Jean III fit armer une flotte, dont il donna le commandement à Alphonse de Souza, avec l'ordre d'explorer de nouveau les côtes de ce pays depuis Bahia jusqu'à Rio de la Plata, et d'établir une

colonie au lieu qui lui semblerait le plus convenable. Le résultat des voyages précédents était si peu connu que lorsque Souza arriva, le 1er janvier 1531, à l'entrée de la baie découverte par Magellan, il crut y arriver le premier, et la prenant pour l'embouchure d'une grande rivière, il la nomma Rio de Janeiro (rivière de Janvier), à cause de l'époque de l'année à laquelle on se trouvait.

Rien n'indique, du reste, qu'à cette époque les Portugais aient jeté dans ce lieu les fondements d'une colonie, puisque nous voyons en 1555 Nicolas Durand de Villegagnon, vice-amiral de la marine française, obtenir du roi Henri II, à la sollicitation de l'amiral de Coligny, deux vaisseaux pour aller former un établissement dans une baie voisine du cap Frio, où depuis plusieurs années des armateurs de Dieppe allaient chercher de riches cargaisons de bois au Brésil.

Villegagnon s'établit dans la baie de Rio de Janeiro, et éleva sur une petite île qui s'y trouve, un fort qui, bien que reconstruit plusieurs fois, porte encore son nom. Quatre années s'étaient écoulées, et la colonie naissante semblait devoir prospérer, lorsque les Jésuites de Bahia (*San Salvador de Bahia de todos Santos*) éveillèrent l'attention de la cour de Lisbonne sur la nécessité d'arrêter promptement les progrès des Français qui, liés avec les indigènes, et ne négligeant aucun moyen pour augmenter leur territoire, menaçaient ainsi le commerce et la navi-

gation des Portugais. Plusieurs expéditions furent envoyées : la lutte dura six ans; ce fut la colonie française qui succomba; elle avait existé dix ans : les guerres civiles qui désolaient notre pays à cette époque n'avaient point permis à la métropole de jeter un coup-d'œil sur un établissement aussi éloigné, encore moins de lui envoyer des secours. Toutefois il est impossible, dit l'auteur de la narration, de ne point éprouver un sentiment de douleur, en voyant le sort funeste de tant de colonies du même genre, qui ont été fondées par nous et qui nous ont échappé. Malgré soi, on est conduit à se rappeler cette pénible réflexion d'un ancien auteur : « Que ces colonies éphémères n'ont servi qu'à montrer le chemin aux autres nations, leur défricher un peu le terrain, et leur faire connaître qu'on y pouvait faire des établissements solides, riches et puissants. »

Le Brésil partagea le sort du Portugal, lorsque le royaume fut réuni à la monarchie espagnole par l'usurpation de Philippe II (1580). Les Hollandais, de leur côté, ayant secoué le joug de l'Espagne, lui enlevèrent une partie de cette colonie. Mais une révolution ayant replacé la famille de Bragance sur le trône, le Brésil retourna aux Portugais, qui en restèrent paisibles possesseurs jusqu'en 1821, époque à laquelle les juntes provinciales résolurent de secouer le joug de la métropole ; celle de Rio de Janeiro donna le signal, en saluant du titre d'empereur, Don Pédro, fils aîné du roi Jean VI. Le nou-

veau monarque promulgua une constitution qui fut soumise à l'acceptation du peuple, et à laquelle il prêta lui-même serment le 25 mai 1824. En vertu de cette constitution, le Brésil devint une monarchie constitutionnelle et héréditaire de mâle en mâle. En 1831, une nouvelle révolution força l'empereur Don Pedro à abdiquer en faveur de son fils Don Pedro II encore au berceau : ce dernier règne aujourd'hui.

L'empire du Brésil, qui s'étend du 4° 33' de latitude sud, et du 37° 45' au 70° 4' de longitude ouest, est borné au nord par la république de Colombie, la Guyane et l'Océan : à l'ouest par la Colombie, le Pérou, la Bolivia, le Paraguay et la république Argentine ; au sud par le Paraguay, la Banda orientale (Monte Video) et l'Océan; à l'est enfin, par le même Océan. Sa superficie est de 483,009 lieues carrées, et sa population de 5,310,000 habitants, blancs, noirs libres, sang mêlé libres, esclaves nègres ou mulâtres, Indiens, etc.

Parmi les Indiens, on remarque les *Guaranis* des Sept-Missions, dans la province de San-Pedro ; ils forment avec ceux du Paraguay tout ce qui reste du vaste empire des Jésuites dans l'Amérique méridionale ; puis les *Brésiliens* proprement dits, qui, répandus sous différents noms dans toute la contrée, ne comptent maintenant qu'un petit nombre de tribus.

Les *Tupinambas*, dont le nom, du mot *toupon* (tonnerre), indique la force et le courage, sont encore des plus puissantes tribus ; anthropophages, ils

cherchent dans toutes les rencontres à faire le plus grand nombre possible de prisonniers, et les ramènent avec eux comme des trophées vivants de leur victoire. Loin de les mettre à mort sur-le-champ, par un raffinement de cruauté à peine croyable, ils les nourrissent avec soin, leur permettent de choisir des épouses, et finissent cependant par les massacrer pour servir à leurs affreux festins. Après les Tupinambas, nous citerons les *Bouticoudos*, peuplade nombreuse qui vit aussi en anthropophages, et qui se distingue par son habileté à tirer de l'arc. Le fait suivant fera voir toute la barbarie de ces sauvages; nous l'empruntons à la piquante relation que M. Jacques Arago a donnée du voyage de l'Uranie : « M. Lansdorff, chargé d'affaires russes, désirant joindre aux richesses de son cabinet un crâne de Bouticoudo, fit savoir au chef d'une tribu que, s'il lui en envoyait un, il recevrait en échange un grand nombre de curiosités et quelques armes en fer. Au lieu de lui faire parvenir un simple crâne, le chef auquel il s'était adressé lui envoya un jeune Bouticoudo, afin d'en faire ce qu'il jugerait convenable. L'enfant croyait aller à la mort, et M. Lansdorff eut beaucoup de peine, pendant les premiers jours, à lui persuader que les vivres qu'il lui présentait et les caresses avec lesquelles il cherchait à le rassurer n'étaient point les préludes de son supplice.

Les Bouticoudos ont l'habitude de se percer la lèvre inférieure pour y fixer un morceau de bois assez

volumineux ; cet ornement leur donne un aspect hideux.

Les *Mundrucus*, qui donnent leur nom à une province, sont de tous les sauvages du Brésil les plus redoutés ; les autres indigènes les appellent *Paikicé* (coupe-tête), parce qu'ils ont l'habitude de décapiter tous les ennemis qui tombent en leur pouvoir, et d'embaumer leurs têtes, de manière à ce qu'elles se conservent pendant de longues années aussi fraîches que si on venait de les priver de vie. Leurs cabanes sont décorées de ces horribles trophées, et celui qui en réunit dix peut être choisi chef de sa tribu.

Quelques autres nations, dont les noms barbares offrent peu d'intérêt, parcourent encore les vastes contrées qui composent l'empire du Brésil ; également féroces, elles se livrent entre elles des combats meurtriers qui finiront bientôt par les faire disparaître complètement.

Aux environs de Rio de Janeiro, quelques indigènes, depuis longtemps convertis au christianisme, se sont établis dans des aldées ou villages ; presque entièrement fondus maintenant avec les Portugais, ils sont difficiles à reconnaître.

D'autres n'ont accepté qu'une demi-civilisation ; ils habitent les rives du Parahyba ; et bien qu'ils aient adopté les vêtements européens, bien qu'ils aient à peu près renoncé à leur langue maternelle pour parler le portugais, aucune industrie européenne n'a pris faveur parmi eux : leurs soins se

bornent uniquement à la chasse, à la culture d'un petit nombre de plantes usuelles, à la fabrication de leurs arcs, de leurs flèches et de quelques poteries grossières. Quelques-uns sont chrétiens ; d'autres ont conservé leur ancienne croyance, ou pour mieux dire, n'en ont pas, bien qu'en général les doctrines religieuses de tous ces peuples soient fondées sur le dualisme du génie du bien et celui du mal.

Nous venons d'examiner la population indigène du Brésil ; jetons maintenant les yeux sur celle qui forme à proprement parler la population de l'empire. « Chose étrange ! dit M. de Freycinet, la race indigène, jadis si multipliée, forme aujourd'hui la plus petite partie, la plus misérable des habitants de ces contrées. Des Portugais, des descendants de Portugais, plusieurs familles suisses, beaucoup d'esclaves africains du Congo, de Benguela, de Cabinde et d'Angola, quelques métis survenant des croisements des Européens, soit avec les naturels du pays (Mamelucos), soit avec les nègres (Muletos), tels sont les éléments divers dont la population de Rio de Janeiro se compose ; car nous ne saurions ranger dans une catégorie distincte le petit nombre de marchands ou d'ouvriers des autres nations qui, abandonnant le sol de la patrie, sont venus sur ce point porter leur industrie ou leur fortune. »

La population des autres villes de l'empire se compose, comme celle de Rio de Janeiro, de tous ces éléments divers ; mais il en est un néanmoins

qui ne se rencontre que dans la capitale. « Rien n'est plus digne de piquer la curiosité, poursuit M. de Freycinet, que la présence de ces individus cosmopolites, désignés en France sous les noms impropres d'Egyptiens, de Bohémiens, et connus ici comme en Portugal sous celui de *Cinganos*. Dignes descendants des parias de l'Inde, d'où il ne paraît pas douteux qu'ils tirent leur origine, ainsi que s'attache à le prouver M. Greliman dans ses curieuses recherches sur cette matière, les Cingamos de Rio de Janeiro affectent, comme eux, l'habitude de tous les vices, une propension à tous les crimes. La plupart, possesseurs de grandes richesses, étalent un luxe considérable en habillements et en chevaux, particulièrement à l'époque de leurs noces qui sont très-somptueuses; ils se plaisent communément au milieu de la débauche et de la fainéantise. Fourbes et menteurs, ils volent tant qu'ils peuvent dans le commerce; ils sont aussi de subtils contrebandiers. Ici, comme partout où l'on rencontre cette abominable race d'hommes, leurs alliances n'ont jamais lieu qu'entre eux; ils ont un accent et même un jargon particulier. Par une bizarrerie tout-à-fait inconcevable, le gouvernement tolère cette peste publique: deux rues particulières leur sont affectées dans le voisinage du Campo Santa Anna; elles portent le nom de *Rua* et de *Traversa dos Cingamos*[1].

[1] Les Bohémiens sont répandus tout à la fois en Asie, dans dans les parties septentrionales de l'Afrique, ainsi que dans tous les

Le Brésil est divisé en dix-huit provinces, dont plusieurs sont elles-mêmes subdivisées en *comarcas*. *Rio de Janeiro*, ou, comme on dit dans le pays, *San Sébastino de Rio de Janeiro*, est la capitale de la province du même nom et de tout l'empire. Bâtie au fond de la baie, c'est une grande et belle ville, possédant l'un des plus considérables ports de l'Amérique. Plusieurs îles s'élèvent en dehors de ce port, dont l'entrée assez étroite est fermée d'un côté par une montagne en cône.

Ce cône ou pain de sucre forme le pied de ce qu'on appelle le *Géant couché*, parce qu'en effet les contours des montagnes offrent la silhouette frappante d'un homme étendu sur le dos. La vue si singulière de cette montagne ne saurait être trop recommandée aux navigateurs, afin qu'ils ne puissent manquer l'entrée de la baie que le pied du Géant leur indique avec plus de précision peut-être que ne ferait un phare.

L'entrée du même port est fermée de l'autre côté par un énorme rocher de granit, sur lequel s'appuie le fort de Santa Cruz, dans l'intérieur de la baie. Deux autres forts, celui de Villegagnon et celui

états de l'Europe, principalement en Espagne, en Italie et en Allemagne. Par des calculs modérés, Grellman a trouvé qu'en 1783 on ne pouvait pas en porter le nombre en Europe à moins de sept à huit cent mille individus. Cet essaim de vagabonds commença à s'y introduire en 1417, c'est à dire peu après les fameuses et sanglantes guerres de Tamerlan dans l'Inde; dix ans plus tard, ils parurent en France, où ils sont, au reste, moins répandus qu'ailleurs, si ce n'est peut-être en Alsace et surtout en Lorraine.

das Cobras (des Couleuvres) sont construits sur des îlots du même nom.

Rio de Janeiro est divisé en ville vieille et en ville neuve; celle-ci a été bâtie depuis 1808, à l'ouest de la première; la vaste place de Santa Anna les sépare. A l'exception des édifices publics, la vieille ville ne présente que de misérables constructions et des rues étroites et tortueuses. La ville nouvelle serait admirée même en Europe; les rues sont larges, tirées au cordeau, bien pavées et garnies de trottoirs; les maisons, bâties en brique ou en granit, joignent l'élégance à la commodité. Parmi les rues, on remarque celle *do Ouvidor*, où l'on trouve les plus riches magasins de la ville, et où se sont établies la plupart des marchandes de modes françaises, qui sont nombreuses à Rio de Janeiro. Il y a plusieurs belles places, entre autres celles du Château, sur laquelle se trouve le palais impérial et le *Campo de Santa Anna*, l'un des plus vastes porallélogrammes connus. Le palais, ainsi que les différents châteaux situés aux portes de la ville, n'offre rien de remarquable sous le rapport de l'architecture; il en est de même de la plupart des autres édifices; les églises mêmes brillent plus par leur luxe intérieur que par leurs décorations extérieures.

Peu de pays sont aussi favorisés de la nature que le Brésil. Elle lui a accordé avec profusion non-seulement tout ce qui est nécessaire à la vie, mais

encore tout ce qui peut flatter le goût et satisfaire la cupidité.

Le sol de cette terre promise produit en abondance les fruits les plus délicieux; les forêts renferment une foule d'animaux à chair délicate et savoureuse; d'innombrables poissons habitent les mers et les fleuves. Les montagnes recèlent dans leurs flancs des diamants et d'autres pierres précieuses; les rivières roulent des paillettes d'or. Ajoutez à tant d'avantages un climat chaud, mais tempéré par des pluies fréquentes qui rafraîchissent l'air et préviennent les maladies épidémiques, une mer calme que ne troublent jamais les terribles ouragans qui ravagent les Antilles et l'île de France. Avec tant d'éléments de prospérité, tous les arts de la civilisation ne peuvent manquer de prendre au Brésil un rapide essor; déjà depuis quelques années, le peuple brésilien est en marche, et rien ne l'arrêtera désormais, s'il sait se garantir de l'anarchie qui désole les nouvelles républiques de l'Amérique.

(De Freycinet.)

FERNAMBOUC.

Quand vous arrivez dans la baie de Fernambouc, et que les rivages commencent à devenir visibles, devant vous se développe un spectacle de plus en plus délicieux. Les montagnes, revêtues de bois, se

lèvent graduellement les unes derrière les autres dans l'intérieur des terres, sans qu'aucune d'elles ait pourtant une élévation considérable. Une singulière ligne de rochers se prolonge parallèlement à la côte et forme le hâvre, car c'est entre ce récif et la ville que mouillent les vaisseaux. Le passage par lequel vous pénétrez dans ce hâvre est très-étroit et défendu par un fort bâti sur les rochers. A main droite, vous avez le mont Olinda tout couvert de maisons et de couvents; à main gauche, une île plantée d'épais cocotiers qui augmente encore la beauté de la scène. Il y a deux autres forts bien construits sur l'isthme, entre l'Olinda et Fernambouc, et une colonne au milieu pour aider le pilote.

Fernambouc contient probablement plus de cinquante mille âmes. Cette ville est divisée en trois parties distinctes, qui pourtant sont de niveau, quoique l'une occupe l'extrémité d'une péninsule, l'autre une île, et la troisième le continent. Bien qu'elle ne soit qu'à quelque degré de la ligne, le climat y est entièrement salubre et, grâce aux brises rafraîchissantes de la mer, presque tempéré. Si, chose qui n'était pas impossible, l'art ou même le bon sens eût fait pour Fernambouc autant que la nature, ce serait aujourd'hui un des plus beaux ornements de la côte brésilienne; mais point! A voir cette cité, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'idée que chaque habitant, lorsqu'il a bâti sa maison, n'a été mû que par un sentiment d'égoïsme,

n'a envisagé que son intérêt personnel, et n'a nullement pris l'utilité générale en considération. Aussi souhaiteriez-vous qu'une place si fameuse par son hâvre, si favorisée par le climat, ou si bien située pour le commerce, se fût élevée sous les auspices d'une Didon et non sous ceux d'un Bragance.

Quand vous parcourez les rues, l'aspect des habitations n'a rien qui flatte les yeux : les unes sont très-hautes, les autres très-basses; celles-ci viennent d'être badigeonnées à neuf; celles-là, au contraire, sont si sales, si dégoûtantes, si négligées, qu'elles paraissent ne pas avoir de propriétaires : puis, c'est partout un manque déplorable de propreté; partout ce sont des tas d'immondices, d'ordures et de fumier qui obstruent la voie publique et qui révoltent un Européen, et quand le vent se met à souffler par hasard, il est bientôt assailli par un nuage de poussière qui n'est rien moins que parfumée.

Quand on contemple le fort de Fernambouc, plein des vaisseaux de toutes les nations; quand on sait que les plus précieuses marchandises de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie y arrivent sans cesse; quand on voit l'immense quantité de coton, de bois de teinture et de fruits délicieux que les campagnes environnantes versent dans la ville, il est impossible de ne pas s'étonner comment les citoyens peuvent n'avoir nul souci d'introduire dans leurs murs ces mille commodités publiques, qu'on s'attend toujours

à rencontrer dans une vaste et opulente cité. Si pourtant eux-mêmes sont satisfaits, il n'y a plus rien à dire.

Les environs de Fernambouc sont fort jolis. Vous voyez des maisons de campagne dans toutes les directions, et çà et là vous rencontrez des plantations de cannes à sucre qui enrichissent la scène. Les palmiers et les cocotiers, le bois d'orangers et de citronniers, enfin tous les différents fruits particuliers au Brésil abondent à profusion autour de la ville. Il y a sur le mont Olinda un jardin public de botanique, mais trop petit, incomplet et mal cultivé. Dans les forêts, qui s'étendent à plusieurs lieues, habite une incroyable multitude de bêtes féroces, d'insectes, de serpents et d'oiseaux. Outre un brillant plumage, beaucoup de ces derniers ont un chant délicieux. Le *troupiole*, renommé pour ses riches couleurs, chante mélodieusement tout près des murs.

Le *finch* à tête rouge, plus gros que le moineau européen, fait retentir des accords aussi doux que variés, en compagnie avec deux espèces de roitelets, peu avant l'aurore. Il y a aussi plusieurs sortes de grives, dont la voix est un peu différente de celle d'Europe, et deux variétés de linottes, dont le chant est très-suave.

Watterton rapporte ainsi une chasse au caïman qu'il fit au nord du Brésil :

Le lendemain, après notre arrivée sur le bord de la rivière, à une place où mes deux compagnons me

disaient que nous avions bonne chance de trouver des caïmans, nous suspendîmes à des arbres qui s'avançaient au-dessus du fleuve les hameçons garnis d'un appât convenable, dont j'avais eu soin de me munir. Bientôt, en effet, quand nous fûmes éloignés à certaine distance, les caïmans quittèrent leurs retraites, et nous pûmes distinguer leur bruit par intervalle au milieu de celui des jaynars, des hibous, des suce-chèvres et des grenouilles. C'était un son bizarre et effrayant. Vous eussiez dit un soupir longtemps comprimé qui soudain s'échappait, et si fort qu'on devait l'entendre à plus d'un mille. D'abord un seul poussa cet horrible cri, puis un autre lui répondit, puis tous lui répliquèrent. Avant de nous endormir, de nos hamacs nous les vîmes, tant le clair de lune était brillant, tourner autour de nos hameçons. Néanmoins, au jour, nous trouvâmes les appâts mangés, sans qu'aucun caïman se fût pris. La nuit suivante, nous essayâmes, sans plus de succès, dans un autre endroit. Quatre soirs de suite en ce même lieu, où foisonnaient pourtant ces maudits animaux, nous jetâmes inutilement nos lignes. Comme je passais les jours à parcourir les bois environnants, il m'arriva de rencontrer la hutte d'un Indien, qui m'invita à dîner avec lui, et tandis que nous mangeâmes ensemble une cuisse de singe rouge, je lui contai nos mésaventures. Cet homme m'accompagna à mon retour pour voir nos hameçons, et quand je les lui montrai, il secoua la tête, éclata

de rire, et déclara qu'ils ne valaient rien. Lorsqu'il était jeune, il avait vu son père prendre des caïmans. Il promit de m'apporter le lendemain l'appareil convenable. Il tint parole ; et, grâce à lui, le matin d'après j'eus à ma discrétion une noble bête, longue de onze pieds, attachée au bout d'une corde. Il ne s'agissait plus que de la tirer hors de l'eau sans endommager ses écailles. Mes compagnons voulaient le tuer à coups de fusil, l'Indien à coups de flèches ; tout cela ne faisait pas mon affaire, car j'étais décidé, lorsque j'avais parcouru trois cents milles pour trouver un caïman, à n'en pas rapporter un qui fût mutilé. J'ordonnai à mes gens de tirer la corde de loin, puisqu'ils n'osaient le faire de près ; et me postant au bord de l'eau, j'attendis de pied ferme l'animal, armé du mât de notre canot, pour le lui plonger dans la geule, si en touchant au rivage il l'ouvrait pour me dévorer. Quand il n'en fut plus qu'à deux verges, il me parut plein de trouble et de crainte. Je jetai mon mât, et m'élançant sur son dos, je me plaçai à califourchon. J'eus le bonheur de lui empoigner aussitôt les deux pattes de de devant, que je retournai de façon à presque les rejoindre et qui me servirent de bride sur ce coursier d'un nouveau genre. Le caïman revenu de sa surprise, et sans doute présumant qu'il portait un ennemi, se mit à plonger avec fureur, à battre le sable de sa longue et puissante queue. Mais enfin il se fatigua, et alors mes gens nous tirèrent sur la

grève. Là nous le maîtrisâmes, comme nous avions fait pour le coulacamara que nous avions pris quelques mois auparavant.

On peut dire que le dos du caïman est presque impénétrable aux balles du fusil; mais ses flancs ne sont pas à beaucoup près aussi forts, et une flèche les traverse aisément. De fait, s'ils étaient aussi durs que le dos et le ventre, il n'y aurait dans le corps de cet animal aucune partie assez molle et assez élastique pour qu'elle pût prêter autant que l'exige la nature lorsqu'il vient de prendre ses repas. Le même animal n'a point de molaires; ses dents sont uniquement faites pour saisir et pour avaler, et il en a trente-deux à chaque mâchoire. Peut-être n'en existe-t-il pas dont la physionomie dénote plus évidemment la cruauté et la malice que celle des caïmans.

Il est le fléau et la terreur de toutes les grandes rivières de l'Amérique du Sud. J'ai entendu un Espagnol qui était gouverneur d'Angustura, ville située sur le bord de l'Orénoque, raconter qu'en sa présence, par une belle soirée, tandis que les habitants se promenaient le long du fleuve, un caïman avait saisi un homme, et l'avait emporté avant que personne eût le temps de le secourir. Les cris de la victime, disait le narrateur, étaient affreux, pendant qu'on l'entraînait ainsi. L'animal plongea aussitôt avec sa proie, et on ne vit plus rien.

(Watterton.)

RICHESSES DU BRÉSIL.

Rien n'est plus riche que le coup-d'œil des paysages qui s'offrent de toutes parts aux environs de Rio-Janeiro. Cette ville est l'entrepôt et le débouché principal des richesses du Brésil. Les mines appelées générales sont les plus voisines de la ville, dont elles sont distantes environ de soixante-quinze lieues. La mine de Sero Frio, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamants qui proviennent du Brésil. Ils se trouvent dans le fond d'une rivière qu'on a soin de détourner, pour séparer ensuite d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit, les diamants, les topazes, les chrysolithes et autres pierres de qualités inférieures.

Toutes ces pierres, excepté les diamants, ne sont pas de contrebande ; elles appartiennent aux entrepreneurs. Tout l'or qu'on retire des mines ne saurait être transporté à Rio-Janeiro, sans avoir été remis auparavant dans des maisons de fondation établies dans chaque district où se perçoivent les droits. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids et leur numéro. Tout cet or a été touché par une personne préposée à cet effet, et sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnaies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres, appartenant aux particuliers, sont enregistrées dans le comptoir de la Praybuna, à trente lieues de Rio-Janeiro.

Les particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or en barres qui leur revient, à la monnaie de Rio-Janeiro, où on leur donne la valeur en espèces monnayées. L'hôtel des monnaies de Rio-Janeiro est un des plus beaux qui existent; il est muni de toutes les commodités nécessaires pour y travailler avec la plus grande célérité.

(Bougainville.)

CHAPITRE XI

BUENOS-AYRES. MONTE-VIDEO.

Buenos-Ayres; son climat humide, ses habitations incommodes. *Gaucho* portant du lait. — *Monte-Video;* les *Pampas;* la chasse aux bœufs; les Gauchos habiles cavaliers; les chevaux sauvages dans les Pampas; aspect oriental de la ville de Monte-Video. — La république de l'*Uruguay* toujours en guerre avec la république Argentine.

La capitale des Provinces-Unies du Rio de la Plata est loin d'offrir une résidence agréable aux personnes accoutumées à toutes les commodités des villes d'Europe. L'eau d'abord y est détestable, fort rare et par conséquent chère. Les rues sont mal pavées et malpropres, et jamais je ne suis entré dans de plus vilaines maisons. Les murailles en sont toujours, à cause du climat, humides, moisies, et ne peuvent garder aucune peinture. Les planchers ne sont jamais couverts que de carreaux mal joints, presque tous fendus, et plus hauts les uns que les autres. Les toits n'ont pas de plafonds; et les habitants, pour se chauffer, ne savent que

boire du matte bouillant, ou s'entasser autour d'un feu de charbon, qu'ils laissent préalablement dehors jusqu'à ce que le gaz de l'acide carbonique se soit dégagé. Un des tableaux les plus bizarres que présentent l'intérieur et les environs de Buenos-Ayres, c'est le jeune *Gaucho* qui apporte le lait. Sa marchandise est renfermée dans six ou huit grosses bouteilles de terre qui sont suspendues de chaque côté de sa selle. Il n'y a ordinairement pas de place pour les jambes de l'enfant, qui chevauche accroupi comme une grenouille.

(Head.)

MONTE-VIDEO.

La *Physicienne*, partie de la baie des Français le 27 avril, eut une traversée assez favorable jusqu'à l'embouchure du Rio de la Plata; mais en entrant dans le fleuve, elle reçut quelques rafales de ce vent terrible appelé pampero, parce qu'il vient des Pampas. Le nom de *Pampas*, mot qui appartient à l'une des langues indigènes de l'Amérique du sud, est donné par les géographes à ces vastes plaines qui s'étendent de Buenos-Ayres jusqu'au pied des Andes. Desséchées en été par un soleil brûlant, les Pampas se couvrent dans la saison des pluies d'une espèce de trèfle dont la fleur est d'un blanc jaunâtre. Dépourvues d'arbres, elles ne sont arrosées que par quelques ruisseaux saumâtres,

sur les bords desquels viennent camper des hordes nomades. Elles sont plus ou moins empreignées de sel ; le salpêtre y abonde aussi, et il arrive souvent qu'après une pluie, le sol en paraît entièrement blanchi comme une couche de neige. Leur aspect a, du reste, quelque analogie avec celui des Llanos, de l'Orénoque et des Savanes de l'Amérique septentrionale. Au milieu de ces plaines immenses, paissent en liberté d'innombrables troupeaux de bœufs et de chevaux sauvages, provenant de ceux qu'y amenèrent les premiers conquérants européens. Les bœufs fournissent les peaux et les cuirs de Buenos-Ayres si estimés en Europe ; ce sont les Gauchos qui leur font la chasse, et qui en abattent jusqu'à deux cent mille par an, avec les longs lacets garnis de plomb dont ils se servent avec une si admirable dextérité. Les Gauchos dont nous venons de parler habitent le nord des Pampas depuis Buenos-Ayres jusqu'à San-Luis et Mendoza ; ils sont d'origine espagnole, et descendent des familles établies dans le pays à l'époque de la conquête ; mais la chaleur du climat et plutôt encore leur mélange avec les Indiens, ont bronzé leur teint et modifié leur physionomie primitive. Toujours à cheval, rappelant, pour ainsi dire, les Centaures de la fable, chasseurs et bergers, ils regardent comme indignes d'eux de fouler la terre ; ils vivent dans l'indépendance la plus absolue et se distinguent par leur bravoure et leur hospitalité. Les chevaux dont ils

se servent, peu remarquables par leur encolure, ont le pied sûr, une grande vivacité de mouvements, une agilité extraordinaire, de la douceur, du courage, de la sobriété. On ne les élève point dans les écuries ; ils sont lâchés dans les Pampas, où on va les chercher quand on en a besoin ; on conçoit qu'ils sont d'un prix fort modique et en conséquence d'un usage fort général ; aussi, dans les états de Buenos-Ayres et de Monte-Video, tout le monde sort-il monté, et il n'est pas rare de voir un mendiant implorer à cheval la charité publique. Quelques Indiens indomptés errent à l'ouest et au sud des Pampas, et ne vivent que de pillage ; ils sont tellement redoutés, que les conducteurs des charrettes à bœufs, seul moyen de communication entre Buenos-Ayres et le Pérou, se réunissent en caravanes pour repousser leurs attaques.

Monte-Video, dont le nom a si souvent retenti dans ces derniers temps pendant nos démêlés avec la république Argentine, porte aussi le nom de San-Felipe. Cette ville s'étend en amphithéâtre sur une petite presqu'île de la rive gauche du Rio de la Plata, à l'entrée même du fleuve qui présente sur ce point l'apparence d'un vaste bras de mer. La forme carrée des maisons, terminées en terrasse, et n'ayant pour la plupart qu'un rez-de-chassée, leur blancheur éclatante, la forme pyramidale de quelques belvédères, la bizarrerie des tours de la cathédrale, dont les petits dômes sont recouverts de

faïence, tout, dit un voyageur moderne, jusqu'à la population qui l'habite et au sol qui l'entoure, lui donne l'aspect d'une ville de Syrie. Le port de Monte-Video, bien qu'exposé à la violence des vents d'ouest (pamperos), est plus commode que celui de Buenos-Ayres; mais il a l'inconvénient d'être peu profond.

Monte-Video, avec son territoire, formait la province nommée *Banda orientale*, et faisait partie de l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres; elle fut ensuite réunie au Brésil. et devint pendant plusieurs années un sujet de contestations sérieuses entre cet empire et la république de Rio de la Plata. Enfin chacun des partis renonça à cette possession, et en 1828 la Banda-Orientale fut déclarée indépendante sous le nom de république de l'Uruguay. Cette indépendance paraît maintenant menacée par les *Argentins*. Peu de villes en Amérique ont plus souffert que Monte-Video des guerres extérieures et intestines. Son commerce, naguère si florissant, est diminué des trois quarts, et sa population qui s'élevait à vingt-six mille âmes, en compte à peine quinze mille.

En quittant Monte-Video, la corvette fit voile pour Rio-Janeiro, où elle arriva vers la mi-juin, après une traversée pénible, et démâtée de son beaupré. Elle ne reprit la mer qu'à la mi-septembre, et vint mouiller le 13 novembre suivant en rade de Cherbourg.

(De Freycinet.)

CHAPITRE XII

PATAGONIE. ILES MALOUINES OU FALKLAND.

Portrait des *Patagons* : leur taille colossale, leur costume bizarre, leurs figures peintes. Visite du capitaine Byron aux Patagons : il leur distribue du ruban, des rassades et du tabac ; impression produite par leur stature gigantesque. — Iles *Malouines* ou *Falkland* : histoire de leur découverte ; établissement de la *Baie des Français*, cédée aux Espagnols en 1767 ; rivalité des Anglais et des Espagnols. Climat froid de ces îles ; leur situation avantageuse pour la navigation.

Le capitaine Byron raconte ainsi son arrivée chez les Patagons :

« A notre arrivée, j'observai avec ma lunette une troupe d'hommes à cheval qui arboraient une espèce de pavillon ou mouchoir blanc, et qui du rivage nous faisaient signe d'aller à terre. Curieux de connaître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames ; je m'y embarquai avec M. Marshall, mon second lieutenant, et un détachement de soldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage, suivis du canot à six rames, sous les ordres de M. Comming, mon premier lieutenant. Lorsque

nous n'étions plus qu'à une petite distance de la grève, nous vîmes que cette troupe se montait à environ cinq cents hommes, dont quelques-uns étaient à pied et le plus grand nombre à cheval. Ils bordaient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une distance assez considérable, et continuèrent de faire flotter leur pavillon et de nous inviter, par des gestes et par des cris, à nous rendre auprès d'eux; mais la descente n'était pas aisée, parce qu'il y avait peu d'eau et de très-grosses pierres. Je n'aperçus entre leurs mains aucune espèce d'armes; cependant je leur fis signe de se retirer, ce qu'ils firent sur-le-champ. Ils ne cessaient pas de nous appeler à grands cris; et bientôt nous prîmes terre, mais non sans difficulté; la plupart de nos gens eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendus à terre, je fis ranger ma troupe sur le rivage, et j'ordonnai aux officiers de garder leur poste jusqu'à ce que je les appelasse ou que je leur fisse signe de marcher.

Après avoir fait cette disposition, j'allai seul vers les Patagons; mais les voyant se retirer à mesure que j'approchais, je leur fis signe que l'un d'eux devait s'avancer. Ce signe fut entendu, et aussitôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, se détacha pour venir à ma rencontre. Il était d'une taille gigantesque, et il semblait réaliser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage, qui par sa forme approchait de celle des

manteaux des montagnards écossais, lui couvrait les épaules; il avait le corps peint de la manière du monde la plus hideuse; l'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir et l'autre d'un cercle blanc; le reste du visage était bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Je ne le mesurai point, mais je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa taille à la mienne : elle n'était guère au-dessous de sept pieds. A l'instant où ce colosse effrayant nous joignit, nous prononçâmes l'un et l'autre quelques paroles en forme de salut, et j'allai avec lui trouver ses compagnons, à qui je fis signe de s'asseoir au moment de les aborder, et tous eurent cette complaisance. Il y avait parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étaient presque tous d'une stature égale à celle du chef qui était venu au-devant de moi. Le son de plusieurs voix réunies avait frappé mes oreilles dans l'éloignement; et lorsque j'approchai, je vis un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantaient d'un ton si plaintif que je m'imaginai qu'ils célébraient quelque cérémonie religieuse. Ils étaient tous peints et vêtus à peu près de la même manière. Les cercles tracés autour des yeux variaient pour la couleur : les uns les avaient blancs et rouges, les autres rouges et noirs. Leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies et bien rangées. La plupart étaient nus, à l'exception d'une peau jetée sur les épaules, le poil en

dedans ; quelques-uns portaient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon.

Je considérais avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, et que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des graines de rassades jaunes et blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban vert ; j'en fis prendre le bout à l'un d'entre eux, et je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvaient placés en ligne : tous restèrent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tenaient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassade. Tandis qu'ils tenaient ce ruban tendu, je le coupai par portions égales, de sorte qu'il en resta à chacun la longueur environ d'une verge ; je la leur nouai ensuite autour de la tête, et ils la gardèrent sans y toucher, aussi longtemps que je fus avec eux.

Leur tranquillité, leur docilité même étaient d'autant plus louables que tous ne pouvaient pas avoir part à mes présents. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de me considérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avais assignée.

Un de ces Patagons me montra le tuyau d'une pipe qui était de terre rouge. Je compris bientôt que la troupe manquait de tabac, et qu'il souhaitait que je pusse lui en procurer. Je fis un signe à mes gens qui étaient sur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre que je les avais laissés; et aussitôt trois ou quatre d'entre eux accoururent, croyant que j'avais besoin de leur secours. Les Patagons, qui avaient toujours eu les yeux attachés sur eux, ne virent pas plus tôt quelques hommes du détachement s'avancer qu'ils se levèrent tous en poussant un grand cri, et furent sur le point de quitter la place, pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avaient laissées à très-peu de distance. Pour prévenir tout accident et dissiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens, et, du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner et d'envoyer un d'entre eux avec tout le tabac qu'on pourrait lui donner. Les Patagons, revenus alors de leur frayeur, reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi pour me chanter une longue chanson : je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre. Il n'avait pas encore fini de chanter lorsque M. Comming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de sourire de sa surprise : cet officier, qui avait six pieds, se voyait pour ainsi dire transformé en pigmée à côté de ces géants. Car on doit dire des Patagons qu'ils sont plutôt des géants que des hommes d'une haute taille.

Dans le petit nombre des Européens qui ont six pieds de haut, il en est peu qui aient une carrure et une épaisseur de membres proportionnées à leur taille : ils ressemblent à des hommes d'une stature ordinaire dont le corps se trouverait tout à coup élevé par hasard à cette hauteur extraordinaire : un homme de six pieds deux pouces seulement, qui surpasserait autant en carrure qu'en grandeur une taille commune, robuste et bien proportionnée, nous paraîtrait bien plutôt être né de race de géants qu'un individu anormal par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire sur nous la vue de cinq cents hommes, dont les plus petits étaient de six pieds six pouces, et dont la carrure et la grosseur des membres répondaient parfaitement à cette hauteur gigantesque.

Ils ont avec eux un grand nombre de chiens, dont ils se servent, je pense, pour la chasse des bêtes fauves, qui font une grande partie de leur subsistance. Ils ont de très-petits chevaux et en fort mauvais état, mais très-vites à la course; les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors; leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont les paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes et sans étriers; elles vont toujours au galop.

(Byron.)

ILES MALOUINES

Les îles *Malouines* ou *Falkland* sont à soixante-seize lieues nord-est de la *Terre des États*, et à cent dix lieues à l'est du détroit de Magellan. Elles se composent de quatre-vingt-douze îles ou îlots ; les deux plus grandes, appelées *Falkland* et *Soledad*, sont séparées par un large canal, *Canal de Falkland*. Les Français et les Anglais se disputent l'honneur de la découverte de cet archipel. Don Pernetti et Bougainville pensent qu'il a été reconnu de 1700 à 1708, par des navigateurs de Saint-Malo. D'autres prétendent que l'existence en fut constatée antérieurement par John Davis, le même qui donna son nom au détroit qui sépare le Groënland du Labrador. En 1592, disent-ils, Davis, qui faisait avec Cavendish un voyage dans la mer du sud, se trouva séparé de ce dernier, à la hauteur du détroit de Magellan, et fut jeté par un coup de vent sur des îles inconnues jusqu'alors. Elles reçurent le nom de *Davis southern Islands* : c'étaient les îles Malouines.

Bien que d'autres navigateurs, depuis Davis, eussent aussi reconnu ces îles, on n'en avait encore qu'une connaissance bien imparfaite, lorsque, pendant la guerre de 1760, la France songea à y former un établissement qui pût servir de refuge aux vaisseaux qu'elle envoyait sur les côtes de l'Amérique méridionale. Bougainville, chargé de cette

mission, débarqua le 3 mai 1764 à la *Baie des Français* (île Soledad), et y jeta les fondements d'une colonie. Presque en même temps, l'Anglais Byron mouillait dans le *Port de la Croisade*, et prenait possession des Malouines au nom du roi de la Grande-Bretagne.

Dès que l'Espagne sut que ces îles étaient occupées par les deux puissances maritimes les plus redoutables de l'Europe, craignant avec raison pour ses possessions d'Amérique, elle se hâta de revendiquer cet archipel comme une dépendance de ses colonies transatlantiques, et obtint de la France moyennant le remboursement des dépenses faites, la cession de l'établissement de la Baie des Français (1767).

Les colons anglais et espagnols restèrent deux ans dans l'ignorance complète de leur commune existence sur cette terre; le hasard ayant cependant amené la rencontre de deux navires, sortant l'un du *Port Egmont*; l'autre de la *Baie des Français*, le gouverneur espagnol, sachant qu'il avait des ennemis dans le voisinage, alla attaquer la colonie anglaise (1770) et en chassa les habitants. La cour de Madrid n'approuva point cette expédition, et fit rendre le *Port Egmont* aux Anglais, qui le quittèrent volontairement l'année suivante. Quant aux Espagnols, ils continuèrent à occuper leur établissement, et ne l'abandonnèrent que lorsque les premiers troubles de Buenos-Ayres éclatèrent.

Malgré le climat froid et humide de ces îles, malgré la stérilité de leur sol tourbeux, sans cesse balayé par des vents d'une violence extrême, elles ne peuvent manquer d'acquérir une grande importance, et de devenir, pour les communications entre l'Europe et les différentes contrées de l'océan Pacifique, un point de relâche aussi nécessaire que Sainte-Hélène et l'Ascension pour les navires qui se dirigent vers le cap de Bonne-Espérance.

CHAPITRE XIII

CHILI. LA PLATA

Fertilité admirable du CHILI, riche costume des dames ; — les Indiens du Chili : leur ressemblance avec les Arabes et les Tartares. — Les Indiens de LA PLATA : leurs mœurs guerrières ; leur habileté à manier la lance ; ils passent leur vie à cheval et sont presque toujours en guerre ; atrocités qu'ils commettent sur leurs ennemis vaincus ; bizarreries de leurs croyances religieuses ; cérémonie du mariage ; leur penchant à l'ivresse. — Aspect agréable de la ville de *Mendoza*.

Après la destruction de la ville de la Conception, qui fut plutôt engloutie par la mer que renversée par les secousses de la terre, les habitants se dispersèrent et campèrent sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement, à un quart de lieue de la rivière de Biobio, et à trois lieues de l'ancienne Conception et du village de Calcaguana. Ils y bâtirent une nouvelle ville : l'évêché, la cathédrale, les maisons religieuses y furent transférées ; elle a une grande étendue, parce que les maisons n'ont qu'un seul

étagé, afin de mieux résister aux tremblements de terre qui se renouvellent presque tous les ans.

Cette nouvelle ville contient environ dix mille habitants, c'est la demeure de l'évêque et du maître de camp gouverneur militaire.

Il n'est point dans l'univers de terrain plus fertile que celui de cette partie du Chili : le blé rapporte soixante pour un ; la vigne produit avec la même abondance ; les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, y multiplient à l'infini ; le seul travail est d'enclore de barrières les propriétés de chaque particulier, et de laisser dans ces enceintes les bœufs, les chevaux, les mules et les moutons.

Le costume des dames, très-différent de celui auquel nos yeux étaient accoutumés, a été peint par M. Duché de Nancy. Une jupe plissée ; des bas rayés de rouge, de blanc et de bleu ; des souliers si courts que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond : voilà l'habillement des dames du Chili. Leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules. Leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent ; il est recouvert de deux mantilles, la première de mousseline, et la seconde, qui est par-dessus, de laine de différentes couleurs, jaune bleu ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid ; mais

dans les appartements, elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux ; et il y a un jeu de mantilles de mousseline qu'on place et replace sans cesse, auquel les dames de la Conception ont beaucoup de grâce. Elles sont généralement d'une politesse si aimable, qu'il n'est certainement aucune ville maritime en Europe où des navigateurs étrangers puissent être reçus avec autant d'urbanité.

Les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains auxquels les armes des Européens inspiraient la terreur : la multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts immenses de l'Amérique, celle des bœufs et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont fait de ces peuples de vrais Arabes, que l'on peut comparer en tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de très-petits voyages ; ils marchent avec leurs troupeaux ; ils se nourrissent de leur chair, de leur lait et quelquefois de leur sang ; ils se couvrent de leur peau, dont ils font des casques, des cuirasses et des boucliers. Ainsi, l'introduction de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui habitent depuis San-Iago jusqu'au détroit de Magellan ; ils ne suivent presque plus aucun de leurs anciens usages ; ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits ; ils n'ont plus les mêmes vêtements ; et ils ont une res-

semblance bien plus marquée avec les Tartares ou avec les habitants des bords de la mer Rouge, qu'avec leurs ancêtres qui vivaient il y a deux siècles.

(La Pérouse.)

LA PLATA. PAMPAS

Les Indiens de la Plata habitent les vastes plaines inconnues des Pampas, et sont tous cavaliers, ou plutôt passent leur vie à cheval. Leur manière de vivre est singulièrement intéressante. En dépit du climat, qui est l'été d'une chaleur brûlante et l'hiver d'un froid glacial, ces hommes si courageux, qui n'ont jamais été encore soumis, n'ont pas de vêtement et n'ont même rien pour se couvrir la tête.

Ils vivent ensemble, réunis en tribus, dont chacune est gouvernée par un cacique; mais ils n'eurent jamais un lieu fixe de résidence. Lorsqu'ils rencontrent un endroit où le pâturage est bon, ils s'y établissent jusqu'à ce que leurs chevaux l'aient consommé; puis ils gagnent aussitôt une partie plus verdoyante de la plaine. Ils n'ont ni pain, ni fruits, ni légumes, ne vivent tous en tout temps que de la chair de leurs juments, qu'ils ne montent jamais; et le seul luxe qu'ils se permettent quelquefois est celui de baigner leurs chevelure dans le sang de ces animaux.

L'occupation de toute leur vie est la guerre. La guerre ! qui leur semble le plus noble et le plus naturel usage auquel ils puissent employer leur temps ; et ils déclarent que la plus fière attitude du corps humain est quand l'homme, penché sur le cou de son cheval, s'élance à la rencontre de ses ennemis. L'arme principale dont ils se servent est une lance longue de huit pieds. Ils la manient avec une rare habileté et savent lui imprimer un mouvement si rapide qu'ils ont fait sauter souvent en l'air les sabres des Européens.

Par suite de leur constante habitude d'être à cheval, les Indiens peuvent à peine marcher. Le fait doit sembler étrange ; mais ils s'accoutument dès le bas-âge à ne point poser les pieds sur la terre. Passant leur vie au milieu d'une plaine sans bornes, on peut concevoir sans peine que toutes leurs occupations, tous leurs plaisirs doivent être nécessairement à cheval. Or, quand on fait de l'équitation un exercice si continuel, les jambes s'affaiblissent peu à peu ; et il est assez naturel que cet affaiblissement détruise toute inclination pour la promenade, qui chaque jour devient plus fatigante. En outre, les distances qu'ils peuvent parcourir sur leurs coursiers à travers ces immenses solitudes sont si vastes, comparées à celles qu'ils parcourent à pied en un même espace de temps, que ce dernier mode de voyager doit leur paraître triste et ennuyeux.

Comme nation militaire, ils sont tout à fait dignes

d'être admirés ; et il faut bien le dire, leur système de campagne est plus noble, plus simple, plus parfait dans son genre que celui d'aucun peuple du monde. Lorsqu'ils se rassemblent, afin d'aller attaquer leurs ennemis ou envahir la contrée des Chrétiens avec qui ils sont presque toujours en guerre, ils réunissent d'innombrables troupes de chevaux et de juments ; puis, entonnant leur sauvage cri de bataille, ils partent au galop. Dès que les montures sur lesquelles ils sont partis commencent à se fatiguer, ils grimpent à poil sur de nouvelles, et ainsi de suite ; mais ils ont soin de garder les meilleures qui sont scellées d'avance, pour l'instant où ils viendront à découvrir leurs adversaires. Tout le pays offre, chemin faisant, des pâturages à leurs chevaux ; et en tel ou tel lieu qu'il leur plaise de s'arrêter, ils n'ont qu'à tuer quelques juments. La terre est le lit sur lequel, depuis leur enfance, ils ont toujours dormi : la chair de jument est la chair dont ils ont été toujours habitués à se nourrir ; ils marchent donc au-devant de l'ennemi, le cœur léger et l'estomac plein, seuls avantages qu'ils croient que des hommes doivent désirer.

Deux fois, la première lorsque j'allais à cheval de Buenos-Ayres à Mendoza, et la seconde lorsque je revenais de Mendoza à Buenos-Ayres, je rencontrai un nombreux détachement de ces Indiens ; ils en étaient venus aux mains avec les troupes des Provinces-Unies du Rio de la Plata, qui leur avaient

tué plusieurs hommes, dont je vis en effet les cadavres, encore couchés çà et là sur la plaine.

Des Gauchos que je trouvai sur ma route, et qui avaient pris part à l'action, me dirent que les Indiens s'étaient comportés très-vaillamment, mais que tous leurs chevaux étaient exténués de fatigue, sans quoi on n'eût jamais pu les attaquer.

Les Gauchos, qui montent eux-mêmes avec tant d'habileté, avouent qu'il leur est impossible de suivre les Indiens à la course, parce que les chevaux de ces peuples valent mieux que les leurs, et encore qu'ils ont une telle manière de les exciter, tantôt au moyen de leurs cris, tantôt par un mouvement particulier de leur corps, que même s'ils changeaient avec eux de chevaux, les Indiens les battraient toujours.

Les Gauchos semblaient tous redouter affreusement les lances des Indiens. Ils disaient que quelques-uns de ces *barbares* chargeaient sans bride ni selle, et qu'en certaines occasions ils se suspendaient presque sous le ventre de leurs chevaux, et hurlaient d'une si horrible façon que leurs adversaires n'osaient plus marcher à leur rencontre.

Dans les deux engagements dont j'ai parlé plus haut, les Indiens avaient eu à repousser, avec leurs chevaux fatigués, l'attaque d'un corps de troupes fraîches, et un grand nombre d'entre eux étaient, par cette raison, restés sur le champ de bataille.

Les Indiens envahissent le pays uniquement pour

se procurer le plaisir de massacrer les Chrétiens; et dans les luttes qu'ils ont ensemble, toute pitié est inconnue.

Avant d'avoir encore pu me persuader à moi-même cette affreuse vérité, je galopai un jour de compagnie avec un jeune Gaucho, de figure douce et intéressante, qui s'était plusieurs fois mesuré avec les Indiens. Après qu'il m'eut complaisamment dénombré leurs morts et leurs blessés dans chacune des actions auxquelles il avait pris part, il m'arriva, chose toute simple, de lui demander combien on leur avait en ces occasions fait de prisonniers. Eh bien! je n'oublierai jamais la réponse nette que j'obtins de ce jeune homme, et qui fut précédée d'une énergique pantomime : il ouvrit les lèvres, serra les dents, puis, pendant un quart de minute, imita avec l'index sur son cou nu le mouvement d'une scie; et se penchant vers moi, enfonçant avec force ses éperons dans les flancs de son cheval, il me dit d'une voix basse et rauque : « *Se matan todos*. Nous les avons tous tués. » S'ils avaient eu l'avantage, les Indiens n'auraient pas manqué d'en faire autant.

C'est donc à juste titre qu'on les accuse de cruauté; mais, toute prétention à part, on devra reconnaître que pour mener la vie qu'ils mènent il leur faut nécessairement posséder un grand courage. Leur profession est la guerre. Rien de plus simple que leur nourriture, et leurs corps jouissent d'un

tel état de vigueur et de santé qu'ils peuvent se relever de la plaine sur laquelle ils ont dormi, et fièrement regarder leur image que la gelée blanche a dessinée, sans inconvénient pour eux, sur le gazon.

Des personnes, qui pendant plusieurs années avaient vécu parmi eux, m'ont appris que les Indiens de Pampas ont une religion fort compliquée. Ils croient à de bons et à de mauvais esprits, et adressent des prières aux uns comme aux autres. Lorsqu'une des personnes qui leur sont chères meurt avant d'être arrivée au terme naturel de la vie, ce qui est fort rare, ils sont persuadés qu'un ennemi a dû obtenir sa mort de l'esprit du mal, et ils se réunissent pour chercher en commun quel peut être cet ennemi. Puis, aussitôt que leur soupçon tombe sur une victime, il faut qu'à tout prix ils assouvissent sur elle leur vengeance. Ces querelles ont de très-fatales conséquences. Ainsi, le résultat politique en est de semer la discorde parmi les différentes tribus, et d'empêcher entre les Indiens une alliance solide qui pourrait les rendre beaucoup plus redoutables aux Chrétiens.

Ils ont foi en un état futur qu'ils s'imaginent devoir commencer pour eux dès l'instant de leur mort; ils espèrent qu'ils seront alors dans une perpétuelle ivresse et qu'ils chasseront toujours; et lorsque la nuit des Indiens traversent leurs plaines au galop, ils disent, montrant avec leurs longues lances les constellations qui brillent aux cieux, que

ce sont les figures de leurs ancêtres qui, tournant sur le firmament, sont montés sur des chevaux plus rapides que le vent et qui chassent des autruches.

Ils enterrent leurs morts; mais, sur chaque tombe, ils tuent plusieurs de leurs meilleurs coursiers dans la croyance qu'autrement le défunt n'aurait pas de monture à enfourcher.

Les Indiens aiment passionnément toute espèce de liqueur enivrante; et quand ils sont en paix avec Mendoza ou quelque autre province, ils apportent souvent des peaux d'autruches, des cuirs, etc., pour les échanger contre des couteaux, des éperons et des spiritueux.

Le jour de leur arrivée, ils s'enivrent presque immanquablement; mais avant de se livrer à ce plaisir, de l'air le plus grave du monde ils remettent à leur cacique leurs couteaux et toutes les autres armes qu'ils peuvent avoir, sachant qu'ils se querelleront dès que la boisson leur aura monté à la tête. Ils boivent alors jusqu'à n'y voir presque plus, et s'égratignent, se mordent tout le reste de la soirée. Le jour suivant, ils le consacrent à débiter leurs marchandises; car ils ne s'en déferont jamais, pendant celui qu'ils ont résolu de donner à l'ivresse, convaincus que dans un tel état ils n'en tireraient point tout le profit possible.

Ils ne veulent point trafiquer de leurs cuirs pour de l'argent, qui, disent-ils, ne leur est d'aucun

usage ; mais ils les échangent contre des couteaux, des éperons, du matté, du sucre, etc. Ils refusent aussi de vendre au poids, car le système d'une balance est chose qu'ils ne comprennent pas. Ils indiquent donc sur une peau quelle largeur ils demandent qu'on couvre de sucre, ou de toute autre espèce de denrée qu'ils désirent recevoir en échange de ce qui leur appartient. Lorsque leurs affaires sont finies, ils consacrent généralement un second jour à l'ivrognerie ; puis, dès qu'ils ont ou à peu près recouvré la raison, ils remontent sur leurs chevaux, et, la bride lâchée, leurs éperons neufs aux pieds, ils s'en retournent au galop, quoique tout chancelants, vers les déserts de leurs plaines natales.

La ville de *Mendoza* est située au pied des Andes, et la contrée qui l'environne est arrosée par des canaux qu'alimente un *rio* de même nom. Cette rivière borne la partie occidentale de la ville, et de son bord oriental se détache une rigole large d'environ six pieds, qui approvisionne la ville d'eau, en même temps orne et rafraîchit l'*alameda* ou promenade publique. Elle arrose les rues qui avec elle descendent la rivière, et peut aussi être conduite dans celles qui se coupent à angles droits.

Mendoza est une jolie petite ville, bâtie sur le plan le plus communément suivi dans l'Amérique du sud, c'est-à-dire que toutes les rues sont tirées au cordeau. Il y a au centre une *plaza* ou place, d'un côté de laquelle s'élève une vaste cathédrale : plu-

sieurs autres églises, chapelles ou couvents sont disséminés dans les différents quartiers. Les maisons, sans aucune exception, ne sont hautes que d'un seul étage; mais toutes les principales ont une porte-cochère qui ouvre par un portail sur une petite cour quadrangulaire formée par les bâtiments. Toutes sont aussi construites et couvertes en terre. Les murs sont en dehors badigeonnés de blanc, ce qui leur donne un air de propreté; mais tant qu'ils ne subiront pas à l'intérieur une pareille décoration, cet intérieur ressemblera à celui d'une grange. Les maisons sont presque toutes de petites boutiques où l'on voit étalées des indiennes anglaises.

(Head.)

CHAPITRE XIV

PÉROU.

Lima : ses dômes, ses clochers, ses avenues grandioses, ses églises; malpropreté de ses rues; singulière forme du théâtre. — Les habitants de Coquimbo. — Manière de tuer les bestiaux aux environs de Lima; habileté des Péruviens à manier la *luna*.

On compte six milles du port de Callao à *Lima*, capitale du Pérou; mais quoique cette ville soit élevée à plus de six cents pieds au-dessus du niveau de la mer, le chemin qui y conduit est si uni et la pente si graduée qu'on croirait voyager en plaine. A voir cette ville de la rade de Callao, ou même d'une distance moindre, on est ravi de son aspect. Des dômes et des clochers majestueux s'élèvent de son sein à la manière mauresque, et donnent à cette cité un caractère particulier de grandeur.

En approchant de Lima tout rappelle sa grandeur passée et sa misère présente.

Une avenue, dont l'étendue en longueur est d'un mille, continue la route jusqu'à la ville. Plantée d'une double rangée d'arbres majestueux, cette

avenue sert de promenade publique. De chaque côté elle est garnie de bancs de pierre richement sculptés, mais qui tombent en ruines et sont couverts de mauvaises herbes et d'arbrisseaux.

La principale porte de Lima est à l'extrémité de cette avenue ; on y entre par un arc de triomphe grand et riche autrefois, mais qui tombe aujourd'hui en ruines comme tout le reste. La couronne espagnole, en partie réduite en poussière, figure encore au front de cet arc.

On a prétendu qu'un voyageur n'entre jamais dans une grande ville sans éprouver des déceptions. La capitale du Pérou ne fait pas exception à la règle, et au contraire la justifie. Les églises, qui à quelque distance font un bon effet, vues de près, perdent beaucoup de leur grandeur. Surchargées de figures fantastiques construites en stuc, sans style et sans goût, elles sont ridicules de clinquant ; et ce qui d'abord paraît monumental s'efface pour ne laisser voir que pauvreté dans les détails. La seule partie inférieure des églises est bâtie en pierre ; les dômes et les clochers sont en bois recouvert d'une couche de plâtre, ce qui nuit beaucoup à l'effet qu'ils produisent. Ce genre d'architecture ne tient pas à un principe d'économie, mais au souvenir des catastrophes nombreuses qui ont renversé les églises en pierre, et qui ont été causées par les tremblements de terre auxquels le Pérou est malheureusement sujet.

Lima, ainsi que toutes les villes espagnoles de ce pays, est divisé par des rues parallèles et par d'autres qui les coupent à angles droits et forment des *quadras*, ou carrés de maisons, qui présentent une surface de cent vingt verges de longueur de chaque côté.

Une grande partie de la ville se compose de couvents et d'églises. Les rues sont partagées par un ruisseau d'eau courante, établi pour recevoir les immondices des maisons ; mais aucun habitant ne se donne la peine de les y jeter, et les rues sont remplies d'ordures d'une extrémité à l'autre. Les pavés et les trottoirs sont dans un état constant de saleté, et cela vient en partie de ce que tous les transports se font dans Lima à dos d'âne ou de mulet, les voitures n'y étant pas en usage.

Le théâtre, qui était ouvert pendant les fêtes qui eurent lieu pour l'avènement au trône du nouveau vice-roi, lequel ne devait pas régner longtemps, est d'une forme singulière. C'est un ovale long. La scène occupe la plus grande partie de l'un des côtés, de sorte que le premier rang de loges se trouve tout près des acteurs. Les places du parterre sont occupées par les hommes; les galeries, au contraire, sont réservées aux femmes, selon l'usage introduit par les Espagnols. L'espace entre le parterre et les galeries est divisé en plusieurs rangs de loges particulières.

Lorsque le vice-roi assistait à une représentation,

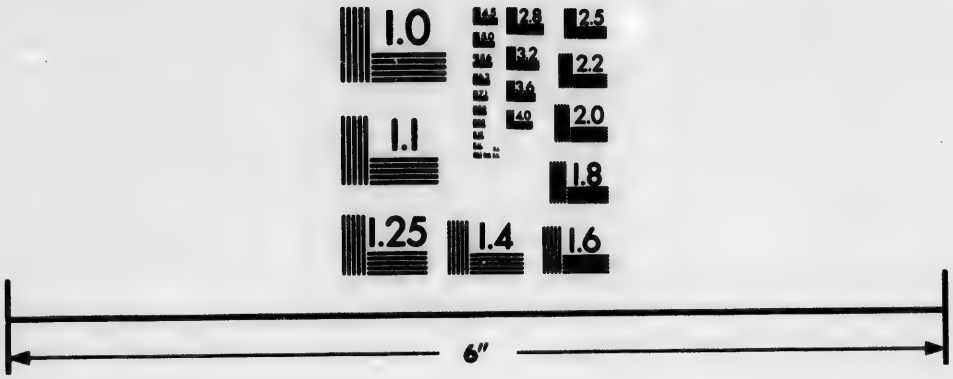
il se retirait, pendant les entr'actes, dans le fond de sa loge. Alors le parterre se mettait à fumer comme si le vice-roi était sorti. Il est curieux de voir frapper à la fois les pierres qui servent à allumer les cigares, et qui sont comme autant d'étincelles dont les yeux sont éblouis. Dès que le rideau se lève ils cessent.

Les habitants de *Caquimbo* sont affables et bons. Ils paraissent bien élevés; mais peut-être y a-t-il dans leurs manières plus de naturel que d'acquit. Jusqu'à ce jour ils ont eu peu de rapports avec les étrangers, et cela à cause de la distance à laquelle la ville se trouve des grandes routes, et du peu de commerce qui s'y fait. Le climat est délicieux, et les habitants paraissent contents de leur position; l'aisance règne dans leurs ménages.

Nous avons été témoins, à quelque distance de Lima, de la manière dont on tue les bestiaux dans l'Amérique du sud.

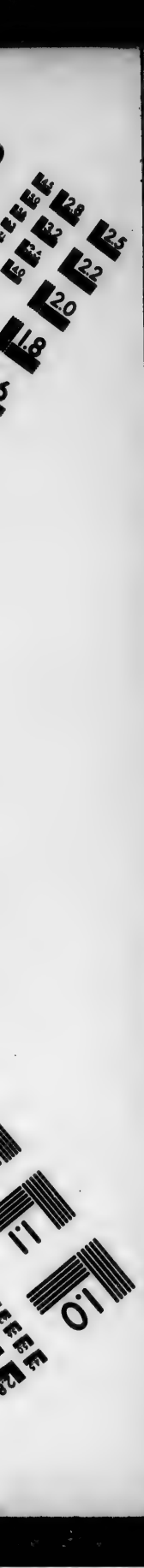
Le lieu réservé à cet effet serait plutôt propre à une chasse qu'à un abattoir. Devant le *corral*, ou enceinte dans laquelle sont renfermés les bestiaux, on avait rangé en ligne quatre ou cinq *guassos* à cheval; ils tenaient en main leurs lassos ou cordes. Vis à vis d'eux était aussi une ligne d'hommes à pied, équipés de la même manière. Ainsi placés, ils formaient un passage étroit qui s'étendait depuis l'entrée du corral jusqu'à trente ou quarante verges de là. Lorsque tout fut prêt, le chef des guassos

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

entra à cheval dans le corral ; et à force d'aiguillonner et de tourmenter un des animaux qu'il contenait, il le força à sortir, chose qu'il ne fit qu'avec une répugnance extraordinaire, comme s'il avait pressenti sa mort. Les animaux domestiques de ces pays ont une horreur extrême des lassos ; on assure même que les animaux sauvages les connaissent et les redoutent. Le taureau qu'on avait forcé à sortir du corral se mit à courir avec une vitesse extraordinaire dès qu'il en fut dehors. La soif et la peur le rendirent furieux ; mais sa marche fut bientôt entravée par les lassos, longues cordes qui enlacèrent sa tête, ses cornes et ses pieds, et que les guassos jettent avec une adresse extrême. Les cavaliers suivent l'animal en galopant et sans tendre les cordes ; mais, arrivés au but où le coup mortel doit être porté, les cordes sont attachées si fortement, que le pauvre animal est comme cloué en terre et reste couché sans faire le moindre mouvement. Dans cet instant il est mis à mort avec un grand couteau, par un homme qui l'attendait. Ensuite on débarrasse son corps des lassos, on le met de côté, et l'on recommence.

Nous demandâmes pourquoi on employait un aussi grand nombre de lassos. On nous assura qu'ils étaient nécessaires eu égard à la force qu'avait l'animal en sortant du corral. Voici ce qu'on nous conta à ce propos : « Une vache furieuse avait été lâchée, et deux hommes étaient seuls pour l'attra-

per ; elle rompit les liens dont l'un lui avait presque tordu le cou, s'échappa dans la campagne, où elle fut poursuivie par deux hommes à cheval qui eurent de la peine à l'atteindre. Le premier des deux, se voyant à portée de la saisir, lui lança son lasso, et l'attrapa par les cornes. Cela fait, il s'arrêta et retourna son cheval; le second lui passa aussi la corde dans les cornes, et la pauvre vache fut ainsi ramenée à moitié morte, après une absence de quatre ou cinq minutes de plus. »

Il y a encore une autre manière d'arrêter les animaux qu'on veut détruire, sans se servir de lassos. On assure aussi qu'elle exige plus d'adresse et de présence d'esprit. Voici comment on procède. Un homme se place à quelque distance de l'entrée du corral; il tient dans sa main droite une arme appelée *luna*, et qui consiste en une lame d'acier d'un pied de long environ. La lance a la forme d'un croissant, d'où lui vient sans doute son nom. La partie concave de cette lune ou luna est tranchante. Au milieu de la partie convexe est fixé un manche de dix ou douze pieds de long, de sorte que lorsque la luna est placée horizontalement, les pointes du croissant sont devant.

Cette arme se tient comme une lance, elle est élevée à peu près de deux pieds au-dessus de la terre ; le bout du manche est passé sous le bras, de manière à être toujours ferme. L'homme qui tient cette arme poursuit l'animal, et au moment

où il lève les pieds de derrière, il lui en coupe les tendons. Nous avons vu le principal guasso de notre hôte employer ce cruel moyen ; on le considérait comme le plus habile cavalier du pays en même temps que le plus adroit. Lorsqu'il commença à courir sur le taureau, la terre était sèche et couverte de poussière de telle sorte que, avant qu'il eût pu atteindre l'animal, il s'était élevé un si fort nuage de poussière que nous pûmes à peine entrevoir ce qui se passait. Le guasso vint pourtant à bout de couper les nerfs du jarret, mais son cheval, étant effrayé, tomba sur le taureau, et nous craignîmes un moment que l'homme ne se blessât lui-même ou que le taureau ne l'enlevât avec ses cornes; mais il conserva sa présence d'esprit, et ayant d'abord jeté son arme en l'air, il se releva avec son cheval, et revint au galop sain et sauf, sans avoir quitté la selle d'un instant.

Lorsqu'on eut tué devant nous un nombre suffisant de bestiaux, on les emmena au moyen d'une petite charrette, derrière laquelle on les attacha par les cornes; les corps traînaient par terre sans plus de façon.

(Basil-Hall.)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

MOEURS DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

La déclaration de guerre ; piéges tendus à l'ennemi. — Préliminaires du mariage ; la hutte des nouveaux époux, le mobilier d'un sauvage. — Astronomie et géographie. — La médecine des *jongleurs*, leurs fourberies et leurs maléfices. — Etranges moyens de guérison. 5

CHAPITRE II

AMÉRIQUE RUSSE. — PORT DES FRANÇAIS

Le *Port des Français* : sa baie tranquille et calme ; beauté de la végétation ; on y retrouve toutes les productions de l'Europe. — Portrait des naturels de l'Amérique russe ; leur coiffure bizarre ; singulier usage des femmes ; génie industrieux des Indiens, leurs armes, leurs bijoux, leur passion pour le jeu, leur langue. 17

CHAPITRE III

MEXIQUE

Description de *Mexico;* la cathédrale ; l'hôtel du gouvernement ; aspect d'une boutique de modiste. — *Xalupa* : son commerce et sa décadence. — *Puebla :* magnificence de ses églises ; ses rues pavées en mosaïques ; la cath drale pendant la semaine-sainte. — *Chollula ;* son aspect antique ; massacre de ses habitants par Cortez. — ANTIQUITÉS DU MEXIQUE : la *montre de Montezuma ;* la *pierre sacrificiale*, barbarie des prêtres des idoles. — *Tezcuco*, ville autrefois florissante ; vestiges de sa grandeur passée ; elle sert de quartier-général aux soldats de Cortez ; le *bain de Montezuma.* — Description générale du Mexique : sa situation, son étendue, richesse de son sol, ses mines d'or et d'argent, beauté de ses forêts. 24

CHAPITRE IV

NOUVELLE-BRETAGNE, CANADA

Situation de *Québec*, les maisons de la ville-basse, leur construction pittoresque. — Les *chutes du Niagara ;* aspect du lac *Ontario ;* cours du Niagara, aspect grandiose de la cataracte. — Nombreuses voies de communication par les lacs et les canaux. — Distribution de présents par les Anglais aux sauvages. 39

CHAPITRE V

RÉGIONS POLAIRES. — SAMOÏÈDES. — ESQUIMAUX

Les saisons dans les terres polaires. — *Aurores boréales.* — Formation de la glace. — Rigueur du froid. — Règne animal et végétal : pêche de la baleine ; les ours blancs, les méduses.

— Visite d'un matelot anglais aux naturels, leur étonnement à la vue des vaisseaux, leur surprise à la vue des Anglais; ils viennent à bord du navire; leurs grimaces en se voyant dans un miroir. — Les traineaux à six chiens; les danses. 53

CHAPITRE VI

ÉTATS-UNIS

Washington : aspect singulier des maisons, largeur démesurée des rues.— Délicieux aspect de *Charleston ; l'orgueil de l'Inde ;* les maisons à portiques; coup-d'œil animé du port. — *Philadelphie :* régularité et propreté de ses rues, avenue de *Market-Street.* — Élégance et richesse de *Boston*, l'esplanade et l'hôtel du gouvernement. — *Fayetteville*, sa colonie écossaise.— Grande partie de balle chez les Indiens *Creeks.* — Le *Mississipi*, élévation de ses eaux, beauté de son cours. — *Nouvelle-Orléans :* la place du marché, aspect du fleuve couvert de barques. 66

CHAPITRE VII

ANTILLES

Coup d'œil général sur les Antilles : *Antigoa*, et Saint-Pierre sa capitale; — la *Guadeloupe;* — les *Saintes;* — *Marie-Galante;* — la *Dominique;* — le roc *Diamant;* — *Sainte-Lucie.* — La Martinique, sa découverte et sa conquête par les Français en 1635. — Division des colons en trois classes : les *habitants*, les *engagés* et les *esclaves*; commerce florissant de la colonie en 1736. — En 1762 elle tombe entre les mains des Anglais qui la rendent à la France seize mois après. — Construction du *fort Bourbon.* — Etendue et situation de la Martinique; ses volcans éteints, ses ruisseaux, ses sources d'eaux minérales, ses montagnes, ses ports.— La ville de *Fort-Royal;* magnifique promenade de la *Savane.* — Température et climat; les *raz de marée*, les tremblements de terre, les serpents *trigonocéphales.* — La Guadeloupe appartient tour à tour aux Anglais et aux Français; sa situation; elle comprend l'*île St-Martin*, *Marie-Galante*, les *Saintes*, la *Désirade.* — Le volcan de la *Soufrière;*

les sources d'eau chaude, les forêts, les rades. — La *Basse-Terre*; la *Pointe-à-Pître* détruite par un tremblement de terre. — Population de la Guadeloupe, ses productions. 88

CHAPITRE VIII

PANAMA, COLOMBIE

La ville de *Panama* : son commerce autrefois florissant; ruines imposantes du collége des Jésuites; commerce du cuivre. — COLOMBIE : une chasse au serpent par Watterton; intrépidité de ce voyageur. 97

CHAPITRE IX

GUYANE

Les forêts de la Guyane : leur admirable végétation ; les troupeaux de *peccuris*, les singes rouges ou *babouins*; le *paresseux*, son air suppliant, sa difformité, ses mœurs inoffensives. — Le *Demerary* et ses jolis oiseaux; les vampires ; les serpents à sonnette et les énormes reptiles de l'Orénoque; le *counachouchi* ou souverain des taillis; les caïmans, les lézards verts, les caméléons , les loutres ; nombreuses et brillantes variétés d'insectes. — Portrait des Indiens. — Description des chutes de la Demerary. — Terribles effets du poison des Indiens appelé *wourali*. — Le pays des *Macoushis*; le bois à gomme élastique. — Comment les Indiens composent le wourali. — Le *samourah* ou tube à vent. — Les carquois et les flèches empoisonnées. — Tableau de l'Indien partant pour la chasse; son adresse à tuer les oiseaux. 109

CHAPITRE X

BRÉSIL

Découverte du Brésil en 1500. — Le pape le divise entre les Portugais et les Espagnols — Arrivée d'Alphonse de Souza dans la baie de Rio-Janeiro. — Colonie française fondée au Brésil

par Villegagnon en 1555; elle succombe sous les attaques des Portugais. — Révolution du Brésil en 1821 : dom Pédro empereur. — Etendue et population de ce vaste empire. — Principales tribus indiennes du Brésil : les *Guaranis*, débris de l'empire des Jésuites; les *Brésiliens*; les *Tupinambas*, tribus anthropophages; les *Bouticoudos*, leur cruauté barbare; les *Saikicés* ou coupe-tête; les indiens de *Sarahyba*. — Population européenne du Brésil : les *Cinganos* ou Bohémiens, leurs vices et leurs richesses. — *Rio de Janeiro* : immense étendue de son port; le *Géant couché*; aspect de la ville nouvelle, le *Campo de Santa Anna*. — Beauté du climat et richesse du sol. — Progrès de la civilisation au Brésil. — *Fernambouc* : son admirable situation; irrégularité de ses maisons et malpropreté de ses rues. — Une chasse au caïman. — Les mines d'or et de diamants. 132

CHAPITRE XI

BUENOS-AYRES. — MONTE-VIDEO

Buenos-Ayres; son climat humide, ses habitations incommodes. *Gaucho* portant du lait. — *Monte-Video*; les *Pampas*; la chasse aux bœufs; les Gauchos habiles cavaliers; les chevaux sauvages dans les Pampas; aspect oriental de la ville de Monte-Video.— La république de l'*Uraguay* toujours en guerre avec la république Argentine. 152

CHAPITRE XII

PATAGONIE. — ÎLES MALOUINES OU FALKLAND

Portrait des *Patagons* : leur taille colossale, leur costume bizarre, leurs figures peintes. Visite du capitaine Byron aux Patagons; il leur distribue du ruban; des rassades et du tabac; impression produite par leur stature gigantesque. — *Iles Malouines* ou *Falkland* : histoire de leur découverte; établissement de la *Baie des Français*, cédée aux Espagnols en 1767, rivalité des Anglais et des Espagnols. Climat froid de ces îles; leur situation avantageuse pour la navigation. 157

CHAPITRE XIII

CHILI. — LA PLATA

Fertilité admirable du Chili, riche costume des dames. — Les Indiens du Chili : leur ressemblance avec les Arabes et les Tartares. — Les Indiens de La Plata : leurs mœurs guerrières; leur habileté à manier la lance ; ils passent leur vie à cheval et sont presque toujours en guerre; atrocités qu'ils commettent sur leurs ennemis vaincus; bizarrerie de leurs croyances religieuses; cérémonie du mariage ; leur penchant à l'ivresse. — Aspect agréable de la ville de *Mendoza*. 166

CHAPITRE XIV

PÉROU

Lima : ses dômes, ses clochers, ses avenues grandioses, ses églises; malpropreté de ses rues; singulière forme du théâtre. — Les habitants de Coquimbo — Manière de tuer les bestiaux aux environs de Lima; habileté des Péruviens à manier la *luna*. 178

FIN DE LA TABLE

— LILLE. — TYP. L. LEFORT. 1859. —

mes. —
s et les
errières;
cheval et
mettent
ces reli-
esse. —
166

es, ses
théâtre.
estiaux
nier la
178